

**Contes et
légendes de tous
pays [000] –
Contes et**

Maurice Percheron

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



M. PERCHERON

CONTES
ET LÉGENDES
D'INDOCHINE

FERNAND NATHAN. ÉDITEUR - PARIS

CONTES ET LÉGENDES DE TOUS PAYS

**CONTES ET LÉGENDES
D'INDOCHINE**

**Par
Maurice Percheron**

Éditeur : Nathan
Année de parution : 1947

Introduction

à Roger et Jean, mes fils.

À vingt-six jours de paquebot, à sept jours et demi d'avion, vit et prospère le plus beau joyau de la France d'Outre-mer : l'Indochine. C'est, comme disent ceux des Annamites, qui ont su apprécier notre œuvre, c'est : « la France seconde ». Le voyageur ne peut cacher son étonnement de découvrir de grandes villes modernes, des routes spacieuses où circulent par milliers automobiles et autocars, des canaux, des champs où halètent les tracteurs, des chemins de fer, des avions sillonnant le ciel, des Instituts Pasteur. Pas une cité qui n'ait l'électricité, l'eau filtrée, un hôpital ; pas un village qui ne possède son école. Le calme, l'aisance et la santé ont remplacé le désordre et la misère : partout s'est imposé le génie colonisateur de la France.

Nous nous sommes installés à côté des indigènes et, quoi qu'en aient dit certains ingrats pleins de présomption, nous leur avons apporté, sans compter, nos trésors. « *Peu importe*, dit un proverbe d'Annam, *que le singe tire orgueil de la grosseur des bananes qu'il mange : c'est tout de même le planteur qui a soigné l'arbre.* » Nous avons su aussi respecter leurs vieilles civilisations, leurs coutumes, leurs croyances, les tirant simplement du sommeil où peu à peu ils avaient sombré. Ce ne fut pas là le moins difficile...

C'est qu'autrefois l'Asie tout entière a connu une civilisation remarquable, très supérieure à celle qui, à cette époque, régnait en Europe. Mais alors que les peuples blancs, avec des erreurs, des arrêts – mais finalement avec succès – se perfectionnaient sans cesse, les Asiatiques se livraient des luttes fratricides. Les invasions successives et les guerres civiles ravagèrent jusqu'aux traces d'un brillant passé ; les peuples extrême-orientaux retombèrent doucement à la barbarie. Sans nous, les blancs, ils y sommeilleraient encore.

L'Indochine, cette péninsule de l'Extrême-Asie, témoigne d'une histoire fort agitée et son nom même évoque bien le heurt et le mélange de deux civilisations primordiales. Tous les peuples voisins, feudataires de l'une ou de l'autre culture, l'indienne et la chinoise, semblent s'être rués sur ce pays que le tropique rend fertile : ils y ont, tour à tour, campé en vainqueurs et ils ont tous subi la défaite ; de maîtres, ils devenaient esclaves ; ils s'enfuyaient en déroute quand, même, ils ne succombaient pas jusqu'au dernier devant de nouveaux envahisseurs – et les mieux organisés de ceux-ci durent eux-mêmes s'incliner un jour devant une puissance supérieure : la nôtre. Tout semble d'ailleurs avoir favorisé les invasions : le développement hospitalier des côtes au long de cet « S » qu'elles décrivent, les frontières percées de rivières, l'interminable vallée du Mékong, ce géant des fleuves grossi des neiges du Tibet, les cols des hautes montagnes du Nord. Aussi, pas un siècle s'est écoulé sans que les rizières des deltas n'aient connu de nouveaux maîtres.

La péninsule fut primitivement habitée par de petits hommes noirs, les Négritos, qui, vivant au cœur de la forêt, couchaient dans les arbres à la manière des singes et des oiseaux. Il en subsiste quelques tribus : les Kouys, qui ont appris à vivre dans des huttes, mais n'en restent pas moins difficilement approchables. Lorsque commencèrent les grandes migrations intercontinentales, des hommes plus vigoureux vinrent, en barque, des mers du Sud s'établir sur les côtes. Ces Indonésiens ne tardèrent pas, à leur tour, à être refoulés dans les hautes montagnes qui, du Nord au Sud, courent parallèlement à la mer. Encore nombreux et souvent insoumis, ils forment aujourd'hui ce qu'on appelle le peuple moi, le peuple « sauvage » dont la civilisation est restée celle des hommes primitifs ; ils redoutent la plaine et ceux qui portent vêtements ; ils chassent, ils connaissent peut-être les secrets de la nature.

À leur place s'installèrent les Chams – dont le nom se prononce « Tiame » – qui venaient de Malaisie et que quelques gouttes de sang arabe faisaient hardis et conquérants. Ceux-là régnèrent longtemps sur la partie centrale des côtes orientales de l'Indochine, aussi puissants sur ce territoire que l'étaient outre-mer leurs frères de race qui s'étaient emparés de Java.

Ils furent riches et braves, ils bâtirent des temples et des villes démesurées dont les ruines attestent leur puissance ; ils devaient, un jour, périr jusqu'au dernier car ils commirent l'imprudence de vouloir s'agrandir. Défaits hors de chez eux, ils durent bientôt défendre leur propre territoire ; après six cents ans de luttes sauvages ils virent enfin, en 1641, surgir au sommet des murailles qui défendaient leurs cités les Annamites, plus nombreux et plus impitoyables encore que

les fourmis rouges. La mer teintée de sang, la côte obscurcie de fumées apprirent aux navigateurs chinois qui croisaient au large que le royaume du Champa n'était plus.

Aux premiers siècles de l'ère chrétienne des Indiens étaient arrivés de Birmanie dans les basses régions de l'Ouest. Ils étaient conduits par un prince, beau et radieux comme le jour, qui se nommait Kambu : aussi appela-t-on Cambodge le pays qu'il conquiert. Ces Birmans et ces Malabars refoulèrent eux aussi les Négritos et les Indonésiens dans les montagnes boisées mais, comme ils étaient de race douce, ils ne tardèrent pas à subir le joug d'envahisseurs javanais et malais. Un grand empire s'établit alors : le royaume des Khmers, la troisième puissance d'Asie après la Chine et la Mongolie.

Par des conquêtes ou des traités, l'empire khmer domina le Siam, la Birmanie, Java, la côte est de Malaisie, presque toute l'Indochine des plaines et des fleuves, il asservit les Chams turbulents ; ses rois, divinisés de leur vivant, furent adorés de cent millions de sujets et la paix régna un moment. Les souverains khmers, plus soucieux du prestige de leur empire que de sa solidité, avides d'immortalité, se révélèrent de grands bâtisseurs : ils couvrirent le pays de temples, de monastères et de villes où l'or, l'ivoire et la soie étaient prodigués avec abondance. De l'apogée de cette époque date la merveille d'Angkor qui fut construite au XI^e siècle.

Tant de puissance allait chanceler car l'empire khmer était trop riche, trop grand, et dominait trop de peuples divers. La révolte gronda et la cupidité des voisins s'éveilla. Des lois implacables règlent l'histoire des sociétés : un conquérant périt toujours par excès de conquête, un envahisseur, affaibli du poids de son butin, subit à son tour le pillage de l'invasion et aucun peuple n'a jamais pu se targuer d'être le premier occupant d'un territoire, ni espérer en être le possesseur définitif. Une fois de plus, la main mystérieuse qui conduit le monde allait renverser le sablier.

Alors qu'en Europe Rome touchait au faîte de sa puissance, trois siècles avant le Christ, la région nord de l'Indochine qu'on nomme Tonkin s'était reconnue vassale de la Chine, son voisin immédiat. De Pékin, le Fils du Ciel envoyait tous les cinq ans un gouverneur sévère pour lever l'impôt, ce qui ne se pratiquait pas sans révoltes. Les Chinois immigrés installés comme cultivateurs dans le delta du fleuve Rouge se mêlèrent aux précédents envahisseurs, les Indonésiens ; une nouvelle race en sortit : les Annamites, hommes travailleurs, avisés et guerriers. D'autres Chinois, venus en vagues successives de Mongolie et du Tibet, firent leur habitat des montagnes de la frontière : les Thaïs dans les vallées, les Mans ou Fils du Chien sur les plateaux et, sur les hauts sommets, les Miaos dont le nom, qui signifie

le Chat, traduit bien leur agilité do grimpeurs.

Un jour vint où l'Annam, ce « Pays du Sud pacifié », secoua le joug de la Chine, proclama son indépendance, se donna un empereur, une capitale et, finalement, résolut de conquérir l'Indochine tout entière. Descendant en puissantes colonnes, les Annamites ravagèrent impitoyablement l'étroite côte qui se faufile du nord au sud entre la mer et les montagnes aux forêts redoutables ; ils écrasèrent les Chams qui se défendirent avec un courage indomptable mais succombèrent, pris à revers par les Khmers.

Et le Cambodge et l'Annam se trouvèrent alors face à face : les hommes de la plaine, amollis de richesse et de puissance, déjà ébranlés par l'insurrection du Siam et de la Birmanie, plièrent vite devant les guerriers annamites descendus des montagnes, la torche et le coupe-court au poing. Bientôt le pays khmer redevint aussi petit et faible que l'avait trouvé Kambu et il prêta serment de fidélité à la fois à l'empereur d'Annam et au roi de Siam, son ancien vassal. Sur les palais détruits des Khmers comme sur les temples en ruine des Chams, la forêt étendit sa masse impénétrable. L'Indochine avait un nouveau maître, dur et âpre. À son tour, l'Annamite organisa son empire ; mais, étranglé d'une étiquette rigoureuse, il s'endormit jusqu'à ce que les Français vinssent, en 1863, ouvrir largement des fenêtres jusqu'alors closes sur le monde.

Derrière la civilisation mécanique et les nouveaux dieux que nous avons apportés, dieux des machines tournoyantes, dieux des registres innombrables, dieux enfermés au sein des ampoules hypodermiques, le passé est resté vivant, car, durant des siècles, chaque petit-fils en a reçu le souvenir de son grand-père. Le merveilleux s'en mêla, les peuples jaunes distinguant malaisément le réel du rêve ; les religions pratiquées dans toute la péninsule peuplèrent les récits de miracles et de croyances étranges.

Chaque envahisseur avait apporté son culte : ils se superposèrent tous dans l'esprit des hommes d'Indochine, sans aucune lutte, tant l'Asiatique, s'il est avide de richesses, a de respect pour la pensée et le mystère. Le totémisme des Négritos et le fétichisme des Indonésiens accueillirent le védisme et l'islamisme des Chams. Kambu apporta le brahmanisme ; d'un voyage à Ceylan des bonzes rapportèrent la doctrine du Bouddha. La Chine envoya la philosophie de Confucius et la religion naturiste de l'âme des choses, des bêtes et des éléments. Toutes les religions se mêlèrent intimement : aujourd'hui encore les Cambodgiens, fervents bouddhistes, croient aux esprits ; les quelques Chams survivants qui honorent, quatre fois le jour, le nom d'Allah Clément et Miséricordieux ne manquent pas de s'incliner devant Çiva et d'ajouter quelques supplications aux génies ; les Annamites, même

catholiques, craignent les fantômes et révèrent secrètement les mânes de leurs ancêtres.

Les savants ont déchiffré des pierres, ils ont appris les langues locales pour écouter les contes de la veillée, ils ont traduit de vieux livres mangés de tarets. Chose surprenante, en même temps que renaissait un passé prestigieux, apparaissait l'essence même de bien des contes occidentaux : c'est que sans doute l'esprit humain est au fond le même partout et qu'il brode sur des mythes semblables. Cependant les Jaunes y ont introduit quelque chose de plus : la fixation impérissable d'un passé glorieux et abattu jusqu'à la ruine, l'origine des coutumes, une sagesse narquoise et aussi de merveilleuses aventures, jamais assez compliquées, toujours plus surnaturelles.

Les âmes innombrables de la nature, âmes du riz et âmes des défunts, âmes des moindres objets, des eaux et des pierres, souffles animés du feu et des vents, doubles des vivants, génies des rivières et des arbres, dieux de la terre, des planètes et du ciel tout entier, puissances plus mystérieuses encore dont on n'ose parler, interviennent et règlent l'existence des hommes vivants. On retrouve dans leurs contes la vie intense et cachée des cent peuples de l'Indochine où pas un geste n'est fait à la légère, où pas une forme n'est donnée sans signification à un objet, pas une parole et pas une pensée ne sont dénuées de ce respect qu'il faut porter aux admirables choses de la nature. C'est peut-être dans les légendes d'Indochine que se trouve une parcelle de l'éblouissante Vérité...

Les douze filles d'Angkor

(Légende khmère)



On ne sait au juste pourquoi, mais, de tout temps et en tous lieux, les pauvres gens ont eu beaucoup d'enfants : peut-être est-ce un présent des dieux qui veulent suppléer à la richesse absente par une abondante tendresse familiale... Toujours est-il que, pour ne pas manquer à la coutume, un pauvre bûcheron avait eu de sa femme douze filles en six ans – deux filles toutes les treize lunes.

Mais les dieux peuvent-ils aussi s'occuper d'une pauvre famille de bûcherons khmers perdus dans les futaies qui couvrent le mont Kulen ? Çiva lui-même, à qui cette montagne était dédiée, ne paraissait avoir de faveur qu'à l'égard des Samrés qui y habitaient et ne descendaient de leurs huttes nichées dans les arbres que pour venir chanter la gloire du dieu en se baignant dans le stung Thom.

— Nous n'y pouvons plus arriver, dit un jour le bûcheron à sa femme. Six enfants, passe encore... Mais douze à nourrir, c'est vraiment impossible ! J'irai cette nuit les abandonner dans la forêt : nul doute que les Génies ne les prennent sous leur garde.

Et ainsi fut fait.

Une des plus jeunes jumelles, Néang Pou, se montra fort avisée. Elle grimpa sur un arbre et, de là, elle cria à ses sœurs qu'elle voyait de la fumée : ce ne pouvait être que son père qui allumait une meule de charbon de bois. Sautant d'arbre en arbre à la manière des gibbons, elle guida ses sœurs qui, à terre, se glissaient entre les troncs.

Quand elles revinrent, le père n'avait pas davantage de riz à leur donner et il alla les perdre une nouvelle fois, mais dans une forêt si

éloignée que les fillettes ne purent retrouver leur chemin. Par contre, elles se rencontrèrent nez à nez avec la reine des Yacks dont l'aspect était plus terrifiant encore que celui d'une panthère.

On dit que ventre affamé n'a pas d'oreilles ; il faut croire qu'au pays khmer c'était de ses yeux qu'on était privé lorsqu'on avait bien faim. Les fillettes ne virent pas les crocs menaçants de cette géante avide de chair humaine qu'était la Yacksa ; son teint vert et rouge ne les frappa pas, car, pour se faire suivre Santhoméa la reine des Yacks leur offrit des fruits, des poissons secs et des galettes de manioc.

Des années passèrent où les petites sauvageonnes devinrent de grandes et admirables jeunes filles. Elles s'étaient liées avec la princesse, fille de la reine, encore une enfant. Néang Kang Rey était son nom ; on prévoyait que sa beauté ne le céderait en rien à celle des douze filles du bûcheron, sa mère n'ayant pas encore consenti à ce qu'elle eût une figure de Yack.

Un jour, la reine s'aperçut que quatre des douze jeunes filles étaient à point pour lui être servies en repas. Aussi donna-t-elle l'ordre à ses serviteurs d'en apprêter une des plus grandes pour le repas du lendemain. Heureusement qu'un rat blanc était là, qui se souvenait que les jeunes filles l'avaient un jour sauvé du chat. Il n'eut de cesse d'avoir creusé un trou qui l'amenât auprès des malheureuses et il les prévint du sort qui les attendait.

Et les douze jeunes filles de se sauver dans la campagne tandis que la reine, furieuse, faisait rosser gardiens et cuisiniers.

Elle ne tarda pas à apprendre qu'un serviteur du roi Suryavarman avait trouvé les fugitives endormies sous un manguier du parc royal. Désireux de plaire à son divin maître, l'esclave les lui avait amenées, ne doutant pas que le souverain n'épousât la plus belle. Mais le roi, indécis et n'osant pas choisir de peur d'avoir un regret au lendemain du mariage, les épousa toutes les douze. Il faut dire qu'il était roi des Khmers et aussi qu'il incarnait le dieu Vishnou, ce qui lui donnait tous les droits et tous les pouvoirs.

La reine Santhoméa, fort rancunière d'avoir été bernée par des mortelles, mit en ordre les affaires de son royaume et se présenta l'année suivante au Palais. Elle avait, bien entendu, abandonné sa figure de Yack car elle n'aurait trouvé qu'un palais vidé par la peur ; c'est une princesse charmante que les esclaves du roi reçurent en grande pompe à sa descente d'éléphant.

Que peuvent faire douze épouses, même belles et chéries – lorsqu'elles ne sont après tout que de pauvres filles de bûcheron – contre la beauté et l'expérience féminine d'une divinité ? À peine le puissant Suryavarman eût-il vu la reine Santhoméa – qui ne lui dit pas qu'elle était Yack et veuve du roi des Yacks – qu'il s'écria : « Voilà celle que j'attendais !... Je n'aurai plus d'autre épouse qu'elle. » La

nouvelle reine des Khmers n'eut pas besoin de demander qu'on éloignât les douze femmes du souverain : les courtisans, soucieux de se faire bien voir, les avaient déjà enfermées dans une citerne.

— Qu'on leur crève les yeux et qu'on les prive de nourriture jusqu'à ce qu'elles aient dévoré leurs enfants, ordonna cependant la souveraine lorsqu'elle apprit que les douze femmes du roi avaient donné douze fils à ce dernier. Mais elle se garda de faire connaître cet ordre à son royal époux.

Rusant avec son bourreau dont l'alcool de riz avait obscurci la claire notion des choses, Néang Pou parvint à lui présenter deux fois son œil gauche dans lequel il plongea un poignard. Elle put ainsi abuser ses sœurs, leur offrant, comme son enfant à demi dévoré des restes de viande mis de côté, alors qu'elle gardait son fils Ro Thi Sen bien vivant. Ce fut un bonheur pour les pauvres aveugles que Néang Pou pût s'occuper d'elles : elle les soignait, les nourrissait et pourtant elle arrivait à leur dissimuler l'existence de son fils : quand celui-ci criait, elle disait que c'était un petit chat égaré dans la citerne ; quand il jouait, elle prétendait que c'était un chevreau qui folâtrait.

Ro Thi Sen arriva ainsi à l'âge de seize ans. C'était un bel adolescent, savant en toutes choses, habile aux jeux du corps comme à ceux de l'esprit. Comme il avait ses deux yeux et que sa mère devait rester enfermée pour tenir compagnie aux onze sœurs aveuglées, il quittait la citerne et s'en allait se mêler au monde, rapportant des nouvelles de la Cour. Alors, au grand étonnement de ses sœurs, Néang Pou leur décrivait le nouveau temple d'Angkor Vat que le roi Suryavarman venait de faire construire en l'honneur de Dieu Vishnou et de sa propre image divinisée. Elle leur parlait des cinq tours centrales, des murs où l'on venait de graver le combat des Singes et des Guerriers, le barattement de l'océan par le serpent sacré Vasuki et les divines Apsaras dansant.

Elle leur expliquait aussi par une intervention des Génies l'abondance de vêtements et de fruits que les malheureuses recluses recevaient à profusion. À vrai dire, le Génie n'était autre que Ro Thi Sen qui s'en allait gagner énormément d'argent dans les villages, grâce à un coq de combat qui sortait toujours vainqueur des tournois où son jeune maître l'engageait.

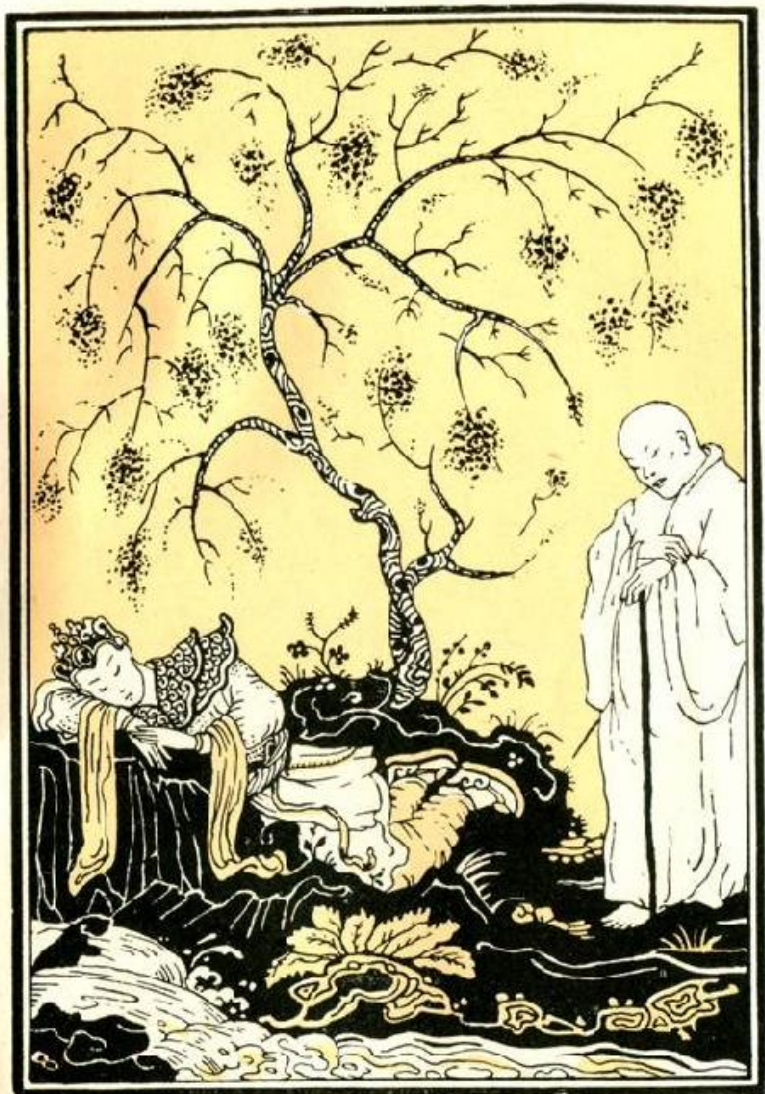
Un jour, Ko Thi Sen s'entendit appeler du haut d'un éléphant : c'était la reine Santhoméa ! Le jeune homme lui sourit car il ignorait quelle âme affreuse de Yack habitait ce corps délicieux.

— C'est curieux, lui dit-elle ; tu ressembles à quelqu'un que j'ai dû connaître autrefois. Mais je ne peux arriver à fixer mon souvenir...

Qui dira les pensées que put avoir la reine... Toujours est-il que Ro Thi Sen, alors qu'il assistait à un combat de son coq, reçut d'un chambellan du palais l'ordre de s'habiller princièrement et de s'en

aller dans la forêt.

La mission était lointaine et dura plusieurs jours. Un soir que le jeune homme s'était endormi, un bonze s'approcha du cheval et le flatte : « Que le Bouddha-Compatissant, qu'Alokiteçvara vous soit propice, toi et à ton maître ! » Le cheval, en encensant de la tête, fit tomber de sa selle un tube de bambou.



Un soir que le jeune homme s'était endormi...

page 20.

— Laisse cela, moine, dit Rho Thi Sen qui venait de s'éveiller. C'est le message que la reine m'a chargé de remettre sans le lire à sa fille chérie, Néang Kang Rey.

— Bien, bien, fit le bonze. Mais les caractères sont si beaux que je vais les copier. Laisse-moi donc ce message un moment.

Et il gratta l'avant-dernier mot qui n'était autre que « Tue ». Ce qui fait que la princesse, lorsque le messenger se présenta devant elle, lut à haute voix : « Sitôt ce jeune homme arrivé, épouse-le ! » On comprend la confusion qui saisit les deux jeunes gens mais, comme au premier regard ils s'étaient plu, le mariage eut lieu en grande pompe. Serviteurs, éléphants, mets de choix, rien ne fut épargné. Il y avait même d'étranges assistants, à la figure jaune et verte, aux crocs recourbés comme ceux des sangliers. Mais comme Ko Thi Sen n'avait d'yeux que pour sa femme, il ne les vit point.

— Maintenant, ô Maître, tout t'appartient ici. Voilà les palais, voici les écuries. Plus loin c'est le temple de nos Génies. Et ce petit pavillon, c'est là où ma mère a mis son secret...

On dit que les femmes sont curieuses. Elles ont aussi horreur des secrets. Comme le jeune prince ne répondait pas, sa femme insista :

— Elle a dit que le malheur se déchaînerait sur moi si je le montrais à quiconque. Mais toi, tu es l'Unique... Et si ma mère était là, elle t'aurait confié le secret, car elle t'a adopté pour son fils en me donnant à toi comme épouse.

Il n'y avait dans le pavillon qu'un vase où Ko Thi Sen put compter vingt-trois yeux. À côté était un flacon de jade rouge et un manuscrit qui indiquait comment on pouvait se servir de certaine liqueur pour remettre ces yeux dans leurs faces. Alors, le prince pensa à sa mère et à ses tantes, et les pleurs coulèrent sur ses joues.

La nuit arriva bien lentement. Enfin, après de tendres embrassements, Néang Kang Rey s'endormit. Ko Thi Sen alla prendre les yeux, le flacon, le sceptre de la reine et sauta sur son cheval, non sans être venu caresser le front de sa femme.

— Marche à ton but si noble, lui dit l'ermite qui l'attendait au passage. Si ta jeune femme te rejoint, souviens-toi que le sceptre de Santhoméa est magique et qu'il te permet de franchir l'espace. Et si tu crois utile d'arrêter toute poursuite, jette derrière toi ce rameau que je te donne.

Déjà Ro Thi Sen apercevait à l'horizon les cinq tours d'Angkor Vat qui s'élevaient dans le ciel comme le mont Méru, la demeure sacrée de Vishnou, lorsqu'il s'entendit appeler. C'était Néang Kang Rey qui, sans dormir ni manger, était arrivée à le rejoindre.

Alors, le cœur déchiré, pour créer un obstacle infranchissable que lui-même ne pourrait jamais anéantir, Ro Thi Sen jeta à la fois sceptre

et rameau. En même temps que son cheval s'enlevait dans le ciel, le sol s'affaissa en une immense étendue que l'eau des rivières transforma aussitôt en un lac aussi grand qu'une mer.

L'histoire pourrait finir là, dans la joie des douze épouses qui avaient retrouvé leurs yeux, dans la rage de Santhoméa dépossédée en un instant de son apparence de femme, dans le bonheur paternel du puissant Suryavarman.

Mais Ro Thi Sen se vit obligé de combattre la reine des Yacks : ce fut une longue lutte dont il sortit vainqueur. Tout autre aurait été ivre de joie. Mais, comme Alokiteçvara lui avait donné un cœur compatissant, le fils de Suryavarman ne put se pardonner d'avoir tué la mère de son épouse. Et comme il savait que, jamais plus, il ne pourrait chérir Néang Kang Rey – maintenant de l'autre côté du Tonlé Sap, le Grand Lac – il se fit raser le crâne et prit la robe jaune des bonzes.

Les dieux furent pitoyables pour ces innocents qui, l'un et l'autre, avaient connu un malheur immérité. À leur mort, Néang Kang Rey revint sur terre sous la forme du Génie des Lacs, tandis que l'âme du bonze Ro Thi Sen s'incarnait dans un banian.

Les siècles ont passé, l'Empire khmer s'est écroulé, la forêt a envahi les temples désertés et a disjoint les pierres des palais, l'orgueil des rois n'est plus que ruines. Mais, à Siem Réap, le banian du bonze se mire toujours dans les eaux du Tonlé Sap. Lorsque vient la saison des inondations, l'eau du lac monte amoureusement baigner jusqu'au plus hautes branches de l'arbre.



Les malices de Sophéa-le-Lièvre

(Contes cambodgiens)



DE tout temps les bêtes ont parlé. Elles se comprennent, non seulement entre individus de même espèce, mais même entre animaux complètement différents. Tout intervient dans la conversation, le gosier, la queue, les oreilles, les attitudes et jusqu'à ces frémissements de la peau qui ont l'air de risées couchant les poils ou les plumes.

Il fut un temps où l'homme comprenait les bêtes et se faisait entendre d'elles. C'est un temps très reculé dans les âges : un temps qui peut se placer bien avant qu'un brahmane vînt de l'Inde fonder le royaume du Founan, à l'ouest du fleuve Mékong, prenant le nom de Jayavarman I^{er} – ce qui signifie le Bouclier Puissant ; un temps plus reculé encore, avant qu'un Malais arrivât de Java pour régner, premier souverain – qu'on appelait Kaundynia « – de la dynastie des Fan.

C'est au temps où un merveilleux prince, Kambu, arriva de Birmanie, protégé par une déesse, l'Apsara Mera. Beau comme le soleil, il sut conquérir la fille du Naga, roi des Eaux. La princesse, Nagi Soma, était la filleule bien-aimée de la Lune dont elle portait le nom. Le Soleil et la Lune, le prince et la princesse se virent et s'unirent, eurent beaucoup d'enfants qui, comme leur mère, avaient neuf têtes de serpents et, comme leur père, une beauté irréaliste. Mais de cela nous parlerons un autre jour...

Quelques lustres avant que Kambu ne débarquât, les hommes ne connaissaient pas encore le langage articulé. Par contre, ils avaient l'avantage inappréciable de pouvoir s'entretenir avec les animaux.

Lorsque Kambu et Soma leur apprirent à parler et à écrire, lorsque Kaundynia leur apporta l'usage des vêtements, lorsque le puissant Jayavarman leur enseigna à s'abriter dans des maisons de pierre, ils oublièrent le langage de la forêt. Mais ils surent se souvenir des histoires que leur avaient racontées les animaux et c'est d'eux qu'on tient les contes de Sophéa, le lièvre. Sa malicieuse sagesse en a fait le juge des bêtes.

On peut naître futé, mais on ne devient avisé que par l'expérience. Ce furent les escargots d'eau qui donnèrent à Sophéa sa première leçon.

Le lièvre – qui n'était encore qu'un levraut, le nez tout barbouillé du lait de dame Hase, sa mère – le lièvre s'en allait près d'un étang en chantonnant : « Il n'y a pas un animal qui coure aussi vite que moi. À côté de mes pattes, on dirait de vieux bouts de bois qu'ont les autres bêtes pour se déplacer. »

Alors un vieil escargot d'eau qui paressait sous une feuille de lotus lui cria : « En es-tu bien sûr, ô Lièvre ? »

— Si j'en suis sûr ? Par le Naga, Père des Eaux, le martin-pêcheur lui-même est moins rapide que moi !

— Hum !... Eh bien, puisque tu cours si vite, faisons un pari et courons ensemble.

D'une longue détente de ses pattes, le lièvre fit un saut vertical. À la fois furieux et moqueur, il cria :

— Yeû-eu !... L'escargot qui me méprise, moi !... Et c'est toi qui oses courir avec moi ?

— As-tu peur ? Ce soir essayons donc autour de l'étang.

Pendant que le lièvre calculait s'il valait mieux partir de la patte gauche ou de la patte droite, le vieil escargot avait réuni ses frères :

— Répartissez-vous autour de l'étang, un toutes les trois foulées d'éléphant. Quand le lièvre appellera, celui qui sera devant devra lui répondre.

Tout occupé à brouter des herbes odorantes, le lièvre n'avait rien entendu. Quand vint le soir et que la chaleur fut tombée, une perruche bleue donna le signal du départ.

— Ah ! Courons vite, cria le vieil escargot, l'air déjà essoufflé avant que d'être parti.

À toute allure le lièvre se mit à galoper au bord de l'étang. Mais il s'arrêtait souvent : il y a de si bonnes choses à manger près de l'eau ! Chaque fois il criait :

— Frère Escargot ? Ey !...

— Ey !... répondait l'escargot qui était devant lui.

« Diable, pensait le lièvre, je n'aurais jamais cru qu'un escargot allât si vite ! » Et il forçait l'allure.

— Ey ! criait-il, le souffle coupé. Et, à un saut de grenouille devant lui, une voix d'escargot lui répondait toujours « Ey !... » Et quand il eut accompli le tour des berges, il vit le vieil escargot qui mirait ses cornes dans l'étang.

— Vois-tu, Lièvre, on trouve toujours son maître dans la vie lorsqu'on est présomptueux. Tu as perdu ton pari : nous te condamnons à ne venir, d'un an, boire de l'eau dans cet étang.

C'est de cette époque que le lièvre devint avisé.



Il était avisé et cela ne l'empêchait pas d'être moqueur. Sa victime était le crocodile : il est vrai que la lourdeur et la bêtise de ce saurien se prêtaient aux plaisanteries. Et il faut dire aussi que le lièvre avait quelque rancune contre le crocodile. Il n'y avait pas de semaine qu'un meurtre ne fût commit : quelque buffle, une chèvre et même le plus désarmé de tous les animaux, l'homme. Et on n'avait qu'à regarder le lendemain les crocs sanglants du crocodile pour connaître l'assassin.

Un jour qu'il avait fortement plu et que le courant de la rivière avait emporté les branches mortes qui flottent toujours au long des berges, le lièvre fut bien embarrassé pour traverser. Mais il aperçut le crocodile dont la longue tête émergeait seule.

— Ô mon grand frère Crocodile, il n'y a plus d'herbe sur cette rive. Mais je connais de l'autre côté du stung une prairie où l'on trouve de l'herbe sucrée et de l'eau sucrée. Nous nous régalerons de compagnie.

— Si mon frère Sophéa veut bien me montrer où sont l'eau et l'herbe sucrées, j'en serai fort aise. Et je n'oublierai jamais ce bienfait. Monte sur mon dos et tiens-toi bien.

Sans que le crocodile le vît, le lièvre fit la grimace devant l'aspect fangeux du dos de sa monture. Coupant prestement des feuilles de bananier, il composa une confortable litière sur les protubérances de messire Crocodile.

— Eh ! Me prends-tu pour un nid de fourmis rouges, de me couvrir ainsi le dos de feuilles ? cria ce dernier.

— Ô grand frère, j'ai les pattes si boueuses que vraiment je craindrais de te salir...

Tout flatté de tant de considération, le crocodile se mit à nager. En cinq coups de patte il traversa le stung. Arrivé sur le sable de la rive opposée, il s'affala, embarrassé de son poids comme tout saurien qui sort de l'eau.

— Alors, l'herbe sucrée ?...

— De l'herbe sucrée pour un mangeur de viande pourrie comme toi ? cria le lièvre. Mange donc les feuilles que j'avais mises sur ton dos pour ne pas me salir les pattes !...

Et il s'en fut en gambadant.

Bien qu'ils aient une cervelle guère plus grosse qu'une noix d'arec, les crocodiles en ont assez pour y loger une rancune tenace. Le lièvre le savait bien, qui n'osait plus s'approcher des stungs pour y brouter les liserons d'eau nouvellement poussés. Il restait dans la plaine, mâchonnant de l'herbe sèche sans saveur. Un matin, n'y pouvant plus tenir et pensant au reste que le crocodile avait oublié sa vengeance, il s'approcha de la rivière – un peu méfiant tout de même.

Le saurien était là qui faisait mine de dormir, paraissant absolument sans colère. Rassuré, le lièvre se mit à brouter des liserons d'eau. Puis, enhardi, il s'amusa à lui chatouiller les naseaux avec sa queue qu'il a courte et fort touffue. Ce ne fut pas long : le lièvre se sentit happé et entraîné vers la rivière, bien saisi par le milieu du corps.

Le crocodile n'aime pas la viande fraîche : il va d'abord noyer sa proie au fond de l'eau puis il la cache dans un trou jusqu'à ce que la chair se détache toute seule des os. En emportant le lièvre, il voulait profiter des derniers instants que celui-ci avait encore à vivre pour l'effrayer et se venger en une seule fois de toutes les brimades qu'il avait subies.

— Hu, hu, soufflait-il entre ses dents.

Certes, le lièvre avait grand'peur, mais il ne le montrait pas. Il pensait : « Si seulement cet animal pouvait ouvrir la gueule, je pourrais m'échapper ! » Aussi eut-il l'idée de dire :

— Grand imbécile ! Si tu crois me faire peur avec tes « Hu, hu !... » Au moins, si tu faisais : « lia, ha ! » je ne dis pas...

En entendant cela, le crocodile fit, comme tout le monde s'y attend d'un saurien aussi borné : « Ha, ha !... » Mais on ne peut faire « Ha, ha !... » qu'en ouvrant largement la gueule.

D'un bond, le lièvre fut sur la berge, un peu meurtri mais bien vivant.

— Ô grand naïf ! Diras-tu encore : « Ha, ha !... » quand tu auras une proie dans la gueule ?

Et il s'enfonça dans la forêt.



Comme il était encore ému, il alla se coucher à l'ombre d'un arbre que par la suite les hommes appelèrent jaquier. Puis il s'endormit. Au

soir, la brise se leva comme elle le fait à chaque jour qui finit. Agité par le vent, un fruit se détacha de l'arbre. Les fruits du jaquier ne sont pas gros comme des cerises, des prunes ou des pommes, mais bien comme deux ou trois noix de coco. Celui qui tomba fit « tonc » en arrivant au sol, puis il éclata pour épandre ses graines.

Le lièvre s'éveilla brusquement et fit un saut de côté. Ne voyant rien autour de lui que des débris de pulpe et croyant que la terre s'effondrait, il s'enfuit à toutes jambes en faisant des crochets. Ce fut pour se cogner contre le tigre.

Ce n'est pas que le lièvre redoutât le tigre, mais il ressentait une certaine antipathie à l'égard du félin. Les tigres du pays de Naga ne mangent pas de rats, de grenouilles ni même de lièvres comme les tigres du delta du Mékong. Mais ils dévorent toutes les bêtes sans défense de la forêt, celles-là même auxquelles le lièvre s'était attaché car elles sont touchantes de faiblesse.

— Pourquoi cours-tu si vite, Lièvre ?

— Eh !... Parce que la terre s'est ébranlée... Sauve-toi, mon frère Tigre, le gouffre approche !

Le tigre emboîta le galop du lièvre, mais il était distancé à chaque foulée. Tous deux s'arrêtèrent haletants devant un Devata qu'ils avaient failli bousculer.

— Pourquoi cours-tu si vite ? dit le Génie aux longues dents en s'adressant au tigre hors d'haleine.

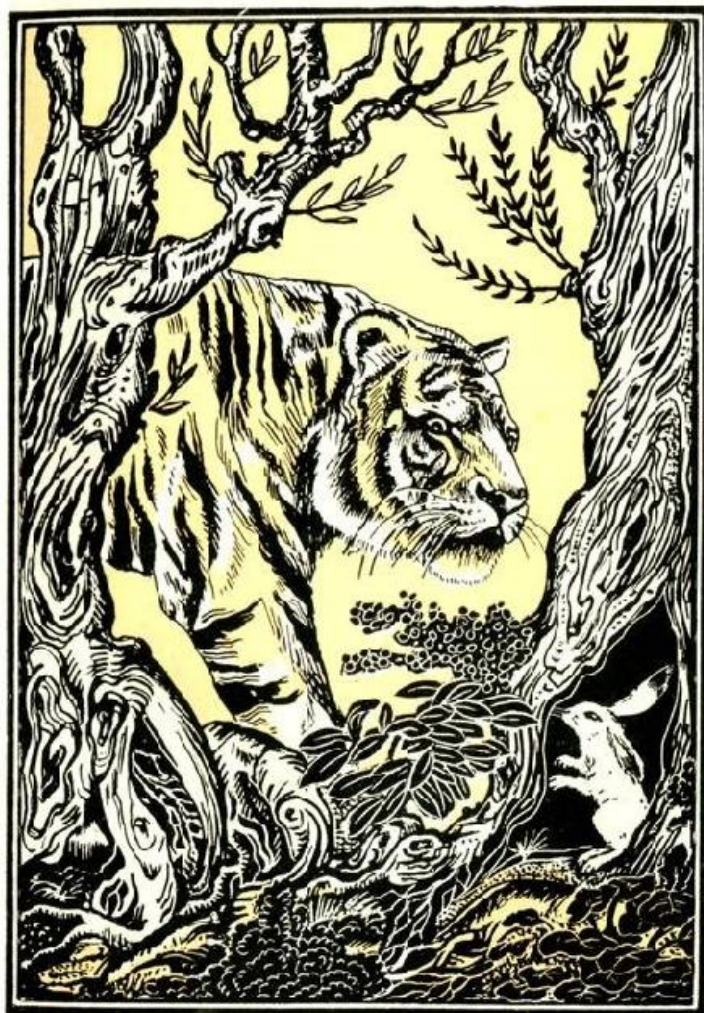
— Parce que... le lièvre m'a dit... que la terre tremblait... que le gouffre approchait !...

— Ô naïf ! La terre ne s'effondrera jamais.

Le tigre rugit de fureur et il se mit, la moustache frôlant la terre, à suivre à la trace le lièvre qui avait disparu. « Je ne le mangerai pas, pensait-il, car les lièvres sentent trop l'herbe. Mais je lui casserai les reins d'un coup de patte. »

Le lièvre dormait au creux des racines d'un énorme banian. Il ne fut pas long à se réveiller quand il entendit le tigre rugir à ses côtés.

— Ah ! te voilà !... cria le fauve. C'est de ta faute si j'ai les flancs haletants et les pattes saignantes. Mais c'est bien la dernière fois qu'une bestiole de ton espèce se moque de moi !



Ah! te voilà!.. cria le fauve. C'est de ta faute si j'ai les flancs haletants...

Dans la forêt, il y a, comme chacun sait, d'innombrables Esprits. Mais ceux-ci sont si occupés de leurs propres soucis que les animaux ne doivent compter que sur eux-mêmes pour se tirer d'affaire. Acculé contre le tronc du banian, le lièvre s'aperçut qu'il ne pouvait s'échapper. C'était vraiment un moment grave pour lui.

— Bien, bien, fit-il d'un air détaché. Mais comme les animaux m'ont élu Roi, il faut que ce que tu comptes faire soit accompli devant ma Cour.

Il mentait effrontément, car jamais les animaux de la plaine et de la forêt n'ont pu se mettre d'accord pour se donner un roi.

— Ah !... dit le tigre, interloqué. Alors, allons à ta Cour.

— Il faut me laisser monter sur ton dos, ajouta encore le lièvre, car le Roi est fatigué.

Lorsque, l'un portant l'autre, ils arrivèrent à une clairière où tous les animaux se réunissent chaque nuit pour boire dans une mare, ce fut une belle débandade. Tout le monde n'est pas dévoré par le tigre, mais chacun redoute son caractère détestable.

— Vois-tu, Tigre, vois-tu cette fuite ? Ils tremblent devant moi parce que je suis leur roi.

— Vraiment, Sire, fit le tigre, penaud, je ne sais comment m'excuser envers vous... Où puis-je vous conduire ?

— Dans un champ de cannes à sucre sauvages. Et un peu vite, n'est-ce pas !...

— Qu'il soit fait selon le cœur de Votre Majesté fit humblement le tigre.

Arrivé à destination, le lièvre sauta légèrement à terre, lissa ses moustaches avec ses pattes de devant et, d'un ton protecteur, il donna congé au tigre :

— Allons ! Ce n'est rien... Cette fois, je te pardonne. Mais ne recommence plus, hein ?

Mais le tigre est incapable de s'amender. Toujours il promet, jamais il ne tient. Au fond de son cœur il se mit à détester le lièvre. « Et puis, pensait-il pourquoi est-ce lui et non pas moi que les animaux ont élu roi ? » Entre nous, il faut dire que le lièvre ne faisait rien pour se concilier l'aménité du félin. Ne l'engagea-t-il pas un jour à s'introduire au sein d'un massif de bambous épineux ! Là, il l'invita à secouer vigoureusement les tiges « pour faire de la musique ». Il avait négligé de prévenir son compagnon qu'un essaim d'abeilles sauvages y avait élu domicile. violemment dérangés, les insectes sortirent en fureur et se précipitèrent sur le nez de l'importun qu'ils piquèrent rageusement. Le museau enflammé le tigre ressemblait à tout ce qu'on voudra, excepté à un tigre. « C'est un tapir rayé ! » criaient moqueusement les gibbons qui se lançaient d'un arbre à l'autre.

Le lièvre avait disparu mais n'était pas pour cela à l'abri de la

rancune du seigneur Tigre.

Un jour, il rencontra l'éléphant. Le lièvre aimait particulièrement ce débonnaire pachyderme, qui n'a que le tort d'avoir un caractère fantasque et de trop aimer la plaisanterie – oubliant qu'il est d'une force prodigieuse.

— Ô mon grand frère Éléphant, vous me paraissez tout triste ! Est-ce vrai ou n'est-ce pas vrai ?

— C'est vrai, mon frère le Lièvre. Ce matin, au détour d'un sentier, j'ai rencontré le tigre qui m'a craché au nez et qui m'a dit : « Je te mangerai tout vif, de la trompe à la queue ! » N'y a-t-il pas là de quoi être triste ?

— N'ayez pas peur : je vais aviser.

— Oh ! si mon frère le Juge me protège, je dormirai tranquille.

S'aidant d'une termitière, puis d'une touffe de bambous, le lièvre s'installa sur le cou de l'éléphant.

— Là ! J'y suis... Maintenant, si je te gifle du côté gauche, tu tourneras la tête vers la gauche. Si je te gifle à droite, tourne la tête à droite. Et comme il fait bien chaud, ne néglige pas de m'éventer avec tes oreilles !...

Quand le tigre apparut au détour d'une piste, le lièvre fit semblant de ne pas le voir et gifla l'éléphant qui, sans arrêt, tournait la tête à droite puis à gauche, toujours du côté opposé à celui où était le tigre, qu'il ne voyait pas. Aussi le pachyderme restait-il joyeux et redressait-il la trompe.

« Qu'est cela ? pensa le tigre. Voilà l'éléphant qui n'a pas l'air de me craindre et voici le lièvre qui s'est emparé de cette énorme masse de viande et la gifle à tour de bras. Hugg !... Ce pays devient décidément impossible ! J'aime mieux m'en aller aux abords de la plaine. Il finira par m'arriver quoique malheur avec ce lièvre diabolique !... »

Et, à reculons, il se coula entre les buissons.



La sagesse du lièvre se répandit au point que les hommes entendirent les bêtes en parler. Un jour arriva qu'eux-mêmes firent appel à Sophéa. Voici comment.

Deux hommes suivaient un ruisseau, l'un d'eux portant une nasse. Arrivés au pied d'un banyan qui se penchait au-dessus du stung, le pêcheur mit sa nasse dans l'eau et l'attacha aux racines. Levant les yeux vers le sommet de l'arbre, son compagnon s'exclama en riant :

— Tiens ! Regarde ma nasse qui est là-haut dans les feuilles : elle est

sûrement restée là depuis les dernières inondations, lorsque les eaux étaient si hautes qu'elles noyaient la forêt jusqu'aux plus hautes branches.

Pendant la nuit, le second pêcheur prit les poissons qui étaient entrés dans la nasse et, grimpant à l'arbre, il les introduisit dans son propre engin, là-haut dans les feuilles. Son camarade, lorsqu'il se réveilla, s'en aperçut, se fâcha et courut chez le maire du village.

En ce temps, les hommes croyaient encore à la justice et ils préféraient s'en remettre à l'avis du plus sage pour régler leurs différends plutôt que de se battre.

— Mé kum ! cria le plaignant. Mon compagnon a sorti les poissons de ma nasse qui était dans le stung et il les a montés dans la sienne qui est perchée dans un arbre depuis six lunes. Je réclame !...

— Oh ! pas de doute, prononça le maire ; les poissons appartiennent au propriétaire de la nasse où ils sont. J'ai dit !

Mécontent de cet arrêt, le pêcheur pensa au lièvre, toujours si juste, et il l'alla trouver dans la forêt.

— J'ai perdu mon procès. Le maire m'a dit que j'ai eu tort de me plaindre.

— Homme, raconte-moi ton procès, demanda Sophéa.

Après un discours si embrouillé qu'il fallait vraiment être un lièvre pour y comprendre quelque chose, le pêcheur suivit Sophéa chez le maire.

— Salut, Mé kum ! dit le lièvre. Je viens te faire part de quelque chose de curieux... Figure-toi que, tout à l'heure, j'ai vu un paon qui cueillait des poissons au sommet d'un tamarinier ! Hein ! Crois-tu ?...

— Voyons, Lièvre, tu te moques ! Mes ancêtres ni moi n'avons jamais vu des poissons perchés dans un tamarinier...

— Tu as certainement raison, Mé kum ! Mais, puisque tu n'as jamais vu de poissons dans les hautes branches d'un tamarinier, tu ne peux non plus admettre que les poissons puissent monter tout seuls dans une vieille nasse oubliée au sommet d'un banian.

Le maire réfléchit un moment, puis il dit :

— Tu es sage, mon frère Lièvre !... Les poissons appartiennent certainement à l'homme qui avait mis sa nasse dans l'eau. Ton compagnon, ô pêcheur, est un voleur doublé d'un affreux menteur. Tu me l'enverras que je lui fasse donner trente coups de rotin. J'ai dit !



Les hommes oublient tout au cours des âges, les bienfaits comme les

méfais. Pourtant, dans leur mémoire, il est resté quelque souvenir de la malicieuse sagesse du lièvre qui savait les protéger, lorsqu'ils étaient nus et sans défense. Aussi peut-on voir aujourd'hui, gravée dans le Sceau de Justice cambodgien, l'image de Sophéa, le lièvre que les animaux et les hommes prirent autrefois comme juge de leurs disputes.



Croûte-de-Riz

(Légende cambodgienne)



UTREFOIS un bûcheron et sa femme vivaient dans la partie du royaume du Cambodge qu'on appelle le Tep Boreï. Au hasard des guerres ils étaient tantôt cambodgiens, tantôt siamois, selon que l'un ou l'autre peuple était vainqueur et annexait le pays : en fait, ils ne s'en apercevaient guère car ils étaient, de toute façon, obligés de payer tribut au souverain, au gouverneur de la province, au chef du village et jusqu'au dernier qui au-dessus, d'eux, détenait une once de puissance.

Un jour, une terrible épidémie ravagea le pays. Les hôpitaux que le grand roi Jayavarman, septième du nom, avait fait édifier se trouvèrent pleins. On y mourait autant qu'ailleurs, mais on avait au moins la consolation de bénir le monarque qui avait eu un tel souci de la santé de son peuple. En quelques heures le bûcheron et sa femme devinrent noirs, les voisins s'en écartèrent et ils moururent – fort simplement. Ils laissèrent un enfant de trois ans que recueillit sa mère-grand.

C'était un enfant bien facile à nourrir : il n'aimait rien tant que la croûte un peu brûlée qui reste attachée au fond de la bassine à riz. Aussi sa grand-mère ne l'appela-t-elle plus que Croûte-de-Riz.

Que peuvent faire une vieille femme et un enfantelet dans un village à peu près vidé par la mort ? La misère s'était emparée de leur case et y régnait en despote : si l'on mangeait le matin, on passait la nuit le ventre vide ; si l'on dînait le soir, la journée du lendemain était bien longue sans repas.

Tout de même, des années passèrent ; Croûte-de-Riz sut aménager un petit jardin, aller à la pêche, assurer la commune subsistance.

Un jour, alors qu'il avait douze ans, des voisins dirent à Croûte-de-Riz :

— Viens-tu pêcher avec nous ? Tu rapporteras du poisson à ta grand'mère.

— Volontiers, répondit-il. Mais partez tous en avant : je vous suivrai.

Les voisins partis, l'enfant se mit en route, mais, comme il se trompa de chemin, il perdit beaucoup de temps. Aussi arriva-t-il alors que la pêche était terminée et que les voisins étaient rentrés au village.

Le corps las, Croûte-de-Riz s'étendit au pied d'un arbre. Comme tous les jours lorsque tombe le soir, la chaleur monta au royaume d'Indra, le dieu qui veille au bien-être des hommes, et lui porta les nouvelles de la journée. Abaisant ses regards sur la terre, Indra, vit l'enfant épuisé qui dormait. « Quelle destinée a ce petit, pensa le dieu en son cœur. Si je ne lui viens pas en aide, il ne pourra jamais se tirer d'affaire. »

Il fit un signe et trois poissons s'approchèrent du rivage au moment même où Croûte-de-Riz se réveillait. Celui-ci n'eut qu'à étendre la main pour saisir les poissons qui l'attendaient, immobiles. Il les attacha avec un brin de rotin et il partit en chantonnant.

En ce temps il y avait un homme fort riche qui avait un chat. Il aimait beaucoup cet animal dont il supportait en souriant l'indépendance et l'humeur vagabonde. Mais, justement, le jour où Croûte-de-Riz était allé pêcher, le chat mangea sans vergogne le repas de son maître. Celui-ci était sans doute irrité contre le gouverneur ou contre le percepteur des impôts, ou contre quelque autre puissant fâcheux sur lequel sa colère n'avait pu se déverser. Toujours est-il qu'une rage folle le saisit devant ses bols de soupe vides et qu'il ordonna à deux servantes de saisir le chat et d'aller le perdre dans la forêt.

En route, les deux jeunes filles rencontrèrent Croûte-de-Riz qui s'en revenait joyeux. L'enfant leur demanda :

— Que portez-vous en ce sac ?

— Un chat voleur que notre maître nous a ordonné d'abandonner dans la forêt.

— Faites un échange avec moi : donnez-moi le chat et je vous donnerai deux poissons. Un seul nous suffira, à ma grand'mère et à moi.

Les servantes dirent entre elles : « Voilà une bonne aubaine. Acceptons-la : ce sera un excellent dîner pour nous.

Et Croûte-de-Riz s'en alla avec son unique poisson et, sous le bras, le

chat qui ronronnait de contentement.

Tandis que tout le monde dormait, le chat sortit sur ses pattes de velours et alla, à la maison de son ancien maître, voler une marmite de riz, pleine aussi de poissons. Il revint, la tête penchée très en arrière, portant la marmite par l'anse qu'il tenait dans sa bouche. Il en fit de même tous les jours dans la suite, si bien que, depuis le moment où Croûte-de-Riz revint de la pêche avec un chat, ni l'enfant ni sa grand'mère ne manquèrent de rien.

Une autre fois, Croûte-de-Riz alla encore à la pêche avec les voisins. Mais ceux-ci, apercevant un cerf, laissèrent là les filets et préférèrent chasser. Croûte-de-Riz était trop petit pour manœuvrer tout seul ces immenses nasses : aussi, en attendant les pêcheurs, s'endormit-il au pied d'un arbre. Au soir, Indra respira la chaleur de la terre, toute chargée des faits du jour, et il aperçut l'enfant qui dormait. Il sourit en le reconnaissant et il lui envoya à nouveau trois poissons que Croûte-de-Riz, à son réveil, se mit en devoir d'emporter.

En ce temps-là, un autre homme riche avait un chien. Ce n'était pas que l'animal fût séduisant : beaucoup de races se mêlaient dans ses veines ; mais il n'avait pas son pareil pour courser un daim ou pour tenir tête à un sanglier. Ce chien, errant désœuvré dans la cour de son maître, vint flairer le mortier où d'habitude on pilonne le riz pour le débarrasser de sa cuticule jaune. « Du riz cru non décortiqué, cela ne se mange pas », pensa le chien et, de mépris, il leva la patte sur le récipient rempli de grain. L'homme riche était justement furieux que le gouverneur de la Province ne voulût pas lui donner son fils comme gendre et, dans sa colère, il ordonna à son serviteur d'aller noyer le chien dans une mare.

— Que portez-vous qui grogne dans ce panier ? dit au serviteur Croûte-de-Riz qui revenait tout fier de sa pêche. Ayant appris qu'il s'agissait d'un chien qu'on menait noyer, il proposa deux poissons contre l'animal. Tout le monde fut content : le serviteur nanti d'un dîner succulent, Croûte-de-Riz, et aussi le chien qui suivait au bout d'une laisse en remuant la queue.

Le chat cracha au nez du chien ; le chien, courant en aboyant après le chat, lui attrapa un bout de queue et revint le museau en sang. Aussi devinrent-ils bons amis et rivalisèrent-ils pour ravitailler Croûte-de-Riz et sa grand'mère : le chat apportait le riz et le poisson, le chien se chargeait de la viande. Quant aux fruits, dans ce temps heureux, ils poussaient au bord des chemins et l'on n'avait qu'à étendre la main pour en cueillir.

Il nous faut parler maintenant du roi des Nagas, Phu Chung l'invincible.

Quand on avait traversé des forêts, des plaines, des marécages,

quand on avait franchi les monts Dang Rek, on arrivait guère loin du bout du monde. Là, vivait le peuple des Nagas, les serpents-génies des eaux et des airs qui, chacun le sait, ont sept têtes. Autrefois, ils régnaient sur le Siam et sur le Cambodge. La fille du roi des Nagas épousa, sous forme d'une belle jeune fille, un prince qui venait de l'Inde et qu'on appelait Kambu. Ce prince aimait beaucoup sa femme, mais il n'appréciait guère d'avoir des serpents pour beaux-parents et il les pria aimablement de s'en aller, ce qu'ils firent avec complaisance car ils en avaient assez de vivre dans un pays où, constamment, un Naga risquait d'être écrasé par une charrette.

Un jour, les femmes du roi Phu Chung demandèrent à leur époux et souverain la permission d'aller se promener dans les grandes forêts qui bordent le royaume des hommes. Elles emmenèrent leurs servantes et ce fut une véritable armée de corps frétilants qui se glissa sous les branches ; quant aux têtes, elles étaient innombrables. Par moments, chaque Naga, reine ou suivante, étalait ses têtes en éventail : dans un vol silencieux, toute la troupe planait alors à toute vitesse au-dessus de la campagne.

Ce fut une journée délicieuse ; les Nagïs cueillirent des fleurs, se roulèrent dans l'herbe, certaines, curieuses comme tout ce qui est féminin, allèrent entre les buissons épier les hommes. Une reine écervelée se cacha de ses compagnes et des suivantes, balaya de sa queue une aire sans cailloux, fit un trou au milieu et y pondit deux œufs ; c'était l'espiègle Pou Naj qui revint, se retenant de rire, au milieu de la troupe prête à partir. Au moment où le soleil disparut, toutes les Nagïs prirent leur vol, si nombreuses qu'au sol la nuit en paraissait plus noire ; d'un trait, elles volèrent jusqu'à l'étang de Bathbadal où, toutes ensemble, elles plongèrent pour retrouver le roi Phu Chung, bien tranquille d'avoir été une journée sans criailleries.



Maintenant, revenons à Croûte-de-Riz.

Il était devenu un beau garçon de seize ans, bien nourri, donc bien fort. Un matin, ses camarades lui proposèrent :

— Au jour, nous mènerons nos chiens chercher des tortues d'eau douce que nous mangerons. Nous allons voir si ton chien a autant de flair pour la tortue que pour le cerf.

À la pointe de l'aube, Croûte-de-Riz pria sa grand'mère de lui faire cuire du riz ; il donna le riz blanc au chien et il mangea lui-même la croûte brûlée. Puis il dit :

— Chien, mon frère aîné, viens ; nous allons chercher des tortues dans les rivières de la forêt.

Au cours de la recherche, Croûte-de-Riz se sépara de ses camarades et chassa seul avec son chien qui, courant de-ci de-là, aperçut les œufs de la Nagî et jappa trois fois. Le garçon, tout heureux en entendant son chien donner de la voix, courut en battant des mains, se disant : « Certainement, mon chien a trouvé une tortue. » Lorsqu'il arriva, il vit deux énormes œufs. Il s'écria : « Eh là ! J'ai trouvé des œufs de tortue. Ce sera bien la première fois que j'en mangerai. »

Il les enveloppa dans son écharpe et il reprit la route du village, tout heureux de la chasse de son chien.

Rentré à la maison de sa grand'mère, il cria dès l'entrée :

— Vieille, allez demander qu'on vous prête un chaudron. J'ai trouvé des œufs de tortue : nous allons les faire cuire et nous les mangerons.

La grand'mère, qu'il avait ainsi appelée avec respect « Vieille » – ce qui est un hommage rendu à la sagesse et à l'indulgence qu'on acquiert avec les années – alla lui chercher un chaudron ; ce faisant, elle raconta aux voisins la découverte de son petit-fils.

Celui-ci avait déjà mis les œufs dans le chaudron, de l'eau sur les œufs, et il se préparait à allumer le feu quand les voisins arrivèrent, amenés par la curiosité. Ceux-ci, qui peinaient à tirer une maigre subsistance de leurs rizières, étaient assez jaloux de voir Croûte-de-Riz et sa grand'mère ne manquer jamais de rien, bien que ceux-ci n'eussent qu'un jardinet, grand comme deux sarongs côte à côte.

— Tu as trouvé des œufs de tortue d'une dimension que, depuis nos aïeux, personne n'a jamais vue et par dérision tu viens, insolent gamin qui n'a ni champ ni rizière nous narguer en les faisant cuire au milieu de nous... Alors que notre peau se tend sur nos os, nous allons voir ton ventre qui s'arrondit ! Va-t'en, va faire cuire tes œufs loin d'ici !

Et d'un coup de pied une femme renversa le chaudron dont l'eau, épandue, éteignit le feu qui commençait à flamber.

Croûte-de-Riz, furieux, se demanda ce qui leur rendait le cœur si mauvais, car il avait oublié son enfance et ne se rappelait plus combien la faim jamais satisfaite assombrit la bonne humeur. Il retira les œufs du récipient et les enveloppa dans son écharpe, mit de la braise dans le chaudron qu'il suspendit à son bras, siffla son chien et s'en alla vers la forêt.

Au plus profond des bois, il alla puiser de l'eau puis il alluma le feu sous le chaudron, posa les œufs dans la bassine et s'éloigna, pensant revenir les manger quand ils seraient cuits.

Il se trouva que ce jour était justement celui où les œufs devaient éclore. La chaleur douce de l'eau qui chauffait atteignit, à travers la coquille, le corps des petits Nagas qui faisaient tous leurs efforts pour briser leur enveloppe. Ils se démenèrent si bien qu'ils rompirent leur

coquille ; mais aussi ils renversèrent la marmite qui, en se retournant sur eux, éteignit le feu. Croûte-de-Riz, pensant que ses œufs étaient cuits à point, revint à son fourneau qu'il trouva saccagé. Il se mit à gronder : « Qui donc a eu l'audace de venir me voler mes œufs, de renverser mon chaudron ? »

Quand il souleva la bassine et qu'il trouva dessous les deux petits Nagas qui, de leurs vingt-huit yeux blancs, gros comme des œufs de poule, le regardaient, le garçon tressaillit : il croyait voir des animaux inconnus, car il ignorait que c'étaient des Nagas, génies des eaux, les anciens maîtres du royaume du Cambodge. Comme il était brave, il prit un bâton pour assommer chaque tête, mais il le laissa tomber de stupeur en entendant les Nagas lui dire :

— Oh ! cher frère aîné, toi qui recueilles les chats et les chiens, tu ne vas pas nous frapper ? Nous te supplions de nous prendre en pitié car nous ne sommes pas de simples animaux, mais bien les fils du roi Phu Chung et de la nagî Pou Naj qui nous a pondus par plaisanterie dans la forêt vierge. Frère aîné, emmène dans un lieu désert de la forêt tes petits frères, élève-les, permets qu'ils puissent un jour regagner leur royaume. Nous rendrons à notre aîné bienfait pour bienfait, accomplissant tous les désirs de son cœur.

Croûte-de-Riz eut le cœur plein de compassion pour les petits Nagas : il avait appris que ces étranges êtres étaient des Nagas, mais il ne savait pas encore que c'étaient des Génies. Il haussa les épaules quand ils parlèrent de bienfaits ; mais, comme ils étaient faibles et misérables et qu'ils faisaient appel à sa bienveillance, il alla chercher du riz au village. Pendant quinze jours, il apporta secrètement aux deux petits Nagas, dont l'un était un mâle et l'autre une femelle, la plus abondante des nourritures. Ils grossirent tellement que, dès le septième jour, le chaudron leur fut trop étroit et que Croûte-de-Riz, qui en avait soin comme de son frère et de sa sœur, dut les transporter dans une retraite plus spacieuse. Chaque jour, le garçon trouvait une nouvelle peau que les Nagas avaient abandonnée pendant la nuit.

Le quinzième jour, le Naga dit à la Nagî :

— Chérie de ton frère, nous voici déjà grands ; nos membres ont pris de la vigueur. Essayons de voler pour apprécier nos forces.

Tous deux, gonflant leurs têtes en éventail, prirent leur vol et s'élevèrent, agiles, dans les airs. Puis ils redescendirent dans leur cachette. Lorsque Croûte-de-Riz leur apporta le repas, ils lui dirent :

— Cher grand frère aîné, tes petits frères, grâce à ta bonté, ont atteint leur croissance. Ils désirent retourner dans leur royaume. Ils t'invitent à les accompagner chez le Roi leur père ; ensuite ils te raccompagneront en paix sur la terre des hommes.

— Chéris de votre frère aîné, si vous désirez m'emmener avec vous, j'y mets une condition : allez chercher le sampot que porte le Roi votre

père et donnez-le-moi pour m'en revêtir : aussitôt, je partirai avec vous.

— Consens seulement à venir avec nous : tu passeras tes bras autour de nos cous et nous t'emporterons. Puis nous te donnerons le sampot du Roi.

Rassuré, Croûte-de-Riz alla trouver sa grand'mère.

— Vieille, veuillez faire des galettes sèches de riz et donnez-m'en un plein panier car votre petit-fils va entreprendre un long voyage.

Et il ne voulut rien dire de plus, se bornant, au moment du départ, à recommander à sa grand'mère de donner, chaque jour, leur pleine écuelle de soupe au chat et au chien.

Le cœur des enfants est si pur encore qu'ils ne redoutent rien : Croûte-de-Riz considérait maintenant les Nagas comme des êtres avec lesquels il est vraiment facile de vivre ; on l'aurait beaucoup surpris en lui faisant connaître la peur que peuvent en avoir les hommes. Il partagea une partie de ses galettes avec les deux Nagas qui avaient atteint maintenant plusieurs mètres de long et il enveloppa ce qui restait dans une écharpe en prévision d'un long voyage.

— Frère aîné, lui dirent les deux jeunes Nagas, embrasse solidement nos deux cous ; ne regarde pas a terre de peur que le vertige ne te fasse tourner la tête et que tu ne tombes.

Ils baissèrent leurs quatorze têtes, Croûte-de-Riz passa les bras autour de leurs cous et ferma les yeux. Avec un bruit sourd, l'équipage quitta la terre.

Un marcheur aurait mis trois mois à couvrir la distance qui s'étend jusqu'au Bathbadal. Les Nagas la franchirent en trois heures. Le soleil n'était pas encore au haut de sa course qu'ils arrivèrent au-dessus d'un immense lac qui, d'en haut, paraissait gris comme un bain d'étain fondu. C'était la frontière du royaume. Un grand virage, un vol plané qui rapprochait Croûte-de-Riz si rapidement de la terre qu'il en avait le ventre chaviré, et ce fut un moelleux atterrissage.

— Frère aîné, va te cacher dans cet arbre creux, de peur que les Nagas, voyant le fils d'un homme, ne viennent te dévorer. Reste dans cette cachette pendant que durant trois jours nous irons, selon la coutume imposée aux jeunes Nagas, tremper notre venin dans le lac. Après quoi, nous reviendrons te chercher.

Au bout d'un moment, une vapeur s'éleva des lacs et l'eau se mit à bouillonner. C'était le venin qui agissait : la chaleur en parvint au roi Phu Chung qui s'agita et, bientôt, ne put rester en place dans son palais. Il réunit toutes ses femmes, les dignitaires les serviteurs et les suivantes, et il emmena tout le personnel du palais se divertir sur la rive.

— Si je n'étais sûr, dit-il, que tous mes enfants de l'année sont déjà grands et ont transformé leur venin dans le lac, je croirais à la

naissance de nouveaux Nagas. Mais je sais bien qu'il n'en est rien car je vois toute ma descendance autour de moi. Ce doit donc être Indra qui baigne ses rayons dans mes eaux. Bénie soit sa puissance !

Tous les Nagas folâtraient dans l'herbe, s'enlaçaient pour jouer. Puis les Nagîs voulurent se baigner et elles glissèrent dans l'eau qui s'était refroidie et qui maintenant était blanche comme du lait. Le Roi était resté sur la rive à regarder les ébats de ses femmes.

— Petite sœur, dit le jeune Naga, voici le Roi notre père ; couvrons-nous avec des feuilles de lotus, pour qu'il ne nous voie pas encore.

La jeune Nagî, qui était de caractère espiègle, aperçut la première femme du Roi et ne put se retenir de lui caresser le cou avec le bout de sa queue. La Reine poussa un cri et se dressa hors de l'eau.

— Qui ose ainsi s'approcher de moi ? Qui a l'audace de jouer avec la Grande Nagî ?

Et elle se démena tellement dans sa dignité offensée qu'elle fit de grandes vagues à la surface des eaux qui étaient devenues transparentes comme du cristal de roche. Les feuilles de lotus s'en allèrent à la dérive et les deux petits Nagas se trouvèrent à découvert, un peu penauds. Ils montrèrent tous leurs visages – il y en avait quatorze – au-dessus de l'eau.

Rien ne peindra la stupéfaction du Roi, qui connaissait tous ses enfants (car il n'existe pas de Nagas qui ne soient fils et fille du souverain de Bathbadal) et qui voyait surgir des eaux deux beaux petits Nagas qu'il ne reconnaissait pas.

— Vous deux, Naga et Nagî, d'où venez-vous ? interrogea-t-il. Comment s'appelle votre mère. (Et il n'osait dire : « Qui est votre père ? » se demandant soudain si un autre Naga de ses ancêtres n'avait pas autrefois quitté le lac pour aller fonder plus loin un royaume rival.) Comment pouvez-vous vous montrer insolents au point de toucher la Reine ?

Le jeune Naga étala l'éventail de ses sept têtes et répondit fièrement :

— Oh ! Naga que je ne connais pas, parle-moi donc un peu plus humblement : tu ne sais sans doute pas que tu parles au fils du roi Phu Chung qu'on appelle Invincible.

Le Roi se mit à rire de ses neuf bouches – car, étant roi, il avait deux têtes de plus. Il se sentit soudain rassuré : le petit Naga ne venait pas, comme le fils d'un des oncles du Souverain Invincible, revendiquer le royaume de Bathbadal. C'était sûrement là un génie, un simple génie, qui avait osé prendre la forme d'un Naga pour se moquer de lui. Il répondit donc :

— Tu oses te moquer de moi. Je suis le roi Phu Chung et je connais tous mes enfants : ils sont Là à jouer autour de moi. Viens donc combattre avec moi et nous verrons bien de quel sang tu es.

Le combat commença, furieux, dans l'eau qui était devenue couleur émeraude. Pendant des heures, les corps s'enlacèrent à se briser, les têtes se déplacèrent si rapidement que par moment on aurait dit qu'il y en avait des milliers. Au soir, Phu Chung interrompit la lutte et disparut au fond du lac.

À peine, le lendemain matin, le soleil surgissait-il au-dessus des collines, que le Roi émergea des eaux.

— Enfant, de qui es-tu le fils ?

— Je suis le fils du roi Phu Chung.

— Enfant, je connais tous mes fils. Nous avons combattu dans les eaux et tu t'es révélé mon égal. Je veux pourtant te faire avouer qui tu es : recommençons la lutte dans les airs.

Alors le petit Naga dit à sa sœur :

— Chérie de ton frère, reste ici tranquille et n'aie aucune inquiétude...

— Nous servirons-nous d'arcs et de flèches ? interrompit le Roi.

— Comme vous l'entendrez.

Alors le Roi tira une flèche qui se changea en une galette de maïs, puis le petit Naga en tira, à son tour une qui arriva sur le corps royal sous forme de fleur. Alors ils laissèrent tous deux tomber leurs armes et ils s'étreignirent dans les airs. Enlacés, ils se déplaçaient avec rapidité et couvraient le lac d'une ombre épaisse. Au soir, le Roi dénoua l'étreinte et plongea dans le lac. Il est à penser que, cette nuit-là, les commentaires allèrent bon train chez les Nagas.

Au petit matin, le roi Phu Chung rejoignit ses femmes, ses dignitaires, ses serviteurs, qui étaient restés toute la nuit sur les bords du lac, à parler de ces étranges événements.

— Enfant de Naga, dit-il, réponds-moi sincèrement : de qui es-tu fils ?

— Je suis fils du roi Phu Chung qu'on nomme l'invincible et qui règne sur le royaume de Bathbadal. Un jour que ma mère était allée se distraire dans la forêt, elle me pondit dans un fourré, elle pondit aussi ma sœur et elle abandonna ses œufs dans le royaume des hommes. Maintenant que je suis devenu grand, je suis venu prêter hommage au Roi mon père – à vous, si vous êtes réellement le souverain de ces lieux.

L'étonnement pénétra le cœur auguste du monarque qui appela toutes ses femmes et les interrogea : cela dura plusieurs heures tant le Roi avait d'épouses. Enfin arriva le tour de Pou Naj, la jeune Nagî. Elle se prosterna et, ses sept têtes dans la poussière, elle avoua son inconséquence ; elle termina en disant : « Je n'ai pas osé ensuite l'avouer à Votre Majesté car je craignais d'être punie. Je sais que je mérite la mort pour avoir ainsi abandonné des enfants royaux chez les hommes. Si vous jugez que je doive mourir, j'accepterai votre

sentence ; si vous me laissez la vie, je consens à être votre plus humble esclave.

— Oh, chéri de ton père, dit le roi sans lui répondre, je ne pouvais savoir que tu étais mon fils !

Les jeunes Nagas, voyant le cœur de leur père ainsi apaisé, s'inclinèrent devant lui dans la posture des suppliants, c'est-à-dire quatre têtes baissées et trois levées.

— Oh ! mes chéris, maintenant que je sais que vous êtes mes enfants, que vous n'êtes pas des étrangers ou les enfants d'un oncle venus pour me disputer mon royaume, tout ce qui est ici est à votre discrétion. Parlez donc sans crainte.

— Que Votre Majesté veuille bien apprendre que, lorsque nous étions sur la terre, il s'est trouvé un enfant d'homme qui a été bon pour nous, qui nous a soignés, nous a protégés, nous a nourris. Sans lui, nous n'aurions jamais conservé la vie, nous n'aurions pas connu les visages de notre père et de notre mère. Nous l'avons caché dans un arbre ; mais jamais il n'osera venir jusqu'à vous sans une preuve de votre bienveillance. Nous nous sommes engagés à lui apporter un de vos vêtements en gage de paix. Consentez-vous à le lui remettre ?

Le Roi fit chercher son plus beau sarong, celui qu'il avait mis à son couronnement : en son étoffe jouaient tous les rayons du soleil, les reflets de la lune, la moirure des eaux du lac sacré. Des pierres étincelantes le bordaient et des fleurs aussi belles que si elles avaient été naturelles y faisaient éclater leurs brillantes couleurs. On mit ce vêtement dans une litière que portèrent les plus forts des Nagas. Toute la troupe des serpents des eaux s'en alla ainsi chercher Croûte-de-Riz, dans un grand bruit de musiques et dans une suave odeur de parfums inconnus.

— Frère aîné, appelèrent les Nagas, nous te prions de venir. Le Roi notre père t'envoie ses vêtements, des parfums pour les répandre sur ton corps, une litière pour te porter auprès de sa royale personne. Il t'attend dans son palais des eaux.

Croûte-de-Riz sortit de sa cachette, mais quand il vit une si grande quantité de Nagas, il se coula dans l'arbre, épouvanté. Des milliers de têtes oscillaient doucement à perte de vue, des corps immenses, gros comme des troncs d'arbres, faisaient chatoyer le bleu, l'orange et le gris perle de leurs écailles. Alors, voyant qu'on ne pouvait le décider, des Nagas, ouvrirent l'arbre, en riant, sans effort. L'enfant y apparut, courbé, les poings sur les yeux. On l'oignit de parfums, on le revêtit du merveilleux sarong royal, on le déposa dans la litière et tout l'équipage prit son vol au-dessus du lac, si serré que les eaux devinrent soudain violettes d'être privées du soleil. Puis, dans un grand jaillissement de gouttelettes d'eau, le cortège d'un seul coup s'abîma dans le lac.

Le roi Phu Chung descendit de son trône au-devant de Croûte-de-Riz, lui-même resplendissant comme un jeune roi. Il s'enroula autour de son visiteur et chaque tête l'embrassa neuf fois – cela fait quatre-vingt-un baisers, ce qui est bien un accueil royal ! Puis, après les compliments et les remerciements, commencèrent les fêtes qui durèrent trois jours de soleil.

Au bout de ce temps, Croûte-de-Riz dit à ses deux amis :

— Mes frères chéris, voici trois jours que vous m'avez amené ici : j'ai pu voir que vous y étiez heureux. Maintenant, je dois retourner auprès de ma vieille qui est bien seule ; je dois aussi retrouver mon chat et mon chien.

N'osant protester, les jeunes Nagas lui dirent :

— Frère aîné, nous n'osons t'offrir nos trésors : jamais nous ne pourrions t'en donner assez et tu ne serais pas assez fort pour en emporter le dixième. Accepte au moins ce cristal au moyen duquel tous tes désirs seront réalisés suivant ton cœur. Ce qu'il créera ne sera qu'une illusion et ceux qui en seront témoins y croiront comme à une réalité. Tout ce que tu souhaiteras se formera à ton commandement : tu en jouiras comme de choses vraies et ton cœur en sera plein de contentement ; tes voisins en seront étonnés et, malgré leur jalousie, ils respecteront l'apparence que tu leur imposeras de ta richesse et de ta puissance. Quand tu formuleras un vœu nouveau, l'illusion ancienne disparaîtra pour faire place à une nouvelle. Ainsi, jamais on ne te volera ni ne te dépouillera : tu seras plus riche encore que le roi des hommes de ton pays dont la puissance est à la merci de la cupidité de ses voisins.

Les deux Nagas menèrent Croûte-de-Riz prendre congé du Roi qui, d'émotion, l'embrassa beaucoup plus de quatre-vingt-une fois. Puis ils dirent à l'enfant de se suspendre à leur cou et, d'un seul vol, ils l'emportèrent à l'endroit même où ils avaient brisé leur coquille ; le chaudron était encore là, qui avait abrité leurs premiers jours : aujourd'hui, il ne contiendrait même pas une de leurs têtes !

— Frère aîné, lui dirent-ils avant de le quitter, si tu as besoin de nous, pense à tes deux chéris : nous sentirons ta pensée et viendrons à ton aide.

Tous trois se dirent adieu avec émotion et se séparèrent. Les deux Nagas reprirent leur vol et Croûte-de-Riz rentra dans son village, aux ricanements des voisins qui lui demandaient : « Eh bien, étaient-ils bons, tes œufs de tortue ? » La grand'mère, bien heureuse de l'arrivée de son petit-fils qu'elle renifla avec tendresse, lui demandait :

— Petit garçon, où es-tu allé si longtemps ?

— Vieille, je suis allé fort loin d'ici, répondit respectueusement Croûte-de-Riz.

(Mais il ne voulut pas dire où, car il était trop heureux d'avoir son

cœur plein d'un grand secret, si grand que pas un homme ne voudrait le croire.)



Trois jours après son retour, Croûte-de-Riz, qui n'avait cessé de réfléchir, s'approcha de sa grand'mère :

— Vieille, je vous prie d'aller demander pour moi la main de Néang Srah, la fille de notre Roi.

— Tu plaisantes, mon chéri !

— Je ne plaisante guère, mère-grand et voici une belle écharpe pour vous présenter devant mon futur beau-père.

D'un large geste, il avait fait naître au bout de ses doigts l'image d'une somptueuse écharpe, qu'il agitait devant les yeux de la vieille femme en disant :

— Vous la voyez bien, grand'mère, vous la voyez ?

— Naturellement, je la vois, mais je ne sais qui de nous est le plus fou, de moi qui vois soudain au bout de tes doigts une écharpe digne d'une princesse ou de toi qui veux devenir gendre du roi...

— Allez, vieille, vous n'aurez qu'à dire au Roi que c'est pour moi que vous lui demandez la main de sa fille aînée.

Elle tremblait bien fort (la vieille paysanne) en se prosternant devant le souverain et c'est à peine si celui-ci entendit sa requête.

Ces temps anciens étaient, après tout, des temps heureux. S'il arrivait parfois que le souverain, dans un moment d'humeur, trouvât votre demande importune et saugrenue et vous fit couper la tête – ce qui n'était qu'un moment désagréable à passer, suivi de jouissantes éternelles dans le sein du Bouddha – vous pouviez aussi avoir la chance d'arriver quand le Roi revenait victorieux d'une guerre ou qu'il faisait son premier ministre mat au noble jeu d'échecs : ces jours-là, la demande la plus folle pouvait être agréée. C'était en tout cas une chance à courir.

La vieille formula sa demande juste le jour où le Roi venait de faire empaler son ministre des Finances, fieffé voleur chez qui l'on avait retrouvé des millions et des millions de pièces d'argent dérobées au trésor royal. Le souverain était joyeux, peut-être moins d'avoir récupéré une partie du capital de l'État que de s'être débarrassé, une fois pour toutes, de ce ministre qui – le fourbe ! – lui prêchait des économies. Aussi se mit-il à rire avec une force capable d'ébranler les colonnes de la salle d'audience, ce qui déclencha l'hilarité des courtisans, attentifs à contenter celui qui les nourrissait et les habillait.



La vieille formula sa demande...

« Cette vieille a bu trop de liqueur de palme ou alors elle a dormi la bouche ouverte et un génie s'est introduit en elle, qui maintenant se moque de moi, dit tout bas le Roi à son ministre des Jeux. Je vais me moquer bien davantage. »

— Vieille, dit-il avec une fausse solennité et en dissimulant l'envie qu'il avait de rire, Vieille, j'accorde ma fille à ton petit-fils. Mais il construira un pont d'argent pour que je puisse franchir le ruisseau qui passe devant votre village, et aussi il bâtera un palais d'or pour ma fille, le tout d'ici à demain. S'il n'a pas exécuté mon ordre demain soir, je vous enferme tous deux, toi et ton petit-fils, dans une cage de fer et je vous fais griller à petit feu. Ainsi j'ai dit !

— Ainsi Il a dit, répétèrent tous les courtisans, riant sous cape.

La vieille femme rentra chez elle et se coucha en poussant d'affreux gémissements, refusant toute nourriture. Quand Croûte-de-Riz arriva, elle dit :

— Ô, chéri de ta grand'mère, je t'avais dit que je ne voulais pas aller au palais et tu m'y as obligée. Et demain nous grillerons tous deux dans une cage de fer. *À pe-tit-feu*, a dit le Roi !...

— Ne vous inquiétez donc pas ainsi, fit l'enfant en se mettant à rire. Levez-vous, mangez bien : j'exécuterai les désirs du Roi, mon beau-père.

Au milieu de la nuit, Croûte-de-Riz se leva, alluma des bâtonnets d'encens, invoqua les Devas, le Parfait, les Génies ainsi que les Esprits des Éléments, des Bêtes et des Choses.

— Nagas, mes frères chéris, je désire voir naître un palais d'or et un pont d'argent. Lorsque j'agiterai mon cristal, que ces choses se produisent !

Au même moment, l'écharpe qui couvrait la grand'mère sommeillant s'évanouit. Croûte-de-Riz sortit et il vit, brillant sous la lune, le pont et le palais. Pensif il rentra, et contempla sur sa natte la vieille, misérablement vêtue. Il agita encore le cristal et dit : « Nagas, que ma grand'mère soit richement habillée pour la fête. » Et aussitôt, il vit la vieille femme dormant dans des étoffes lamées d'or, enrichies de pierreries. Seulement, quand il sortit, pont et palais avaient disparu.

Alors, il haussa les épaules, serra encore une fois le cristal dans son poing et murmura : « Nagas, faites un palais d'or, un pont d'argent, une chaussée de marbre qui ira jusqu'au palais royal et aussi un costume de fête pour ma grand'mère. » Et sous ses yeux, tout s'accomplit aussitôt.

Au réveil, le Roi vit, à la porte de son palais, une chaussée de marbre qu'il ne connaissait pas. Il envoya un officier d'ordonnance au rapport et celui-ci revint en disant que cette longue chaussée conduisait à un modeste village, qu'un pont d'argent la terminait en enjambant la rivière, et que de l'autre côté du pont un palais d'or

s'élevait, plus grand que celui du roi même.

Naturellement, le Roi fut obligé de tenir sa parole. D'ailleurs il ne le regrettait pas : un gendre riche peut être utile à son souverain... Les jeunes époux s'installèrent dans le palais d'or où Croûte-de-Riz garda auprès de lui, outre sa grand'mère, son chat et son chien.

Le bruit se répandit au loin de ce qui s'était passé à Tep Borei. Le roi de Siam, apprenant qu'il s'y trouvait un palais en or garni de pierres précieuses, eut le cœur empli d'envie. Il leva une armée et vint camper sur les frontières du royaume. De là, il envoya un héraut d'armes dire au Roi, beau-père de Croûte-de-Riz, qu'il lui déclarait la guerre ; mais que si toutefois le roi du Cambodge acceptait sans combat sa suzeraineté, cela éviterait de grands malheurs ; enfin que, s'il refusait de se soumettre, son royaume serait envahi, dévasté et réduit en servitude.

Le roi du Cambodge en fut affligé, comme on peut le penser, et il regretta un moment d'avoir accepté un gendre si riche, objet de la convoitise de ses voisins. Il réunit les hauts dignitaires et leur dit :

— Voici qu'un roi orgueilleux, à la tête d'une armée innombrable, vient menacer mon pays qu'il veut asservir. Qui de vous ose aller lui livrer bataille ?

Un terrible silence suivit cette demande. À ce moment arriva Croûte-de-Riz que son royal beau-père mit au courant. Son gendre lui répondit :

— Je demande à Votre Majesté de me confier la défense du royaume.

— Combien veux-tu de corps de troupes, demanda le Roi.

— Je n'en demande point : je veux aller combattre seul.

— Chéri de ton beau-père, les armées ennemies sont nombreuses et puissamment armées : des éléphants munis de tours pleines d'archers les précèdent ; les chariots à butin suivent, innombrables.

— Sire, ne vous mettez pas en souci. Renfermez-vous dans votre palais et n'en sortez qu'au son de mes trompettes de victoire. Ah ! j'oubliais... Pour couvrir les frais de cette guerre, je ne demanderai rien à Votre Majesté : je me servirai seulement de l'or de mon palais et de l'argent du pont : on reconstruira ces mesures quand les ennemis seront défaits.

Du temps avait passé et, lorsque Croûte-de-Riz arriva à Tep Borei, il vit que les ennemis, sans attendre la réponse du roi, s'étaient déjà emparés du palais d'or et qu'émerveillés ils promenaient leurs mains sur les parois brillantes. Croûte-de-Riz se mit à rire. Au milieu de la nuit, il fit ses invocations avec ferveur, il agita son cristal et il se vit aussitôt, à trente pieds au-dessus du sol, sur un éléphant armé en guerre ; autour de lui, une armée immense d'archers et de lanciers, et de frondeurs, attendait immobile. En même temps, le palais

disparaissait, à la grande stupeur des ennemis. Inutile de raconter la bataille car ce fut un massacre.

Au matin, Croûte-de-Riz arriva devant le palais du Roi. Il avait chargé les chariots ennemis – parce que ceux-là étaient réels – de toutes les armes des adversaires et aussi de grandes jarres emplies des oreilles coupées sur les ennemis morts ou prisonniers. Avant d'entrer, il fit un geste : tous ses soldats disparurent et, une fois de plus, le palais d'or et le pont d'argent apparurent à Tep Borei.

Un officier prisonnier avait cependant surpris le geste de Croûte-de-Riz. Avec stupeur, il avait vu l'armée victorieuse fondre comme une nuée en même temps que naissait dans le soleil levant le palais d'or qui, la nuit précédente, avait si mystérieusement disparu sous ses pieds. Il comprit qu'il y avait là quelque sortilège et il se présenta sous un déguisement au vainqueur qui l'agréa comme page. Ce nouveau serviteur témoignait un tel dévouement à son maître que ce dernier lui accorda sa confiance, au point qu'un jour il le pria d'assurer la garde du cristal. Pendant que Croûte-de-Riz passait de doux moments avec sa femme Néang Srab, le page s'enfuit avec la précieuse pierre. Heureusement que personne ne connaissait les mots magiques. Mais le roi de Siam, se doutant que c'était grâce à ce talisman que le roi du Cambodge l'avait vaincu, réunit à nouveau ses troupes et fondit sur Tep Borei. Croûte-de-Riz, sa femme et sa grand-mère n'eurent que le temps de se sauver dans les bois tandis que les ennemis se répandaient dans le pays ; nombreux comme des fourmis, ils faisaient prisonniers le roi, ses ministres, ses favoris et ils mettaient la main sur ses trésors.

Alors, Croûte-de-Riz appela son chat et son chien et il leur dit :

— Mes petits frères, venez à mon aide dans cette terrible circonstance : faites-moi retrouver le cristal et je rentrerai en possession de ma puissance. Alors, je vous nommerai ministres et je construirai des refuges pour tous les chats perdus et pour tous les chiens errants, aussi vrai que l'ancêtre de mon beau-père, le roi Indravarman VII, le fit pour les lépreux, les cholériques et tous les pesteux de son royaume.

Le chien et le chat se mirent en route. Ils arrivèrent au bord d'un ruisseau – qu'en ces pays on nomme un stung – et ils virent un crocodile qui se chauffait au soleil, le ventre plein d'un petit bufflon. Voyant qu'il n'avait plus d'appétit, ils lui dirent :

— Frère aîné Crocodile, porte-nous sur l'autre rive.

Sans répondre, le saurien les traversa sur son dos.

En marchant, le chat réfléchissait à ce qu'il allait faire, alors que le chien courait entre les pilotis des maisons en quête de quelque chose à manger, fut-ce impur. Au soir, le chat aperçut un rat blanc qui traversait le chemin. Affamé, il se précipita, le roula sous sa patte et l'emporta intact dans sa bouche, comptant bien s'amuser de lui un

moment avant de le dévorer.

— Seigneur Chat, dit le rat dès qu'il eut repris respiration, je suis le Roi des rats blancs. Si tu me dévores, tu ne seras rassasié que pour un moment. Si tu me laisses la vie, je m'engage à te conduire dans la meilleure cuisine du pays où tu trouveras du poisson à ta convenance : bouilli, séché, rôti, sauté, ce qui, tu l'avoueras, est tout de même meilleur qu'un Roi des rats.

— Hum ! fit le chat qui avait déjà commencé à déguster la queue du rat.

— Si tu me laisses la vie, reprit, plus pressant, le Roi des rats blancs, je m'engage aussi à te venir en aide dès que tu en auras besoin. Tu sais que mon peuple arrive à passer par un trou de souris.

— Hum ! fit encore le chat. Seulement, cette fois, il laissa là son repas et assis sur son derrière, il songea longuement. Écoute, dit-il enfin au rat, si tu peux m'apporter le clé du coffre du roi de Siam, je m'engage à ce que mon peuple fasse une trêve de dix ans avec le tien.

Le rat s'enfuit aussitôt sans répondre tant il avait hâte de réussir. Dès le lendemain une armée de rongeurs commençait d'entamer le coffre. Ce fut bien pénible car le meuble était en bois de fer : il ne resta plus que deux dents dans chaque mâchoire lorsque l'opération fut terminée. Alors le rat blanc revint et dit au chat.

— Nous n'avons pu trouver le clé du coffre, que le roi porte toujours sur lui, mais nous avons pu ouvrir le meuble. Que puis-je y chercher pour toi ?

Le chat lui ayant dit que c'était le cristal, le rat repartit et revint le lendemain soir. Comme l'objet était trop gros pour être pris dans sa bouche, il l'avait mis dans une pantoufle du roi et six souris avaient traîné le butin jusque dans les faubourgs de la capitale où attendait le chat.

Alors, en revenant, le chien dit au chat :

— Frère aîné, pour que je me rende utile donne-moi le cristal à porter.

— Contente-toi de nous garder, répondit le chat. Je ne te donnerai pas le cristal. Si tu voyais un animal quelconque, tu aboierais et tu laisserais tomber le talisman. Et ce serait encore moi qui aurais tout le souci de le retrouver.

En parlant ainsi, ils étaient arrivés près du stung : le crocodile y était toujours plongé ; mais ce jour-là il ne semblait guère rassasié et il bâilla trop ouvertement en apercevant les deux compagnons.

— Hum !... dit le chat. Descendons plus bas : je crois qu'il y a un gué ; en tout cas, c'est plus sûr que la gueule bien endentée de cet animal.

Pour traverser, le chien insista tellement que le chat, qui n'aimait guère nager, lui confia le cristal. Tandis qu'ils gagnaient la rive

opposée, le chien aperçut trois gros poissons qui jouaient à la surface. Par plaisanterie, il aboya pour les effrayer : les poissons piquèrent vers le fond de la rivière, accompagnés par le cristal que, naturellement, le chien avait laissé choir. Un poisson avala goulûment la pierre magique et s'enfuit.

— Ah, Chien ! Voilà de tes coups !... Le cristal est bien perdu cette fois : va donc le chercher... Désormais, je ne m'en mêle plus.

Le chien s'assit, penaud, et les oreilles tombantes, se mit à hurler. Alors le chat partit à la recherche d'une loutre. À la nuit tombante, il en attrapa une qui venait pêcher à la rivière.

— Loutre, je te fais grâce de la vie et de celle de tes petits dont j'ai découvert le nid. Mais tu me rapporteras le cristal qu'un poisson a avalé.

Le Roi des loutres, averti, fit pêcher tous les poissons du voisinage : on leur ouvrait le ventre sans rien y trouver, et les jours passaient sans résultat. Le chien, qui errait dans le village, sauta un jour sur des entrailles de poisson qu'une femme jetait par la fenêtre dans la rivière : il se cassa net une dent dessus. Mais quelle ne fut pas sa surprise et sa joie en crachant le cristal.

Le voyage reprit donc vers Tep Borei. Le chat s'était institué gardien de la pierre ; mais, un jour, le chien le harcela tellement – lui mordant les pattes, le secouant drôlement par la queue, lui disant qu'après tout il avait bien retrouvé le talisman – que le chat, excédé, lui confia le cristal. Ce ne fut pas long : passant au long d'un cheval mort, le chien aperçut un vautour qui en faisait son repas ; il ne put se retenir de lui lancer quelques injures et lâcha le talisman. D'un coup d'aile le vautour, mécontent, lui donna une grande claque ; puis, apercevant quelque chose qui brillait sur le chemin, il fondit dessus et s'envola, le cristal au bec.

— Me croiras-tu, maintenant ? dit le chat. Comment vas-tu arranger cette histoire ? Fais comme tu voudras, après tout : moi, j'en ai assez et je rentre à la maison.

Et il s'éloigna, la queue pointée vers le ciel. Au détour du sentier, il se cacha derrière un buisson et il ne put s'empêcher de rire à la vue de la mine piteuse du chien qui, les yeux au ciel et la langue pendante, semblait attendre que le cristal lui redescendît des airs dans la gueule.

Au même moment, le chat fit un bond en entendant du bruit sous les feuilles : c'était un cobra qui s'éveillait ; celui-ci n'eut pas le temps de gonfler son cou que, déjà, le chat le coiffait et lui maintenant la tête contre le sol :

— Je te tiens, Cobra, et je te tiens bien. Mais si tu me jures par le rayonnement d'Indra que tu me serviras fidèlement, je te fais grâce de la vie, à toi et à tes œufs dont j'ai trouvé le nid.

Le cobra promit tout ce que voulait le chat et alla se cacher dans le

cadavre du cheval. Le vautour, un peu gêné par le cristal qui s'était arrêté dans son gosier, ne tarda pas à descendre et, en se dandinant, il alla se percher sur une côte du cheval. Auparavant, il avait longuement plané, et il avait vu le chien et le chat qui s'éloignaient, déconfits. Mais il n'avait pas vu la mort se cacher dans le cheval : elle lui sauta à la gorge dès que, de son bec, il commença à tirer de savoureux morceaux de viande.

En possession du cristal, le chat reprit son chemin, précédé du chien qui faisait l'important et s'en allait la queue haute. Mais, au soir, ils se disputèrent et se battirent, si bien que le chat lâcha le cristal. Le chien s'en empara et déta la, ventre à terre. Le chat, qui en avait assez, prit un raccourci et arriva à la maison !

— Chat, mon frère aîné, as-tu réussi à reprendre le cristal ? lui dit Croûte-de-Riz en le prenant dans ses bras.

— Oui, je l'ai repris. Le chien, qui est derrière moi, l'a dans sa gueule, répondit le chat qui paraissait fort las.

Puis il raconta à son maître toutes les péripéties de leur voyage, comment le chien s'était conduit, l'avait mordu, lui avait repris le cristal de force plusieurs fois. Croûte-de-Riz n'en pouvait plus de rire. À ce moment le chien entra en boitillant, la langue longue et la queue entre les jambes.

— Où est mon cristal, chien mon frère aîné ?

— Il est tombé je ne sais où...

Furieux, Croûte-de-Riz injuria le chien :

— Vaurien, va immédiatement chercher le cristal. Si tu ne le retrouves pas, je te tuerai sur l'heure !

Au moment où le chien, aidé du chat qui l'avait pris en pitié, s'éloignait pour rechercher le talisman, une aigrette voleta au-dessus de l'humble case de Croûte-de-Riz.

— Voilà bien une belle parure pour mon épouse chérie, dit le jeune homme. Prenant son arc, il transperça l'oiseau. Comme il le dépouillait, il sentit le cristal dans le ventre de la bestiole...



Il est à peine besoin de dire avec quelle rapidité Croûte-de-Riz se constitua une armée, comment il envahit le royaume de Siam, avec quelle sévérité il défit ses ennemis, tua le roi et chargea des milliers de chariots d'un butin qu'il était bien sûr de ne pas voir s'évanouir en nuage.

Avant même d'aller embrasser sa femme et de délivrer son beau-

père, il tourna le cristal : son armée se volatilisa et le château apparut, tout en or, prêt à recevoir son maître qui revenait en vainqueur.

Le roi du Cambodge prit alors la décision d'abdiquer en faveur de Croûte-de-Riz. Les magiciens consultèrent les oracles et indiquèrent le jour propice. Jamais le royaume ne vit une telle cérémonie, jamais nouvelle dynastie ne commença dans une telle joie.

Tandis que le cortège revenait au palais, un épais nuage passa très haut dans le ciel, à des milliers et à des milliers de mètres, obscurcissant le soleil ; on vit même, en plein jour, quelques étoiles. Le peuple se prosterna, croyant qu'il s'agissait là d'un sourire d'Indra, adressé en souhait de bonheur au nouveau souverain. Deux fleurs de lotus tombèrent en tournoyant jusque sur les genoux de Croûte-de-Riz qui avait pris le nom royal de Bouclier et sur ceux de sa femme qu'on continuait d'appeler Néang Srah, nom aussi doux qu'une caresse. Le jeune roi reconnut les lotus du lac sacré de Bathbadal et comprit que, conduits par ses frères cadets, les Nagas étaient venus à son couronnement.

Ces lotus ne se fanèrent jamais car, eux aussi, ils étaient de bienfaisants Génies.

Ainsi finit l'histoire de Croûte-de-Riz, telle que, de bouche en bouche, elle nous est parvenue, depuis les temps où le Cambodge était le premier royaume du Sud, telle aussi que pendant des nuits et des nuits encore, à la lueur des torches, les conteurs la chanteront aux fils des Khmers immortels.



Chanson de guerre de Croûte-de-Riz

Jok et Dok et Bok...

Mon armée chemine.

Deux par deux les éléphants

Avancent sous les bois.

Mon armée s'engage sur la piste,

Silencieuse comme un python,

Étouffant le bruit que font les épées.

Jok et Dok et Bok.

Par les Nagas, mes frères dieux

Qui m'emportèrent à Bathbadal,

Deux par deux, les Nagas

Plongent, combattent, et jouent,

Par les Nagas qui m'ont donné la pierre

Je pulvériserai l'ennemi

Comme ceci :

Jok et Dok et Bok.

Derrière mes chariots,

Dans une lune, quand je reviendrai,

Deux par deux, les chariots

Fléchiront sous le poids du butin.

Derrière mes chariots

Suivront les prisonniers :

Le roi de Xien Maï, les princes,

Leur orgueil et leur jactance abattus.

Et dans la forêt joyeuse

Leur désespoir retentira.

Jok et Dok et Bok.

Pourquoi les Gibbons hurlent soir et matin

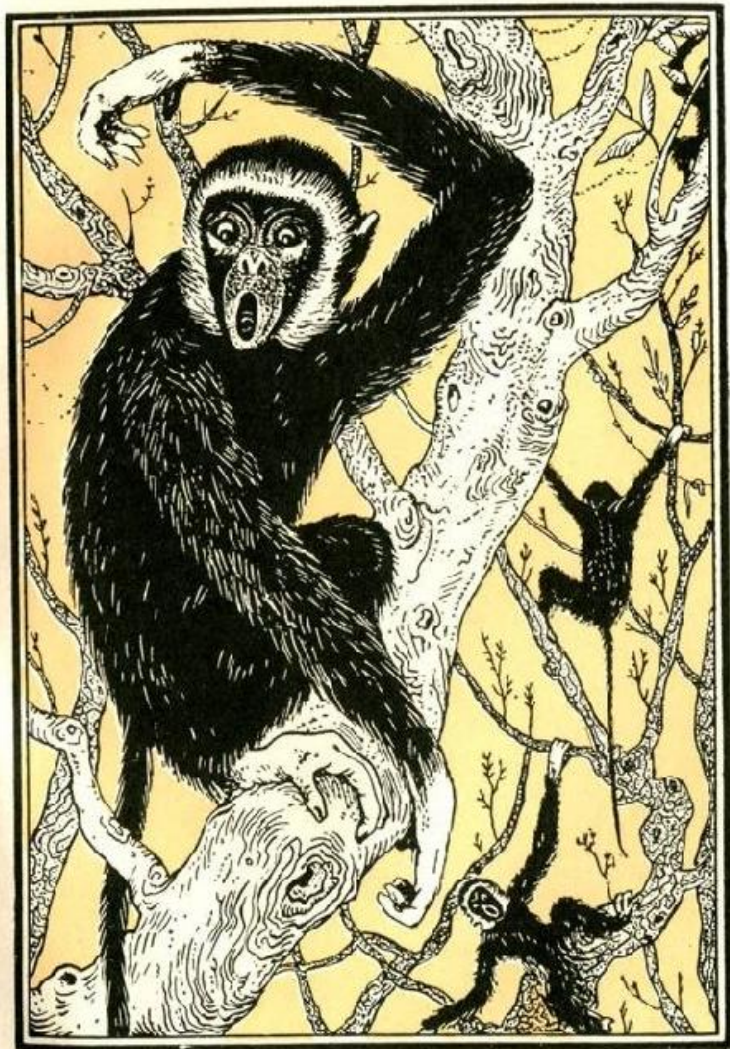
(Légende moï-rhadé)



LES gibbons, il y en a dans presque toutes les forêts de haute montagne. Les uns sont gris cendré et blancs ; d'autres, gris et blancs, portent un manteau de longs poils gris-fer et un collier de fourrure blanche. Certains sont jaunâtres ou alors complètement noirs, avec une queue et une barbe blanche : ils ont alors une figure de vieux loup de mer.

Merveilleux acrobates, ils se posent rarement sur le sol. Ils préfèrent parcourir la forêt en voltigeant de branche en branche, ne quittant l'une que pour saisir l'autre de leurs bras démesurés. Chaque fois, ils font un demi-tour sur eux-mêmes avec une grâce et une sûreté incomparables. À terre, ils marchent les bras en l'air, les mains à demi fermées, comme soucieux de toujours s'accrocher, prêts à bondir dans les arbres comme en s'envolant.

On ne peut s'imaginer, sans les avoir entendus, ce que deux cents gibbons réunis en troupe peuvent produire comme bruit !... Cela commence par une longue modulation d'un mâle isolé : « Hou-lou !... hou-lou-lou-lou-lou-lou !... » D'un arbre voisin un autre gibbon répond ; puis, peu à peu, toute la bande prend part au concert. Ce sont alors des plaintes déchirantes, des pleurs d'enfants abandonnés, des sanglots de femmes désespérées. D'un seul coup, tout s'arrête : la cérémonie de l'accueil ou de l'adieu au soleil est terminée. La forêt appartient alors aux insectes et aux fauves.



Ils préfèrent parcourir la forêt en voltigeant de branche en branche.

Voici la légende que racontent les Mois Rhadés à ce sujet.

C'était au temps des aïeux. Les gibbons vivaient alors dans les forêts au milieu desquelles serpentent la rivière Srépok et son affluent le Krong Bla. Là poussent, serrés à ne pas laisser la lumière atteindre le sol, des chênes et des châtaigniers énormes, des tecks et des tracs au bois de fer et de gigantesques ban-langs, hauts de trois portées de flèche, aux pieds qui s'évasent en contreforts massifs.

Tout au long du jour, les gibbons de cette espèce qu'on appelle des *doc nuoc* cueillaient des fruits sauvages, se lançaient d'une branche à l'autre, ne se risquant jusqu'au sol que pour tirer les piquants d'un porc-épic ou pour agacer un pangolin jusqu'à ce qu'il se mît en boule. On pouvait alors vivre heureux ; la nuit, on dormait tranquille : point de tigre égorgeant un chevreuil, point de python venant surprendre dans son sommeil un tout petit gibbon. Les seuls voisins, des tourterelles, des paons qui savent si bien se couler sous les buissons malgré leur queue traînante, des ours à collier orange qui, sans se presser, montent aux branches pour dévaster le miel des abeilles sauvages.

Les seuls cris qu'à cette époque poussaient les gibbons n'étaient jamais que le grincement de dents de deux mâles jaloux, le susurrement d'une mère appelant son petit ou les glapissements d'une bande de bébés gibbons se poursuivant malicieusement d'un arbre à l'autre.

Un jour, les singes – qui vivaient plus au Sud, dans les bois qui ont poussé sur les pentes des cratères – eurent l'idée de partir à la découverte. Plus de mille et dix mille d'entre eux, hurleurs, rieurs, aboyeurs, siffleurs, singes verts, singes gris à la longue queue blanche, singes violets et toute la tribu des macaques, s'en allèrent en migration vers le Nord. De temps à autre, ils apercevaient un village d'hommes. Un village, c'est de la canne à sucre, des patates douces, du riz à piller. En un tournemain, la peine que s'étaient donnée de pauvres humains s'en allait dans les arbres, gambadant et dansant au sein des petits ventres poilus et bien gonflés.

Ravageant le pays, cassant des arbrisseaux par plaisir, ils arrivèrent dans la haute forêt. Les plus audacieux continuèrent à crier, mais bientôt l'oppression de la forêt pesa sur eux. La tristesse les envahit et ils s'arrêtèrent, domptés par la majesté des arbres. C'est à ce moment qu'ils aperçurent les gibbons.

Au début, toute la gent macaque les prit pour de petits hommes, de ces hommes que d'autres singes leur avaient dit avoir vus, là-bas très loin, dans le pays de Kambu, vivre dans les arbres. Mais à quelques grimaces qu'ils se firent, les uns et les autres, ils se reconnurent presque frères.

On se tira par la queue, on dénicha ensemble des fruits et des

racines à la saveur puissante, on se battit pour une femelle indifférente. Bref, on agit tels de parfaits singes qui, partout, se conduisent comme chez eux – c'est-à-dire fort mal...

Puis les visiteurs s'ennuyèrent. Ils se sentirent jaloux des gibbons qui vivaient dans un pays si paisible, où jusqu'au nom de panthère était inconnu. Ils résolurent de retourner dans leurs bois des hauts plateaux et ils formèrent le projet d'y attirer les gibbons.

— Eh quoi ! Vous ne connaissez rien, pauvres enfants de la forêt ! C'est à peine si ici l'on peut se mettre quelque chose sous la dent. Et avec quel mal, encore !... Venez donc avec nous. Dans nos bois, il » y a de tout à profusion. Et les villages ne sont pas loin... Avec un peu d'adresse, on peut éviter les pierres que nous jettent les hommes et l'on peut se nourrir à bon compte. Songez... Des iguanes ! Des caramboles ! Des ananas bien juteux... Mais venez donc !

Les gibbons ont une toute petite tête et guère de raisonnement. Et la tentation était grande d'entreprendre un long voyage en se lançant d'un arbre à l'autre. Aussi suivirent-ils les singes au dos gris, le singe à houppes, les singes violets et les singes verts.

Mais les singes ne sont jamais que des singes. Un jour toute la bande se concentra : « Mais que font-ils avec nous, tous ces gibbons ? Ils ne savent pas arracher les épis de riz, n'aiment pas qu'on leur tire la queue et mettent leur tête entre leur immense bras dès qu'on fait mine de les mordre ! » Et tous de s'égailler dans la forêt de tecks qu'on traversait.

Quand vint la nuit, les gibbons entendirent le tigre aboyer : en chassant un cerf, il lançait un « cop » qui glaçait le sang. Puis des panthères passèrent, qui feulèrent : elles poursuivaient des buffles qui soufflaient de colère. De partout s'élevaient des cris d'agonie, des râles affreux. Les pauvres gibbons se serraient, à moitié morts de terreur, n'osant pas dénouer leurs bras d'autour de leurs visages.

Quand vint le jour, ce fut autre chose !... D'abord les fourmis rouges, qui forcèrent les pauvres abandonnés à quitter les hautes branches. Ce fut pour tomber sur les serpents : les pythons, les boas et, plus bas, les cobras attendaient leur proie, oscillaient sur eux-mêmes jusqu'à ce qu'un malheureux gibbon vint de lui-même se jeter dans la gueule ouverte – à moins qu'il ne tombât assommé d'un grand coup de tête envoyé en bélier. À terre, c'était pis encore – si c'était possible : les chiens sauvages, les *dohls*, qui sans un aboiement savent si bien casser les reins d'un coup de dents, les rhinocéros qui s'en vont en grognant et piétinent avec fureur tout ce qui bouge devant leurs yeux de myopes. Et les éléphants que j'oubliais, qui, d'esprit lunatique, se mettent à secouer les arbres jusqu'à ce qu'ils les rompent.

Lorsque, le soleil couché, tombèrent en quelques minutes un bref crépuscule puis la nuit, les gibbons sentirent le désespoir envahir leurs

cœurs. Ils se mirent à hurler et à gémir en chœur, les mains réunies en conque autour de la bouche. La nuit, la Reine de l'Ombre, la grande meurtrière s'éveillait et apportait la terreur du meurtre qu'on ne voit pas venir.

La clarté revint. Les gibbons comprirent qu'ils avaient devant eux toute la course du soleil pour connaître de nouveaux effrois et ils ne songèrent pas à s'en aller. Ils mirent leurs mains au-dessus de leurs têtes et, à nouveau, ils hurlèrent leur désespérance. Puis, de branche en branche, ils se lancèrent, attentifs aux fourmis rouges, aux dohls, aux pythons et aux éléphants sauvages qui ne supportent pas qu'on leur tire les oreilles.

On acquiert vite de mauvaises habitudes... Peu à peu les gibbons prirent celle de hurler « Hou-lou ! Hou-lou-lou-lou-lou... » quand le soleil apparaît et quand il disparaît.

Ils ont aussi appris à ravager les champs des hommes !...



La légende du Feu

(Légende moi-jaraï)



QU'ILS soient Sédangs, Braos, Chaïnas, Jaraïs, ou qu'ils appartiennent à quelqu'une des nombreuses tribus peuplant les hauts plateaux de la chaîne annamitique, les Mois d'aujourd'hui sont fort peu vêtus. Peut-on même parler d'habillement lorsqu'il s'agit pour les hommes d'un mince pagne autour des reins, et pour les femmes d'une jupe qui commence à la ceinture et finit à mi-cuisse ? Colliers et bracelets d'argent, si nombreux soient-ils, ne parviennent pas à dissimuler une quasi-nudité, au demeurant fort belle quand on a affaire à des êtres jeunes.

À entendre les vieux, telle ne fut pas toujours l'habitude. Il fallut que le Feu descendît du Ciel sur la Terre, qu'il devînt amoureux d'une jeune fille et, par surcroît, jaloux d'un rival pour que les Mois renonçassent à se vêtir. Voici ce qu'en content les Jaraïs.

À une époque fort reculée vivait dans le pays des plaines herbeuses une fort jolie fille, Kha Taô. Sa peau était claire car elle n'avait que quinze ans, et le dur travail de la rizière ne l'avait pas encore tannée. Comme son père était chef du village – si l'on peut appeler village une longue case sur pilotis dans laquelle vivent quatorze familles – elle portait de riches vêtements tissés par elle ; le soir, à la fraîcheur, elle s'enroulait dans une couverture à raies multicolores comme on pouvait n'en trouver de comparable à plusieurs jours de marche.

Pour compléter son portrait, nous dirons qu'elle avait enchâssé dans ses oreilles sans en rompre le lobe (ce qui l'aurait empêchée de se marier) des disques d'ivoire larges comme une paume de nouveau-né.

Elle adorait les bijoux et rien ne l'avait ravie comme les spirales de laiton que sa mère lui avait enroulées autour des poignets, lorsqu'elle eut onze printemps révolus.

Si elle était amoureuse du vent qui souffle doucement sur les herbes au crépuscule, des nuages, de l'eau qui répète les contes du ciel, de la terre odorante, un dieu était amoureux d'elle. Ce n'était rien de moins que Yan Dai, le maître du Ciel, le roi du Feu, le Soleil, en un mot. Alors qu'il brûlait sans, ménagement jusqu'aux petits enfants, il ne faisait que caresser Kha Taô, la dorait sans la brunir et savait se cacher derrière la pluie lorsque des gouttes de sueur perlaient aux tempes de la jeune fille.

Mais un jour arriva des forêts un jeune Stieng, Mé Saô. Robuste, élancé, l'air hardi, il apportait chez ces cultivateurs l'air de la haute forêt.

— Vous ne savez pas cultiver, leur dit-il après s'être gratté la poitrine en signe de bonne intention. Chez nous, on met le feu à la forêt et quand les flammes ont dénudé un raï, on y plante riz et maïs. Brûlez donc toutes ces herbes !...

Et il força les Jaraïs à poser leurs vêtements encombrants pour attiser le feu. Il n'avait guère de peine à sauter par-dessus les brasiers : en bon Stieng, il n'avait qu'un pagne rouge autour des reins et un turban, écarlate lui aussi, sur son chignon où il plantait avec coquetterie un petit couteau. « Plus de feu, criait-il, plus de feu ! » Entendant cela, le Soleil, vexé, se cacha durant trois lunes derrière de lourdes averses. Mais comme il était amoureux d'une jeune fille, il finit par briller à nouveau dans le ciel redevenu pur.

— Mais vous ne savez pas chasser ! s'écria un autre jour le Stieng.

Et il se mit à apprendre aux Jaraïs toutes les ruses de la forêt. Il leur montra comment une feuille déplacée ou une branche brisée décèle le gibier. Pour eux, il prépara du poison qu'il tirait des plantes et dans lequel il trempait la pointe des flèches : alors on voyait les buffles sauvages et jusqu'aux éléphants s'abattre lourdement après quelques foulées, et les Jaraïs s'émerveillaient qu'une flèche, piquée n'importe où, pût donner aussi rapidement la mort.

— Mais vous ne savez pas prier les dieux ! dit-il une autre fois d'un air navré.

Et il entreprit de leur montrer comment on conjure l'Esprit-poulet qui empoisonne l'haleine des femmes, comment on empêche l'âme des tigres tués à la chasse de venir s'emparer des vivants ; comment, en se tatouant les cuisses et le front, on prévient les maladies, vengeances de Génies insuffisamment respectés. Mais, là il eut du mal, car il se heurtait à toutes les coutumes et à toutes les croyances des Jaraïs, et surtout à tout ce qu'ils s'interdisaient : un jour on ne pouvait manger du cerf ; le lendemain on ne pouvait monter dans la case commune

qu'en posant le pied droit en premier sur l'échelle ; une autre fois c'était tout le village qui était interdit et l'on ne pouvait, sous peine de mort, y rentrer qu'au coucher du soleil. L'accord se fit pourtant en ajoutant les nouvelles croyances aux anciennes.

Les Jaraïs s'étaient rapidement transformés : maintenant, ils s'abstenaient de manger de la graisse avant d'aller chasser le sanglier, car ils savaient que cela permet à la bête de glisser entre les mailles des rets ; ils ne mangeaient plus de lièvre, qui rend peureux. Et quand ils partaient en chasse, ils usaient d'un langage conventionnel, car la terre est encline à bavarder et répète aux bêtes que les hommes les poursuivent. Ils avaient adopté le pagne court, le sabre recourbé qu'on accroche à l'épaule, la hotte qui repose sur les reins. Cependant ils gardaient tous leurs beaux vêtements dans un coffre et ils les mettaient chaque fois qu'on fêtait Yan Çri, la déesse du riz – et c'était bien quatre fois par lune.

Une aussi qui s'était transformée, c'était Kha Taô. Elle ne pensait plus à soupirer à la lune, aux ruisseaux qui chantent clair, aux jeunes matins. Jusqu'au soleil qui, à présent, l'agaçait. Il n'y avait plus qu'un être au monde : Mé Saô...

C'est qu'un soir le Stieng s'était assis en face d'elle et il lui avait dit des paroles qu'elle n'avait jamais entendues :

« Ton odeur est plus suave que celle d'une orchidée.

« Tes jambes et ta poitrine sont claires comme l'ivoire d'un éléphant de trente ans... Ta peau est si fine qu'on la dirait raclée au coupe-court.

« Quand tu te rends dans la forêt pour y ramasser des iguanes sauvages, je voudrais t'y rencontrer seule et te faire accepter la chique de bétel, gage de notre union.

« Si tu daignes m'épouser, je t'offre un grand bol à riz, deux gongs de bronze, cinq jarres pleines à déborder d'alcool de riz, une bonne couverture et un bufflon blanc.

« Alors, pour la vie, nous demeurerons aussi unis que les pieds d'un éléphant entravé ! »

Moqueuse, la jeune fille avait d'abord répondu :

— Tu m'offrirais aussi dix colliers de métal et cinq rangs de perles bleues que je ne voudrais pas de toi !...

Voyant les traits du jeune homme s'assombrir, elle ajouta vivement :

— ... sauf si tu parviens à éteindre le feu qui est dans mon cœur !

C'en était trop pour le Soleil qui, du haut du ciel, entendait l'éternel duo. Alors que Mé Saô expliquait à la jeune fille qu'il n'était pas un fils d'esclave pour dettes mais l'aîné d'un chef de clan, tandis qu'il lui assurait qu'il se soumettrait à la coutume jaraï et prendrait le nom de sa femme, le Roi du Feu descendit sous la forme d'un éclair zigzaguant, jusque sur le toit de la case.

Comme la journée était achevée et qu'on fêtait la moisson en humant l'alcool de riz au moyen de longs chalumeaux plongés tous dans une jarre unique, tous les habitants du village étaient dehors. Les uns, alourdis par l'ivresse, somnolaient à moitié ; d'autres attachaient des buffles que l'on devait sacrifier le lendemain en l'honneur des mânes d'un des leurs, mort à la chasse ; à mi-voix, ils répétaient : « Comme tu étais fort !... Comme ta flèche était sûre et rapide !... »

C'est sans gestes et sans cris qu'ils considérèrent la case, soudain en feu derrière eux. Ils laissèrent s'abîmer leurs jarres dans un tourbillonnement d'étincelles, leurs lances, leurs nattes et jusqu'à leur bétail. Mais la colère les prit brusquement quand ils s'aperçurent que le coffre commun des vêtements brûlait, lui aussi.

Excités par le sorcier dont seules les bandelettes blanches s'apercevaient dans la nuit, ils se ruèrent sur les jeunes gens qui, dans leur aveu mutuel, ne s'étaient aperçus de rien.

— À mort, l'étranger, hurlaient-ils. C'est lui qui, en rêvant, a mis le feu au village. Voilà déjà que flambent les tombeaux ! Nous n'avons plus de vêtements !... À mort !

Après tout, ils avaient peut-être raison, car personne n'avait vu l'éclair fondre sur le sol. Il est vrai aussi que les dieux ont le pouvoir de se servir d'éclairs noirs...

Mé Saô vit le danger : il comprit que le lendemain, pour reconnaître que son Génie protecteur s'était écarté de lui, on le plongerait dans de la résine bouillante. Il se vit déjà sortant tout brûlé de ce bain et, ainsi reconnu coupable, horriblement massacré...

Alors il se dressa et cria :

— Arrêtez, fous que vous êtes tous... Vous ne comprenez donc pas que je suis le Roi du Feu !... Vos vêtements, mais ils vous encourageaient à la mollesse et je les ai brûlés, moi, le Roi du Feu...

La foule s'arrêtait, hésitante, malgré les exhortations du sorcier qui criait encore :

— Brûlez-le lui-même !

— Tais-toi, sorcier, ou je te réduis en cendres... Maintenant vous êtes de vrais Mois et je vous offre un marché. Donnez-moi la fille du chef en mariage et moi je fais du Feu votre esclave... Et mon fils, et le fils de mon fils, et tous les fils qui naîtront de notre souche seront désormais les Sadètes du Feu. Et vous, Jaraïs des plaines herbeuses, on dira jusqu'à la mer que vous êtes les maîtres du Feu... Vous ne saviez jusqu'ici vous en servir que pour cuire vos aliments. Moi, je l'ai déjà asservi pour vous préparer des rais... Désormais, plus besoin de couvertures et de vêtements brodés pour vous garantir de la fraîcheur nocturne : c'est le feu qui vous réchauffera. Et quand le Soleil se lèvera, c'est encore le Feu qui fera plus dur le fer de vos lances !... Maintenant, allez-vous-en tous boire, maîtres du Feu...

Et Mé Saô continua à parler d'amour à Kha Taô.



Iyang, le pêcheur qui devint roi

(Conte pnong)



DEPUIS un moment, le bateau dans lequel était étendu Iyang ne dansait plus. Des voix s'élevèrent autour de lui. « Oh, hisse !... Encore un effort. Oh, hisse ! » Iyang entendit le fond de la pirogue racler sur les galets. Il essaya de lever le bras et il se sentit paralysé de toutes parts. Alors il se rappela l'accident, le gros poisson qu'il avait aperçu, filant dans les rapides du Mékong, le coup d'épervier qu'il avait donné et, soudain, cette emprise du filet qui sous un coup de vent s'était retourné et l'avait coiffé des pieds à la tête. Il avait tenté de se dégager, mais il était si étroitement pris dans les mailles qu'il avait dû y renoncer. Se laissant tomber dans le fond de sa pirogue, il avait usé ses dents sur le filet sans même parvenir à l'entamer. Il comprit qu'il était prisonnier d'un Génie et il décida de s'en remettre au bon plaisir de son geôlier.

— Oh, hisse !... dirent encore les voix. Là ! Ça y est !...

D'entre les mailles de son filet, Iyang essaya de parler. Mais il était si faible qu'il put à peine murmurer. Tant d'heures avaient passé qu'il en était arrivé à ne plus compter les jours ni les nuits. Il avait eu faim, puis il avait eu des visions si délicieuses qu'il ne pensait plus à son ventre vide. Et il était bien près d'expirer quand il reprit conscience au bruit que faisait sa pirogue en raclant le sol.

Ceux qui s'exclamèrent d'étonnement devant leur trouvaille, ce furent un vieux pêcheur et sa femme qui s'épongeaient le front, encore tout haletants de leur effort. D'abord, ils prirent Iyang dans son filet pour un gros poisson qu'un pêcheur avait abandonné dans son

embarcation. Et déjà le vieil homme brandissait son coupe-court pour transpercer sa prise, lorsqu'une question le fit sursauter :

— Qui me tire ?

Croyant que sa femme lui parlait, le vieux, la regarda :

— Mais je n'ai rien dit, Père, fit-elle. Ce n'est pas moi qui ai parlé ; la voix paraît venir de la pirogue.

Alors le vieillard prit son couteau et, délicatement, il coupa maille à maille l'épervier. Un jeune homme en sortit qu'on eut tout juste le temps de soutenir avant qu'il ne s'écroulât d'épuisement.

Après qu'il se fut reposé et qu'il eut avalé quelques aliments que la vieille femme était allée chercher, il raconta son histoire. Il dit qu'il venait du pays pnong qui, ainsi que tout le monde sait, est sur les bords du Mé kong, le puissant fleuve du Cambodge. Il parla de la ville la plus proche, Kra Tié, et annonça pour finir que le lendemain matin il reprendrait sa route.

— Le fleuve est bien large, constata-t-il, et le courant a dû m'emmener bien loin de mon village.

— Ma foi, mon garçon, dit le vieux, je ne sais pas si vous venez d'un grand fleuve : il doit alors se trouver fort loin d'ici car jamais je n'en ai entendu parler.

— Mais toute cette eau, n'est-ce pas le Mé kong ? cria Iyang, soudain angoissé.

— Ça ? Mais c'est la mer !...

Des deux côtés, on fut long à se comprendre. Iyang surtout, ne pouvait se rendre à l'évidence. Il avait bien entendu les vieux de son village parler d'un fleuve si grand qu'on n'en voyait pas les rives. Ils disaient aussi que c'était à des jours et à des jours de pirogue et que l'eau y était salée. Mais Iyang savait bien qu'ils radotaient. Et voilà qu'il se trouvait sur les bords de ce fleuve si large. Il alla jusqu'à l'eau, la goûta et revint, soucieux.

— Et alors, où suis-je ici ?

— Tu es en Annam, mon garçon, et le bourg le plus proche s'appelle Sam Son, à deux jours de marche d'ici.

Le jeune homme se fit une raison : après tout, il n'était pas très heureux dans son village. À la mort de son père, son oncle était venu s'installer dans la maison du défunt, s'était emparé de ses buffles, de ses jarres de terre et des gongs de bronze, seule richesse de la famille ; c'est tout juste, même, si sa tante lui donnait sa part quand il rapportait sa pêche à la maison.

Décidément, le couple des vieux Annamites était accueillant. On le traitait comme le fils de la maison et Iyang pensa que pour ce vieillard qui avait perdu tous ses fils dans les guerres contre les Chams, il pourrait, plus tard, être celui qui assurerait le culte des mânes. Alors, devant la tablette des ancêtres de ses hôtes, il accepta d'être fils

adoptif.

Du temps passa. Un jour, comme ils avaient besoin de se rendre à Sam Son pour vendre leur poisson sec, les deux vieux laissèrent Iyang à la maison, afin de la garder des voleurs, car le pays était plein de soldats en congé, autrement dit de mauvais garçons assez enclins au brigandage.

— Surtout, recommanda la vieille, ne touchez pas à cette jarre : elle vient de mes aïeux et abrite, à ce que m'a dit ma grand'mère quand j'étais fillette, le Génie qui fait les Rois. Mais nous ne nous en sommes jamais aperçus !... ajouta-t-elle avec un sourire.

Iyang garda la maison ; mais, un soir qu'il décrochait son arbalète pour aller faire une ronde autour de la maison, une flèche tomba tout droit dans la jarre. Il plongeait le bras dans le récipient pour reprendre son arme et ne trouva qu'un caillou. Comme il examinait celui-ci, il s'aperçut que son bras était tout doré. Il le lava, le frotta avec du sable, mais en vain : son avant-bras restait étincelant. Il regarda la pierre et vit qu'elle portait comme une empreinte de griffe. De colère, il alla jusqu'à la porte et, dans l'obscurité, il lança le caillou à travers la cour : un mugissement plaintif lui répondit.

Iyang sortit, son arbalète tout armée, et il aperçut un buffle saignant qui boitait. Il s'approcha et constata que la cuisse de l'animal était transpercée. Par terre, le caillou luisait faiblement. Machinalement, le jeune homme le ramassa et le lança à nouveau sur un arbre : à sa stupeur, il le vit traverser le tronc sans effort, laissant derrière lui un énorme trou ! Il comprit que c'était là l'Esprit qu'il avait libéré. Il reprit respectueusement la pierre et rentra dormir, non sans s'être entouré le bras de linges pour dissimuler la teinte dorée qui pouvait le trahir.

Quand, en rentrant, la vieille le vit avec le bras emmaillotté, elle lui demanda ce qu'il avait :

— Oh, rien, Mère, je me suis coupé en dépouillant un chevreau.

La vieille femme, compatissante, voulut défaire le linge, voir la blessure et appliquer des baumes. Mais Iyang s'y refusa avec colère. Le soir venu, comme il s'était endormi, la femme, inquiète, vint tout doucement dérouler le linge. Elle vit que le jeune homme ne portait aucune blessure, mais qu'il tenait un caillou dans sa main toute dorée.

— Notre fils a trempé son bras dans la jarre malgré ma défense, se dit-elle. L'Esprit l'a adopté et il faut maintenant le vouer tout entier à sa puissance.

Alors, elle alla réveiller son mari, et tous deux, sans éveiller le dormeur, le lavèrent doucement avec l'eau de la jarre.

Comme tout bon Pnong, Iyang avait la peau brune, mais celle-ci devint rapidement dorée. Après un deuxième lavage, l'or parut plus

beau. À la troisième ablution, l'or étincela sous la pauvre clarté de la torche. Et Iyang s'éveilla, apparemment point trop surpris de se voir ainsi resplendissant et d'apercevoir, prosternés à ses pieds, le vieux et la vieille qui répétaient :

— Ô Roi, tu es Celui qui devait venir ici accomplir de grandes choses ; tu es Celui que les sorciers ont annoncé. Protège ta mère et ton père adoptifs.



Bien entendu, pour que tout le village ne s'exclamât point devant sa couleur dorée, Iyang avait dû abandonner le modeste pagne qu'à la mode pnong il portait, ceignant ses reins. Il dut revêtir le pantalon noir et la tunique annamite qui l'étouffaient. Alors il obtint d'aller conduire les buffles au pacage. Là, isolé, il pouvait, sans éveiller de curiosité, se dévêtir et exposer au soleil son corps avide d'être libre.

— Vois-tu ces collines ? lui avait indiqué le vieillard : derrière, dans des marécages, s'élèvent des palais. Ne t'y aventure jamais si tu ne veux pas rencontrer le Grand Dragon qui, tous les sept ans, vient ici dévorer une fille du Roi, qu'on lui donne. Et aussi on lui fournit cinq cents buffles, cinq cents porcs, cinq cents cages de poulet et de canards. Surtout, ne dépasse pas le faite des collines !

Autant dire à un enfant qu'il y a des gâteaux dans un coffre et qu'il est interdit d'y porter la moindre dent...

Tous les matins, Iyang conduisait ses buffles de plus en plus loin de la maison. Pendant que, vautreées dans la boue, les bêtes protégeaient du soleil et des piqures de moustiques leur peau sensible, Iyang pêchait des cyprins et des perches dans les mares.

Un jour, un buffle se leva en mugissant et se mit à galoper vers les collines, ivre de la douleur que lui causaient d'énormes sangsues attachées à ses flancs. Iyang le suivit, monta sur la hauteur et, de l'autre côté, aperçut de splendides bâtiments qui s'élevaient au milieu des marécages. Il rejoignit son buffle, le débarrassa des sangsues et l'enfourcha, le poussant vers les palais.

On aurait dit que les bâtiments étaient neufs et pourtant ils paraissaient abandonnés. Le jeune homme les compara aux ruines khmères qu'il avait autrefois découvertes dans sa forêt natale, bien loin de là. Il franchit la porto qu'aucun soldat ne gardait et vit dans la première enceinte des centaines et des centaines de buffles et de porcs. Laisant là sa monture, il poursuivit sa route et arriva dans le palais central. Comme il faisait chaud et que personne n'était en vue, le

jeune pêcheur abandonna ses vêtements, ne gardant que son mince pagne ; beau comme un dieu d'or il gravit l'escalier.

Dans une grande salle, il trouva une jeune fille qui cousait des vêtements. Elle était richement vêtue et elle ne sembla manifester aucune surprise à l'arrivée du visiteur. Lui, pauvre pêcheur, il n'avait jamais vu teint si délicat ; s'il avait connu les roses thé – mais il n'y en a pas en pays pnong – il l'aurait comparée à cette fleur. Il pensa alors à la pâleur nacrée qu'a la pleine lune en juin et il ne sut que murmurer :

— Comme tu es jolie !

Ce qui est bien la manière la plus élégante d'entamer conversation avec une inconnue. Mais Iyang était sans malice et s'il parla ainsi d'amour, ce fut sans s'en douter.

Quand le soir arriva, les deux jeunes gens en étaient déjà à se tenir par les mains et à se regarder avec tendresse.

— Je suis la fille du Roi, dit enfin l'inconnue. Je n'ai plus que quatre mois à vivre. Dans cinq lunes, le Dragon, Père des Eaux Mortes, viendra me dévorer. Il aura auparavant avalé tout le cheptel que tu as vu dans les cours. Si on ne lui donnait pas tous les sept ans une fille du Roi et du bétail, il dévorerait tous les habitants du royaume.

— Laisse-les dévorer, interrompit Iyang.

— Cela n'avancerait à rien... C'est la Loi ! Ainsi elle a été de tout temps, ainsi elle sera toujours. C'est à ce prix que le Dragon Père des Eaux Mortes dispense la pluie aux humains.

— S'il en est ainsi, dit Iyang, dès qu'il aura assez plu et que les paysans auront suffisamment d'eau dans leurs rizières, j'irai tuer le Dragon.

— Vous n'avez pas beaucoup de puissance, fit la jeune fille en regardant la taille mince de son défenseur.

— Si fait, repartit-il, plus que vous ne le pensez ! Mais je dois posséder un de ces sabres que, dans mon pays, forgent les géants qu'on appelle des Yéaks.

— Je serai inquiète pendant votre absence, dit la Princesse attristée.

— Non, répondit le jeune homme, car je pourrai vous donner de mes nouvelles. Je vais vous montrer comment...

Dans la cour était rassemblé le troupeau destiné au Dragon. Avisant une bufflonne, Iyang alla la traire. Prenant une petite tasse, il la remplit de lait puis la suspendit par sept fils.

— Si ce lait devient rouge, dit-il, vous apprendrez ma mort. Si les fils se détendent, vous saurez que je suis malheureux. S'ils restent bien tendus, vous connaîtrez que tout va bien.

Et il se retira après avoir doucement respiré la joue délicate de la Princesse.



Lorsqu'il rentra, il annonça aux deux vieux qu'il allait partir vers le soleil couchant, qu'il franchirait la haute chaîne de montagnes, qu'il ferait son chemin dans la forêt et qu'il arriverait ainsi sur les bords de son fleuve natal, le Mé kong. Mais il ne dit pas que c'était pour aller au royaume des Yéaks.

— Mais, mon pauvre enfant, les tigres et les panthères vont te dévorer ! Nous ne pouvons te laisser partir...

— Je suis puissant, ne l'oubliez pas, dit le jeune homme avec colère, en découvrant ses bras dorés. D'ailleurs, si vous me retenez ici, je retournerai ma langue dans ma bouche, je mourrai, et mon Esprit viendra vous tourmenter dans cette vie et dans l'autre !...

On résiste quelquefois à une puissance humaine, mais on cède toujours à la menace des Esprits. D'ailleurs, en Annam, on discute avec violence sur un sujet pour n'y plus penser une heure après. Le soir, Iyang trouva sa mère adoptive qui, en reniflant lui préparait une hotte comme en portent les sauvages Moïs des hautes forêts. Mais Iyang n'était-il pas un Pnong, un vrai sauvage des sylves cambodgiennes ?

— Afin que vous ne soyez pas inquiète de moi, dit le jeune homme, je vais vous donner un moyen de savoir ce qui m'arrivera.

Et, remplissant de lait une petite tasse, il répéta ce qu'il avait dit à la princesse. Ensuite, il prit la route de l'Ouest, sa pierre à la main.



Le voyage dura plus d'un mois. Adroit, Iyang sut éviter la désagréable rencontre des éléphants sauvages, des panthères et du seigneur Tigre. Il sut même se garer des sangsues et des impitoyables fourmis rouges, plus féroces que les fauves. Il est vrai que le jeune homme était un véritable fils de la forêt et qu'au reste il n'oubliait pas de se recommander à l'innombrable peuple des Esprits invisibles.

Il leur avait d'ailleurs sacrifié un poulet blanc avant de se mettre en route.

Enfin il parvint dans le royaume des Yéaks et, ayant franchi les dix-huit enceintes, il se présenta sans se faire annoncer devant le Roi des Géants.

— Qui franchit ainsi la porte de mon palais ? s'écria le souverain.

— Moi, Iyang... Grand-Oncle, ajouta le pêcheur, je viens vous demander un sabre pour tuer le Dragon, Roi des Eaux Mortes.

— Tuer le Dragon ? Mais, mon garçon, il faut une autre carrure que la tienne pour ce bel exploit !...

Et le Roi pensait tout bas : « Je vais éprouver son courage. » Alors il se dressa de toute sa hauteur. Il faut avouer qu'il était effrayant. Sa tête touchait le plafond, ses yeux se mouvaient avec rapidité dans tous les sens comme ceux d'une langouste, ses crocs recourbés tels ceux d'un sanglier retroussaient sa lèvre supérieure. Et, ce qui était le moins rassurant, il faisait siffler un immense coupe-court au-dessus de la tête de l'imprudent. Il est certain qu'à des centaines de kilomètres de là, la Princesse et la vieille durent voir le lait rosir dans leurs tasses.

Mais Iyang ne se démontra pas pour si peu. Avec adresse, il lança sa pierre dans le tournoiement d'éclairs, avec tant de précision et de force que la lame vola en éclats et que le mur du fond de la pièce s'abattit avec fracas.

— Diable, pensa le Yéak, voilà un rude compagnon !

Alors sa figure se fit aussi aimable qu'elle pouvait le paraître avec des traits à ce point féroces, et il invita la jeune homme à se restaurer. Mais Iyang écarta l'un après l'autre les plats qui lui étaient présentés.

— Si je mange des oiseaux, je ne penserai plus à ma mission, dit-il. Si je mange des iguanes, j'aurai le goût de bananier sauvage dans la bouche. Si je mange de la chair de buffle, j'aurai le goût d'herbe. Si je mange des cailles, je n'aurai plus de cheveux sur la nuque. Si je mange de la chair de singe, les arbres de la forêt ne me laisseront pas passer au retour... Non, Roi, je ne puis manger que de la cervelle d'un poisson gros comme une baguette.

— Oh ! dit le Yéak, ce garçon est rusé et difficile à contenter.

Et il partit en maugréant pêcher les minuscules poissons.

— Maintenant que vous m'avez bien servi, dit Iyang après son repas, il va falloir, Grand-Oncle, que vous me forgiez un sabre.

— Ce n'est pas difficile, fit le Roi dompté.

Ayant pris du bois odorant, il le fit consumer afin d'avoir du charbon.

— Maintenant, allume ce charbon, ordonna-t-il.

Tout bas, il pensait : « Le jeune homme va embraser le charbon. S'il est puissant, la flamme s'élèvera haut dans la pièce. Sinon ce n'est qu'un imposteur et je le massacrerai avec joie pour toutes les humiliations dont il m'abreuve depuis ce matin. »

Mais Iyang, son caillou dans la main, remua le bras avec tant d'énergie que la flamme jaillit haute et enflamma le toit de palmes séchées de la forge.

— Hé là, hé là !... Arrête !... Ce garçon est vraiment puissant, pensa le Yéak. Après tout, je dois l'aider : il nous débarrassera de ce Dragon

qui nous interdit l'accès de la plaine.

Alors, se baissant, il voulut prendre la pierre du foyer pour la porter à l'abri. Mais elle était si lourde qu'il ne put, quelle que fût sa force de Yéak, arriver à la soulever.

— Laisse cela, Grand-Oncle, dit Iyang en écartant le Roi.

Glissant son poing armé du caillou sous la dalle, il souleva celle-ci sans effort.

De tous côtés arrivèrent des Yéaks qui portaient des morceaux de minerai et qui se mirent à souffler sur le feu. Malgré toute son assurance, Iyang ne se sentait pas très à l'aise au milieu de ces figures démoniaques, aux crocs relevés, les joues gonflées de l'effort de soufflerie, qui haletaient au-dessus du foyer. Bientôt les morceaux de minerai se mirent à fondre et un ruisseau incandescent coula dans une rigole. S'il fut un homme étonné, ce fut Iyang. Dans les forêts on ne connaissait que le travail du bois ; en Annam, on se servait de lames en bronze trempé. Le fer était encore inconnu.

Quand il fut refroidi, les Yéaks soulevèrent à grand'peine le lingot et le mirent à nouveau sur le foyer jusqu'à ce qu'il rougît. Puis ils disparurent tandis que le Roi commençait à forger l'arme avec de grands « Han ! ». Peu à peu, la lame prenait corps. Lorsque le moment de la trempe arriva, un immense jet de vapeur sortit en sifflant du bassin où le Yéak avait jeté le sabre.

— Essaye maintenant le tranchant sur cet arbre, dit le Roi en tendant l'arme au pêcheur.

Iyang, qui ne lâchait toujours pas son caillou tout-puissant, donna un coup formidable sur le tronc désigné. L'arbre fut abattu, mais le sabre était brisé.

— Il faut recommencer, fit le Géant.

Et il se remit à forger. Quand la lame fut bien trempée, polie, affilée, il tendit à nouveau le sabre à Iyang :

— Essaye encore, dit-il.

Le jeune homme se mit à frapper. D'un coup, les troncs étaient fauchés sans que le sabre fût même ébréché. Il l'essaya dans les eaux d'une cascade et tua des saumons qui remontaient le courant.

L'arme était parfaite ! Le Roi des Yéaks la munit d'une poignée et la tendit à Iyang. Celui-ci, après avoir soupé d'une jarre pleine de trois coudées de riz, autant d'œufs, autant de piments et d'aubergines rondes, après avoir fumé huit nœuds de bambou pleins de tabac, remercia le Roi et s'enfonça dans la forêt. Longtemps, les feux se reflétèrent à travers les troncs d'arbres sur son corps doré. Pour la première fois, un homme s'en retournait vivant du royaume des Géants.

— Bien des fois, le lait a menacé de devenir rouge, mon petit, lui dit la vieille femme lorsqu'il revint. Bien des fois les sept fils sont devenus tout mous et je tremblais alors pour toi.

— Et maintenant que te voilà revenu sans encombre, ajouta son père adoptif, tu vas aller conduire les buffles. Mais fais bien attention de ne pas t'engager dans les marécages qui sont derrière la colline : c'est que, bientôt, doit arriver le Dragon.

Iyang riait sous cape, car il n'avait jamais dit aux deux vieux qu'il était entré dans le Palais, qu'il avait reniflé tendrement la joue d'une princesse belle comme la lune de juin et qu'il lui avait promis de tuer le monstre.

Pendant une semaine, il partait tous les matins à l'aube conduire les buffles. Puis, sitôt hors de vue, il montait sur le cou de l'animal le plus puissant pour se rendre au Palais. Et l'on peut facilement s'imaginer les douces heures qu'il y passait.

Si joyeuse que fût la Princesse lorsque Iyang entra, elle ne tardait pas à tomber dans un silence plein de tristesse.

— C'est demain que le Dragon arrive, dit-elle un jour. Demain, je...

Et elle éclata en sanglots. Car, à quinze ans, on commence à avoir un goût forcené pour la vie.

— Demain ! cria joyeusement Iyang. Je le savais... Mon père et ma mère adoptifs m'ont bien recommandé d'aller faire paître les buffles du côté des salines, ajouta-t-il en riant.

Le lendemain, c'est à l'aube qu'il arriva. À peine eut-il le temps de voir les tendres couleurs du matin s'envoler comme un grand vol de tourterelles. Aussitôt né, le soleil se mit à chasser la nuit à grands coups de rayons.

— Cachez-vous... Vite, vite !... Voilà le Dragon qui entre dans la cour.

— Me cacher ? Mais je suis plus puissant que tous les Dragons de la terre, répondit orgueilleusement Iyang.

À peine eut-il prononcé ces mots que la pièce s'obscurcit. C'était le Dragon qui se montrait à la fenêtre – car sa nature lui interdisait de rien faire comme tout le monde. Il était vraiment affreux, ce Dragon, et splendide dans son horreur. On ne voyait d'abord qu'une énorme gueule qui crachait des flammes semblables à autant de langues. Tout le long de son corps frémissaient de gigantesques nageoires, nervurées comme des voiles de jonques. Les écailles de son dos dessinaient des losanges bleus et jaunes, alors que celles de son ventre étaient livides ; au moindre mouvement, elles s'entrechoquaient avec un bruit de

métal.

— Hhhoufff ! grogna le Dragon en apercevant la Princesse blême de terreur dans un coin de la chambre. Que voilà donc un succulent dessert !... Mais allons d'abord déjeuner. Je parie bien que, cette fois encore, le Roi ne m'aura pas donné mon compte de bêtes. Ah ! ces Annamites !...

Dans la cour, les cageots de canards avaient été engloutis en un clin d'œil, osier et plumes compris. Puis ce fut le tour des porcs : avec un grognement, ils disparaissaient au fond de la gueule comme dans un four ardent. Un moment essoufflé d'avoir mangé trop vite, le Dragon s'arrêta. Il aperçut Iyang qui était descendu dans la cour et le regardait déjeuner, assis sur les marches du grand escalier.

— Tiens ! un entremets !... Ce Roi est vraiment plein de prévenances.

Et sa langue vint délicatement palper le jeune homme qui ne broncha pas.

— Dépêche-toi donc de manger tes buffles, dit seulement Iyang.

À leur tour, les bêtes à cornes furent avalées. À la cinq-centième, le pêcheur se leva et, du pied, poussa des barils jusque dans la gueule du Dragon.

— Il faut maintenant fumer, dit-il laconiquement.

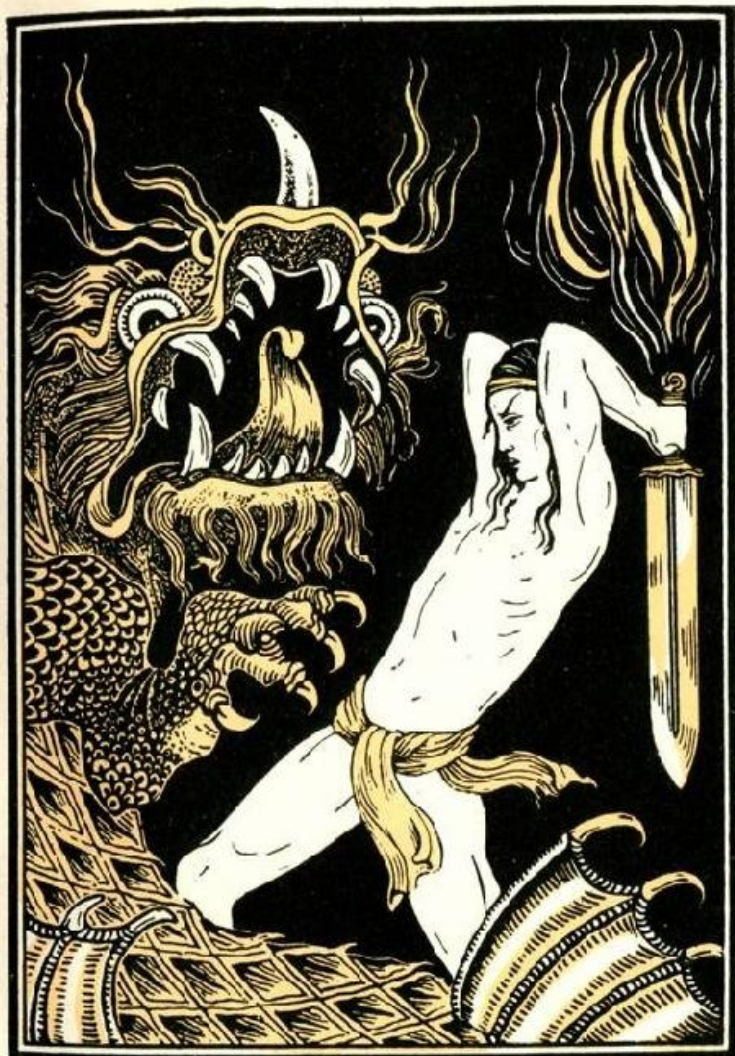
Le Dragon regarda avec méfiance ce tabac qu'il ne connaissait point jusqu'alors, mâchonna un tonneau qui s'enflamma avec une fumée épaisse, puis un autre, puis les dix derniers, il s'amusait à rejeter de la fumée par les narines, par les yeux et par les oreilles, et il parut tout désappointé de voir la cour vide et son entremets disparu. Quatre à quatre, Iyang était monté dans la chambre où la Princesse agonisait de peur. À peine y fut-il entré que la tête du Dragon apparut dans l'embrasure de la fenêtre.

— As-tu bien mangé ? cria insolemment le pêcheur. As-tu bien fumé ?...

Le Dragon semblait alourdi d'avoir avalé si vite le bétail ; le tabac qu'il avait fumé sans mesure lui donnait sans doute des nausées, car, sans répondre, il dodelina de la tête. Puis, dans un grand effort, il pénétra à moitié dans la pièce.

C'est ce qu'attendait Iyang. D'un coup de sabre, il fit voler la tête de la monstrueuse bête en même temps qu'il coupait par inadvertance un morceau de sa propre écharpe. Je ne décrirai pas la mer de sang qui submergea la cour, les torrents de feu et de fumée pestilentielle qui longtemps tournoyèrent autour du palais, au point que tout l'Annam sembla ravagé par un formidable incendie. Un jour entier, dans la cour, le corps du Dragon se noua, se dénoua, s'élança vers la fenêtre pour se ressouder avec sa tête. Mais Iyang avait eu la précaution de rejeter d'un coup de pied, au fond de la pièce, l'immonde gueule de

l'animal. Quant au sabre, il l'avait lancé par la fenêtre : en tombant, la lame s'était enfoncée droit dans le corps du monstre, le clouant au sol.



D'un coup de sabre, il fit voler la tête de la monstrueuse bête...



Étonné de ne pas voir tomber la pluie, le Roi décida d'envoyer aux nouvelles. Ce furent un aveugle et un sourd-muet liés par le poignet qui partirent pour le Palais. Quand on détient le pouvoir, on n'est jamais trop prudent dans le choix de ses émissaires.

Quand ils revinrent et qu'ils racontèrent, l'un ce qu'il avait senti de son nez et touché de ses mains, l'autre ce que ses yeux avaient vu, mais qu'il ne pouvait exprimer autrement que par gestes, ce fut une stupeur à la Cour. Le Roi décida d'aller lui-même se rendre compte de ce qui était advenu.

La première personne qu'il aperçut fut sa fille, bien vivante. Il la tournait, la retournait, la humait sans arriver à comprendre la raison de ce miracle.

— Mais qui donc a tué le Dragon ? finit-il par demander.

— Je ne sais, répondit la Princesse. Sans doute, je dormais.

C'est qu'Iyang lui avait fait promettre de se taire. Bien qu'il fût encore fort jeune, il savait qu'on n'a que des désagréments à se mêler des affaires des puissants. Et ce n'est vraiment que parce qu'il avait le cœur plein de la Princesse, qu'il avait abattu le Dragon.

Mais le Roi avisa près de la tête du monstre un morceau d'écharpe.

— Qu'on trouve à qui appartient ce vêtement, ordonnait-il. Si dans une lune vos recherches ont échoué, ajouta-t-il en regardant ses Ministres d'un air menaçant, je vous fais écorcher vifs.

Alors, car on les savait braves, tous les hommes de la forêt furent invités à descendre dans la plaine, les Sédangs, les Chaînas, les Pihs et les Jaraïs. D'autres vinrent de plus loin, les Saotchs, les Chongs, les Samrés et même les Angraks à la peau si noire. Tous avaient appris qu'on recherchait pour le récompenser un homme dont l'écharpe était tranchée dans un coin et tous avaient coupé un morceau de leur propre vêtement. Mais quand, leur désignant le corps du Dragon, on leur demandait de le remuer, ils s'efforçaient en vain de le déplacer d'un pouce. Quant à arracher le sabre, il n'en était pas question...

— Va-t'en, vil menteur !... Tu ne peux même pas ébranler un Dragon mort. Comment as-tu l'audace de prétendre que tu l'as tué quand il était vivant ?

Et les coups de rotin de pleuvoir sur les échine.

En désespoir de cause, on alla chercher des frères Annamites, des nonchalants Cambodgiens, des Siamois amollis de luxe, des Chams qui, bien que braves guerriers, étaient manifestement incapables

d'affronter un Dragon. On vit même un jour le Ministre de la Guerre qui amenait par la main un marchand chinois – un *cation*, comme on les appelait : vert de peur, le fils de Han s'enfuit dès qu'il aperçut dans la cour la queue diaprée du monstre.

Alors, les Ministres commencèrent à faire graver les tablettes qu'après leur mort – dont ils ne doutaient plus – ils désiraient voir placer sur l'autel domestique de leur maison.

Mais, un jour, un simple garde du Palais aperçut un jeune pêcheur dont l'écharpe était tranchée dans le coin. Il était vêtu comme un Annamite, ce garçon, mais on voyait qu'il n'était pas du pays.

Amené devant le Dragon, le Roi lui désigna le sabre.

— Eh bien ! ramasse-le.

Le cœur de Iyang battait bien fort à retrouver son arme. Mais il était décidé à ne rien avouer. Tout autour de lui, on commençait à ricaner : « Encore un qui pense remuer le corps avec le bout du pied !... Un gamin !... Le sabre sera trop lourd pour lui ! »

— Trop lourd pour moi ! cria Iyang piqué au vif.

On ne vit qu'un éclair. D'un seul coup, le corps du Dragon fut tranché en plein travers d'une de ses boucles. Maintenant, trois tronçons gisaient à terre devant le Roi étonné et les Ministres devenus soudain tout joyeux.

— Hum !... fit le Souverain. Il n'est guère propre, notre vainqueur ! Qu'on le lave.

Qui poussa des clameurs en voyant sous la crasse apparaître de l'or, un bel or tout brillant ? Ce furent les soldats, puis les chambellans, les Ministres, le Roi lui-même. Un dieu se révélait à eux et ils comprenaient que tout ce qui était advenu ne l'avait été que par la volonté des Esprits tout-puissants.

Peut-on faire autre chose, lorsqu'on est Empereur d'Annam et qu'on voit son pays débarrassé d'un monstre qui le terrorisait, que de donner sa fille en mariage au libérateur ? Il n'avait d'ailleurs pas échappé au Roi que les jeunes gens se regardaient d'un air fort doux...

— Je veux bien épouser votre fille, ô Sire, dit Iyang car nous nous aimons tous les deux. Mais je veux laisser le trône à votre descendance mâle. Laissez-moi repartir avec mon épouse dans mes forêts. De sous les arbres, je ferai votre royaume plus fort encore.

Pendant des années, Iyang se mit, avec d'autres Pnongs, à traiter le minerai de fer, à couler dans des auges le métal incandescent, à le forger et à le tremper comme il l'avait vu faire au Yéak. Chaque année, en grande pompe, il apportait au roi d'Annam le travail des douze lunes : des socs de charrue, des aiguilles pour coudre et aussi des lances et des épées qui jamais ne se brisèrent dans les combats.

Mais un souverain de la dynastie des Li eut la malencontreuse idée de vouloir contraindre les Pnongs à servir sous ses étendards. Les

Annamites envahirent la forêt. Alors les Pnongs s'enfuirent au plus profond des montagnes ; ils reprirent l'habitude, qu'ils avaient perdue, de dormir dans les arbres ; ils redevinrent des sauvages indomptables qui, aujourd'hui encore, n'acceptent pas de frayer avec les hommes de la plaine.

Et l'Empire d'Annam s'agrandit, s'éleva, puis s'endormit ; car, ainsi que le dit la sagesse asiatique : « La plaine et la forêt doivent s'aider, sinon elles végètent misérablement, chacune dans son isolement. »



Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas

(Leçon judiciaire lao)



CECI est un conte que, depuis le règne de Tek Nay roi, des Nan Tchao, tous ceux qui rendent la justice doivent apprendre pour guider leur cœur dans les arrêts qu'ils prononcent.

Un brahmane avait reçu dans sa maison un autre brahmane qui se rendait à la cour de VienChan.

— Je suis obligé de m'absenter, lui dit-il. Mais considérez-vous ici comme chez vous. Mangez mes poulets, faites cuire mon riz : vous êtes dans ma maison comme renvoyé des Dieux.

La saison des pluies arriva, puis la saison sèche. Ne voyant pas revenir le propriétaire de la maison, l'invité se mit à compter les colonnes de l'habitation, les traverses, les chevrons, les lattes qui étaient entrés dans la construction. Puis il fit creuser un puits, engagea des serviteurs pour transformer le verger, si bien que, lorsque le brahmane revint, c'est à peine s'il reconnut son bien.

— Le fleuve était tellement grossi des pluies que je n'ai pu revenir plus tôt, expliqua-t-il. Mais restez encore ici autant de temps que vous voudrez : un voyageur est toujours reçu comme l'envoyé des Dieux.

— Qu'est-ce à dire, brave homme ? repartit l'autre. Mais vous êtes ici chez moi. Entrez si vous voulez vous y reposer : vous y serez accueilli comme l'envoyé des Dieux.

Tout le jour, les deux brahmanes discutèrent à qui appartenait la maison, si bien que le premier vit qu'il devait s'adresser au Juge pour que le passant lui rendît sa maison.

— Voyons, Séna, argumenta ce dernier. Voici le compte de tous les chevrons, toutes les colonnes et toutes les pièces de bois qui sont entrés dans la construction de cette maison. Il n'y a que moi qui puisse le savoir... Cela établit bien qu'elle m'appartient, n'est-ce pas ?

— Dit-il la vérité ? demanda le Séna au plaignant.

— Sans doute, il y a bien toutes ces pièces de bois, répondit celui-ci, mais la maison est tout de même à moi !

— Non, décida le juge. Il n'y a vraiment qu'un propriétaire pour savoir si exactement ce qui est entré dans la construction de sa demeure. Va-t'en, toi ! Tu n'es qu'un imposteur...

À ce moment, un assistant éclata de rire. C'était Xien Men, un ancien bonze que les religieux avaient chassé de leur monastère pour ivrognerie. Le brahmane qui avait perdu son procès haussa les épaules ; il connaissait bien ce coquin qu'il avait dû éloigner de sa maison lorsqu'on la construisait : parieur enragé, il savait par malice dépouiller tous les ouvriers du salaire qu'ils gagnaient.

Peu satisfait de la sentence qu'il trouvait prononcée à la légère par un juge trop pressé d'aller retrouver sa femme, le brahmane fit appel au Souverain. À cette époque c'était le Roi Tek Nay qui était sur le trône ; à la vérité c'était un saint, venu accomplir une dernière vie avant d'entrer pour l'éternité dans le sein du Parfait. On comprend pourquoi il était si juste, « tenant toujours ni haut ni bas », sans souci de plaire ou de déplaire.

Il écouta les deux plaignants et se mit à réfléchir longuement, car il ne pouvait déceler dans quelle bouche était le mensonge. À ce moment, la fille du Premier Ministre vint se prosterner devant lui. Thoudamma Sâri était son nom et elle possédait les cinq beautés de la femme : la finesse des cheveux, la roseur des lèvres, la petitesse des dents, un teint clair et, la plus éphémère de toutes, la jeunesse.

— Grand Roi, dit-elle. Il y a là Xien Mon qui veut encore faire un pari...

En dépit de l'étiquette et du respect dû au Souverain, un rire courut dans la foule. Le Roi lui-même daigna sourire, car il connaissait le gaillard. Puis il songea que ce n'était pas sans raison que le Moine-Défroqué-au-Thé, comme on l'appelait, proposait de tenir un pari.

— Qu'il vienne, ordonna-t-il. Mais qu'il prépare son dos s'il nous fait perdre notre temps.

Xien Men arriva devant le Souverain, fit mine de tomber en se prosternant et, la voix pâteuse, il interpella le brahmane aux chevrons.

— Heu... Brahmane. La maison est bien à toi. Sûr !... Tu connais trop bien toutes les pièces de bois pour qu'on doute de toi.

Le brahmane se tourna vers le Roi d'un air triomphant, comme pour lui dire : « Hein !... » Mais le Défroqué reprit :

— Je parie même un œuf contre ta maison que tu pourras dire au

Sage qui te juge comment sont montées les colonnes...

Aussitôt le brahmane d'expliquer la longueur des liens, le nombre de chevilles, la largeur des clavettes... Mais le parieur enragé l'interrompt :

— Ta ta ta !... Tu dois me donner ta maison ! Il y a quelque chose que tu ignores. En effet, Grand Roi, quand on construisait cette demeure, le propriétaire me fit chasser parce que je débauchais ses ouvriers. Alors, de dépit, je gravai sur une des solives qu'on a enterrées pour soutenir les colonnes : « Que le Yaksa emporte le brahmane Kaundy ! »... Et il n'y a qu'un brahmane Kaundy qui faisait construire une maison ; c'est le plaignant qui est ici.

Alors le Souverain se leva et décida :

— Le brahmane voyageur est un imposteur. Il paiera mille dâmlongs d'or au Trésor Royal pour avoir tenté de m'abuser. Il ne paiera rien au brahmane Kaundy car, pendant son absence, il a entretenu et embelli sa maison. Quant à Xien Men, pour son pari, il pourra tous les jours venir boire à satiété l'eau du puits. Il arrivera peut-être à y prendre goût !

— Le Roi a bien et justement jugé de cette affaire, dirent les assistants.

— Mais le Juge qui rend des arrêts à tort et à travers, ne vas-tu pas le punir ? cria un Ministre.

La Princesse vint à nouveau se prosterner devant le Souverain.

— Ô Lumière, il faut être clément pour ce Séna : il n'est pas encore assez dégagé de la matière. Humain, il ne peut que parfois errer.

— Alors, je pardonne, dit le Roi Tek Nay. Il devra seulement aller chercher pendant six lunes un peu de sagesse dans un monastère.

En prononçant ainsi, le Roi a bien et justement jugé.

Juges qui avez médité ce conte, déployez dans vos prétoires la même perspicacité, la même sagesse dans l'examen et le jugement des causes que le Sage Roi Tek Nay. Ne négligez pas de vous servir de la ruse et du plus méprisé des témoins, du moment qu'il sera sincère. Et sachez être aussi miséricordieux que le cœur de la princesse Sâri, ce cœur compatissant qui plus que ses cinq beautés, engagea le Roi des Laos à faire d'elle son épouse.

Ainsi vous jugerez bien et juste.



Voyage de Xien Men avec son maître le Gourou Paramaria

(Farce lao)



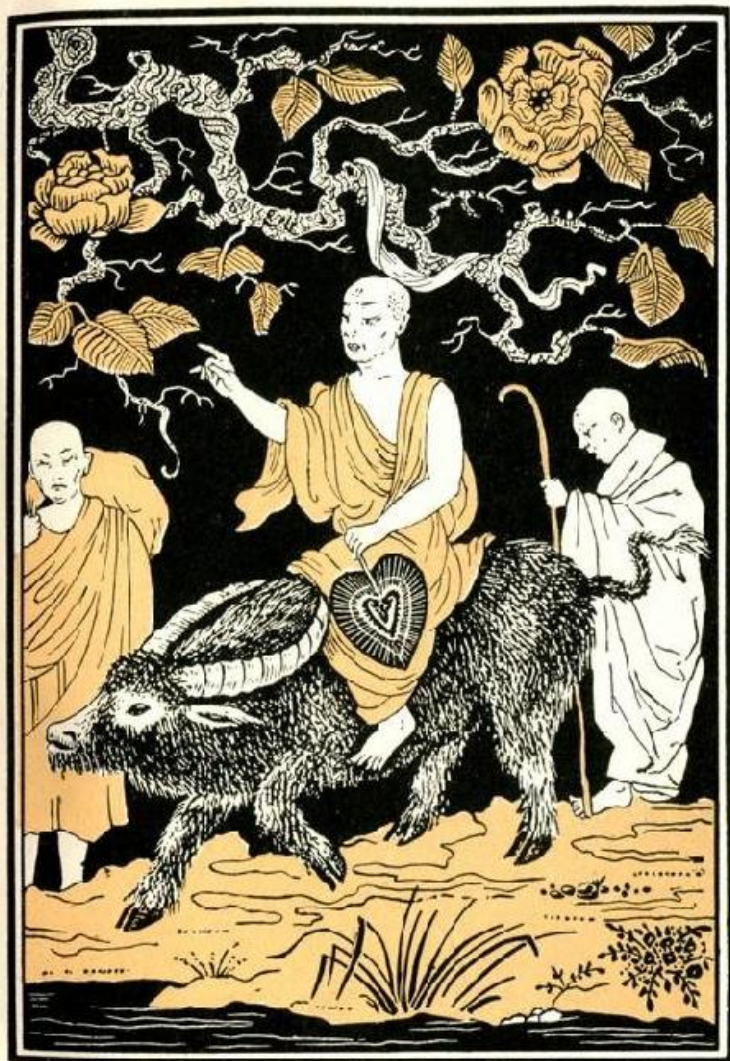
Le brahmane Paramarta s'en allait de la cour de Luang Prabang à celle de Vieil Chan. Chemin faisant, il ne cessait, du haut de son bœuf, – car c'est ainsi qu'on voyage au Laos, de temps immémorial – de faire profiter ses disciples de son enseignement. Rien n'attirait son attention, occupé qu'il était à dérouler une période fleurie pour trancher si l'on doit pénétrer du pied droit dans les temples, ou bien du pied gauche.

C'est ainsi qu'il ne vit pas qu'une grosse branche barrait le chemin à hauteur de sa tête. Il fut tout étonné en arrivant à l'étape de sentir la peau rasée de son crâne sous sa main, alors qu'il s'attendait à enlever son turban.

— N'avez-vous pas vu mon turban, fils ? demanda-t-il à ses disciples.

— Non... Oui..., répondirent-ils. Enfin, nous l'avons vu tomber, mais il n'était pas dans vos enseignements de le ramasser.

Le Gourou les regarda d'un air apitoyé, ne dit rien mais rentra, dans la sala de l'étape, calligraphier ces mots sur une feuille de latanier : « Il faut ramasser ce qui tombe à terre. » Et le lendemain, il remit cet ordre à son serviteur, le moine défroqué Xien Men.



C'est ainsi qu'il ne vit pas qu'une grosse branche barrait le chemin à hauteur de sa tête.

C'était par charité qu'il avait pris ce dernier comme serviteur : un peu ivrogne, l'ancien bonze affectait volontiers d'être stupide, mais il avait la répartie facile et était d'esprit avisé – lorsqu'il avait réussi à vous mettre dans les pires difficultés.

Au cours de la seconde journée du voyage, Xien Men ne quittait pas des yeux le Gourou et son équipage. Plusieurs fois, il s'élança à la vue d'un paquet qui semblait se détacher ; mais, comme rien ne tombait, il regardait le ballot osciller à chaque foulée. Tout à coup, le bœuf ralentit.

Xien Men comprit ce qui allait se passer : c'était un fils de paysan et dans son jeune âge il avait vécu en la compagnie des animaux de son père. Il se précipita sur le Gourou, lui enleva délicatement son turban et reçut la bouse qu'abandonnait la monture, avant qu'elle n'arrivât à terre.

— Maître, ô Maître ! Arrêtez-vous un moment... Voici quelque chose qui est tombé de votre bœuf !

Et il tendit au Brahmane le turban tout rempli de bouse.

Le Gourou haussa les épaules. Mais le lendemain il remit à Xien Men une liste des bagages en recommandant :

— Si quelque objet de cette liste – mais de cette nomenclature seulement – tombe à terre, il faudra le ramasser.

Le lendemain, la caravane s'engagea dans un chemin difficile. Comme on ne pouvait marcher de front, les disciples ouvrirent la route ; derrière eux venaient le Gourou sur son bœuf, puis Xien Men à pied.

Le bœuf glissa sur une roche moussue et le Brahmane tomba à terre, restant étourdi sur le coup. Xien Men tira de sa ceinture la liste, la lut attentivement, déshabilla soigneusement son maître et le laissa dans la boue.

— Eh là ! Eh là !... criait le saint homme. Que fais-tu là à me laisser tout nu et meurtri dans la boue ?

— Mais, Maître, vous ne vous êtes pas inscrit sur la liste !...

— Ah ! tu es vraiment trop stupide... Ou alors, tu te moques de moi !... Je ne veux plus de toi comme serviteur.

Ils arrivèrent fort tard au village. Il n'était plus temps d'aller demander l'aumône aux habitants. Aussi s'assirent-ils tous en rond autour de leur marmite où ils avaient mis cuire leur provision de riz.

Peu après eux survinrent des marchands. À leur verbe haut et à leur assurance, on voyait bien qu'il s'agissait de riches personnages : ils n'avaient pas besoin de demander l'aumône, eux ! Et on le vit bien lorsqu'ils déballèrent leurs provisions.

Lorsque le Gourou aperçut Xien Men se précipiter vers les marchands, il eut un sourire un peu méprisant et il pensa : « Je lui souhaite de trouver des maîtres aussi patients que je le fus pour lui. »

Xien Men avait, de ses mains, dressé le feu des marchands ; il avait lui-même coupé le mouton dont il activait la cuisson dans les chaudrons. Puis, quand le dîner parut cuit, il s'enfonça dans l'ombre vers le Gourou et ses disciples.

— Sentez donc ces bonnes odeurs, leur dit-il. Exposez votre riz à la fumée du ragoût de mouton que porte le vent. Vous parfumerez votre pitance et vous suivrez ainsi le Quinzième Enseignement qui dit :

« Lorsque, sans faire peine à ton voisin, tu peux réjouir ton corps, soigne-le comme ta propre âme. » Le Gourou se mit à rire de l'ingéniosité de Xien Men et lui tendit, en signe de réconciliation, une écuelle de riz.

Mais un des marchands avait entendu chuchoter dans la nuit. Il fit un détour et il surprit les six hommes qui inclinaient leurs plats pour intercepter l'odorante fumée. Il ne dit rien et revint en riant vers ses compagnons.

Le lendemain matin, alors que le Gourou s'apprêtait à reprendre sa route, le chef des marchands s'approcha de lui :

— Saint homme, tu ne peux partir ainsi. Hier soir, tu nous as pris de l'odeur de notre souper : cela vaut paiement... Mais, comme tu es gourou, nous ne demanderons qu'un dâmloung d'or par personne.

Le Brahmane se récria de telle façon, les disciples firent tant de scandale dans le village que ce qui n'avait été jusque-là qu'une plaisanterie devint une grave affaire. Les marchands, du moment qu'on avait prononcé le mot d'« or », se montraient intraitables ; les pèlerins criaient à l'extorsion. Tout finit chez le juge qui ne cacha pas son embarras.

Alors on vit s'approcher Xien Men. Il s'efforçait de prendre l'air le plus niais qu'il pouvait, mais le Gourou aperçut bien la malice de son regard.

— Ô Séna ! Je vois que vous allez rendre un jugement sage. Ceux qui mangent un bon ragoût de mouton ne doivent-ils pas payer en bon argent cette viande à leur cuisinier ? Et ceux qui ont avalé la fumée qui s'exhalait du ragoût ne doivent-ils pas payer en bonne ombre d'argent ?...

Les rires commencèrent à courir dans la foule qui attendait le jugement. Ils se donnèrent libre cours quand, prenant le sac, Xien Men vint le faire tinter aux oreilles du chef des marchands.

— Comme le soleil n'entre pas dans le prétoire du Séna et qu'il n'y a pas d'ombre, force est de remplacer l'ombre par le son.

Et, ce disant, il frottait si rudement l'oreille du marchand que celui-ci dit bientôt qu'il était assez payé.

— Le jugement est juste, conclut le Séna. Trop de gens, de par le monde, réclament de la reconnaissance auprès de personnes auxquelles ils n'ont rendu aucun service ayant exigé de leur part la

moindre bonne volonté. Que de gens s'en vont se plaignant de l'ingratitude d'autres auxquels ils ont, sans le vouloir, rendu service. Veux-tu rester dans ce village, Xien Men ? Tu m'assisteras dans la justice...

— Ah non ! dit vivement le Gourou. Je le garde !...



La belle au puits et le joueur de Khën

(Conte kha-lao)



HUNG était né de parents royaux, en une importante tribu kha, au pays des Khvêts, dans la forêt de Saravane. Il était l'aîné de douze enfants.

C'était un fier garçon, bien pris dans sa ceinture multicolore. Il savait être aussi indolent que tout bon Lao, avait passé sa jeunesse dans une bonzerie pour y assurer sa vie éternelle, connaissait, un grand nombre de chansons d'amour ; bref, il avait tout ce qui pouvait plaire aux jeunes filles laos, les plus séduisantes et les plus douces de toute la presque île indochinoise.

Hélas ! Khung était laid. Mais d'une laideur atroce ! Un vrai masque de bête... Certainement, c'était là œuvre d'un Phi malfaisant qui s'était vengé sur l'enfant de quelque offense du Roi des Khvêts. Khung en était arrivé à ne plus sortir que la nuit. Alors, loin du feu, il s'asseyait en face des jeunes filles et il les charmait de contes d'amour qu'il leur récitait d'une voix mélodieuse. Mais, que le soleil arrivât sans qu'il y prît garde, c'était une fuite éperdue des jeunes filles terrifiées par sa face de monstre.

Peu à peu, Khung avait appris à ne plus quitter la forêt. Là, à écouter les merles siffler, il avait imité leur chant sur une flûte de roseau. La maîtrise venant, il pouvait interpréter sur son instrument les mystères de la forêt ; il calmait les Mânes aux aguets et charmait les Phis malintentionnés.

Dans le village, une légende s'était créée autour de lui. Au cours des années de cette retraite, on avait oublié sa laideur et l'on disait qu'un homme habitait la forêt, qui savait apaiser les Esprits. Des femmes et des filles, curieuses, essayaient bien de l'approcher, mais il s'enfuyait avec légèreté dans les buissons.

Une des plus ravissantes fillettes venait tous les soirs à la lisière des bois. Khung, qui l'avait aperçue, prit l'habitude de se cacher derrière un arbre et de jouer pour elle. C'était alors l'appréhension des terreurs indéfinies qu'il traduisait sur sa flûte, le vol des oiseaux au-dessus des cases, l'appel des cerfs et jusqu'au barrissement des éléphants qui chargent dans la nuit, en écrasant les fourrés.

La jeune fille ne savait pas que c'était Khung l'Horrible qui la captivait ainsi. Peu à peu, la nuit tombée, les jeunes gens se rapprochèrent l'un de l'autre, jusqu'à ce qu'il n'y eût même plus un buisson entre eux deux... Dès ce moment, Khung crut avoir trouvé le bonheur. Pourtant, à mesure que la nuit s'avancait, il devenait inquiet comme une biche qui pressent l'approche du tigre. Dès que le ciel pâlisait à l'Orient, il bondissait dans les fourrés, lançait à sa belle une dernière roulade et disparaissait pour la journée.

Après avoir parlé d'amour, les jeunes gens s'entretinrent d'épousailles. Les parents de la jeune fille consentirent avec joie à ce que la fillette se mariât avec le Maître des Esprits. Et c'est à peine s'ils s'étonnèrent que l'époux exigeât que la cérémonie eût lieu de nuit.

L'ancien du village venait à peine de nouer aux bras des nouveaux époux le symbolique lien de coton qui les unissait pour la vie entière qu'une fusée lancée maladroitement tomba sur les arbres et les enflamma. En quelques secondes, une vive clarté inonda la forêt. La jeune femme s'était tournée vers son mari, curieuse de voir un visage jusqu'alors inconnu, mais elle poussa un cri strident et s'évanouit : elle venait de connaître la Hideur elle-même.

Pendant des lunes, Khung rôda à la lisière des bois, mais la jeune femme ne revint pas. Un soir, il se glissa sous une case à pilotis : il entendit les habitants qui racontaient qu'un Phi de la forêt avait pris l'aspect d'un homme pour épouser une jeune fille du village : celle-ci avait surpris l'identité du monstre et était allée, de désespoir, se jeter dans la Sé Kamane.

En hurlant, Khung s'enfuit dans la forêt. Farouche, il invoquait les Génies et les suppliait de lui arracher son masque. À l'aube, plein d'espoir d'avoir été frôlé pendant la nuit par quelque insecte, il se penchait sur une source. Mais le miroir d'eau ne lui renvoyait qu'une vision d'épouvante.

Un jour qu'il n'avait même plus le courage de jouer de sa flûte, il entendit du bruit dans un vieux puits, creusé là où autrefois s'élevait un village. Longtemps, il hésita à se pencher sur l'eau, car il redoutait

trop de s'y mirer.

D'abord, il ne vit rien, absolument rien, même pas son image, aucun reflet que celui des nuages qui vont, de pays en pays, colporter les légendes des campagnes. Puis, un oiseau s'étant mis à chanter, il aperçut qu'une délicieuse figure de femme naissait dans l'eau. Ébloui par le sourire qu'il contemplait, ce ne fut qu'au bout de quelques instants qu'il reconnut sa femme.

Comme l'oiseau s'était tu, la figure commença à disparaître. Aussitôt Khung saisit sa flûte et répéta les trilles de l'oiseau : l'apparition se reforma et resta, tout le temps que jouait le jeune homme.

Tous les jours, Khung revint au puits et recréa le tendre fantôme. Un matin, des oiseaux se joignirent à son chant : la figure parut se détacher des eaux et monter vers le haut du puits. Mais ce ne fut qu'une fois.

Alors Khung imagina de couper des roseaux de longueurs différentes, d'y percer des trous, de les lier tous ensemble et de jouer avec une embouchure unique qu'il modela dans la terre glaise. Cela prit des mois et des mois. Il venait essayer ses trouvailles près du puits et voyait maintenant un corps de femme monter presque jusqu'à lui.



La figure parut se détacher des eaux et monter vers le haut du puits.

Il eut l'idée de joindre au faisceau un huitième bambou, plus long et plus sonore que tous les autres réunis. Ce jour, il chanta son amour et son désir, sa misère et sa désespérance. Le khèn criait le besoin qu'avait Khung d'aimer et d'être aimé.

Le jeune homme tomba dans une douce somnolence et il se vit entouré de nymphes qui l'enlaçaient de leurs écharpes, cherchant à l'entraîner dans leur ronde. La figure adorable de sa femme était là, presque à hauteur de la sienne...

Autour du puits, la ronde des nymphes des Bois et des Eaux se resserrait autour de Khung. Il étendit la main vers le puits pour caresser la douce chevelure dont il sentait des mèches lui entourer le visage.

Comme dans une brume, il vit les arbres, le puits et la figure de l'apparition tourner autour de lui. En même temps, un grand cri retentissait jusque dans sa moelle. Alors il sombra dans l'inconscience.

Des chasseurs le trouvèrent étendu près du puits, la ligure baignée de larmes ; autour de lui paissaient des buffles entravés, signe indiscutable que quelque assistance l'avait récemment entouré. À peine revenu à lui, Khung se précipita vers le puits : il ne vit dans le miroir d'eau que son affreuse laideur. Saisissant son khèn, il se mit à jouer, penché à tomber. Mais rien ne vint effacer l'image de ses traits.

Alors les chasseurs l'entraînèrent au village. Quand il raconta les visions qu'il avait eues, les anciens réunis en conseil le jugèrent fou et déclarèrent le village tout entier interdit pendant trois jours. Durant ce temps, on sacrifia les buffles qu'on avait trouvés entravés près du puits, puis on lâcha Khung qui courut au miroir d'eau. Hélas ! bien qu'il jouât ses airs les plus attirants, il ne vit rien que ses traits au fond du trou.

Les Laos comprirent alors qu'il se passait en ces lieux des mystères qui dépassaient leur entendement. Tout le village plia bagage et alla incendier plus loin la forêt pour préparer une nouvelle clairière où l'on pût remonter les cases. Et personne n'entendit plus jamais parler de Khung l'Horrible.

Bien des années plus tard, alors que les plus jeunes camarades de Khung étaient devenus depuis longtemps des ossements qui tombaient en poussière, des jeunes gens et des jeunes filles qui cherchaient des baies dans la forêt entendirent des sons étrangement mélodieux. On aurait dit d'un concert d'oiseaux, mais d'oiseaux capables de chanter tout l'amour et tout le désespoir des hommes. En même temps, ils crurent voir entre les branches deux formes blanches volant au-dessus du sol. À leur approche, elles disparurent comme fond la brume du matin lorsque le soleil se glisse entre les troncs.

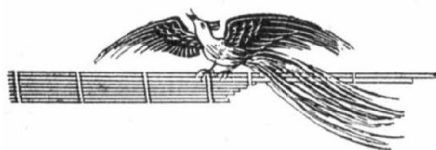
Un des garçons aperçut, accroché à un châtaignier, un instrument comme on n'en avait jamais encore vu. C'était le khèn, oublié depuis

des années dans la forêt.

Le jeune homme s'assit sur le bord d'un puits, seul vestige d'un village depuis longtemps détruit. Et il commença à jouer. Une étrange langueur s'empara des garçons et des filles. Tous croyaient entendre les Esprits de la forêt, les oiseaux au matin, le trouble appel des bêtes quand s'éveille le printemps.

Puis ils revinrent au village, suivant celui qui jouait du khën. Leurs cœurs étaient à la fois tristes et joyeux, car en eux était entré tout le mystère de la nature. Les filles ne se moquaient plus des garçons, les garçons protégeaient doucement les filles.

Depuis cette époque, il n'est d'assemblée, de fête, d'aveu d'amour sans que le khën déroule sa mélodie prenante. Des jeunes gens essayèrent bien souvent de modifier la longueur de roseaux ou d'en changer le nombre : toujours ils durent en revenir au khën qu'ils avaient trouvé, oublié dans la forêt de Saravane.



L'Âne revêtu de la peau du Tigre

(Fable lao)



CE n'est pas d'aujourd'hui que les hommes trompent leurs semblables. Esope, La Fontaine n'ont fait dans leurs fables que reprendre des thèmes vieux comme le monde. En voici un des plus anciens, puisque le Bouddha le citait et qu'il l'avait lui-même lu dans le Pantchatantra, le plus ancien des livres sanscrits.

Un pauvre laboureur vivait alors près du fleuve Mé kong, non loin de la ville de Pak lay. Il avait connu l'opulence, mais était tombé aux mains des usuriers. Deux mauvaises récoltes et c'en avait été fait de tous ses biens. Les prêteurs d'argent avaient fait vendre ses champs, puis sa maison, puis ses buffles. Pour comble, lasse de vivre dans la pauvreté, sa femme avait oublié qu'on est marié aussi bien pour le malheur que pour le bonheur, et elle l'avait quitté. Il ne restait au malheureux qu'un âne pour tout bien.

Certes, un âne aime les chardons, mais on ne peut toujours le nourrir de ce qui pousse au bord des chemins. Passant un jour près d'un champ d'orge, le propriétaire de l'animal laissa celui-ci donner quelques coups de dents parmi les épis. Un homme surgit qui lança des pierres aux deux maraudeurs.

— Il ferait moins le fier s'il avait vu un tigre ! dit à mi-voix le paysan.

Ce disant, une idée lui vint. Il se procura, on ne sait comment, une peau de tigre et, à grand renfort de lianes, il l'assujettit sur le dos de l'âne.

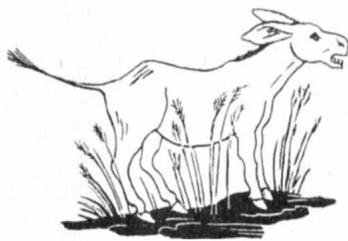
— Peut-être un peu haut sur pattes, dit-il en se reculant pour mieux juger de son œuvre. Mais dans les céréales, on ne s'en apercevra pas.

De ce jour, tous les paysans des environs se barricadèrent dans leurs cases et retirèrent leurs échelles. On avait aperçu un tigre embusqué dans un champ de seigle, puis dans un carré d'orge. Bientôt, ce ne fut pas un mais dix, mais cent tigres qu'on crut avoir vus dans le pays. Les hommes s'organisèrent en battues, mais à peine voyaient-ils bouger les rayures de la peau du tigre entre les hautes graminées qu'ils s'ensauvaient. Aucun n'avait assez de courage pour venir contempler d'un peu près les griffes du félin.

Un jour, dans le champ voisin de celui où avait été signalé le fauve, une ânesse se mit à braire – sans doute de peur. Aussitôt l'âne, tout joyeux sous sa peau de tigre, se mit à lui répondre, car son maître avait oublié de lui pendre une pierre au bout de la queue. (Tout le monde sait en effet qu'un âne ne peut braire qu'en tenant la queue haute.)

— Un tigre qui brait, dirent les bonnes gens, passant de la terreur à l'étonnement. Il y a quelque malice là-dessous...

Dans l'affaire, le malheureux paysan perdit le dernier bien qui lui restât. Mais l'âne perdit bien davantage : tout simplement la vie... Car les cultivateurs, furieux d'avoir eu peur d'un baudet, passèrent leur rage sur lui et le tuèrent à coups de pierres.



Le Chacal et la Grue

(Fable lao)



BIEN loin dans le temps, avant que les Laos soient maîtres chez eux, le Bouddha passait une de ses existences dans le corps d'une grue antigone, un Tchény, comme on disait alors.

Un soir qu'il arpentait la berge d'une rivière il rencontra l'un de ses anciens disciples. C'était Dévadatta, un mauvais sujet dans le fond de son cœur qui, lorsqu'il avait vécu sous la forme d'un homme, s'était toujours montré jaloux du divin Maître, tentant plusieurs fois de le tuer ou de le faire assassiner.

Pour le moment, il était incarné dans un chacal, un Chachak, qui était fort embarrassé. Gloutonnement, il avait avalé un poisson trop gros et celui-ci s'était mis en travers de son gosier.

Avec pitié, la Grue introduisit son long bec dans la gorge du Chacal et fut assez heureuse pour happer le poisson.

— Et maintenant que je t'ai délivré, dit le Bouddha soucieux de constater si son disciple s'était amendé, que vas-tu me donner en récompense ? Avant que tu m'aies reconnu comme ton Maître, ne m'en as-tu pas promis une si je te débarrassais du poisson ?

— Une récompense ! grommela le Chacal. Il devrait s'estimer bien heureux que je l'aie laissé entrer dans ma gueule et ensuite en sortir, sans lui faire aucun mal !...

On comprend que, lassés de tant d'ingratitude, les Dieux aient fini par précipiter Dévadatta au plus profond des Enfers, l'Avicinakara, et

qu'ils l'aient embroché du haut en bas, avec deux autres broches horizontales pour le maintenir immobile, une qui va de l'Est à l'Ouest, l'autre du Sud au Nord.



La création du monde

(Histoire du peuple miao)



ELLE est ici l'histoire véridique des Miaos, le plus vieux peuple qui soit au monde, le seul dont le sang ne se soit point mélangé à d'autre depuis soixante-dix siècles. Tel est le récit qu'avec des mots si âgés qu'ils n'ont plus ni père ni mère peut vous faire un montagnard du Haut-Tonkin. Parlant de la Genèse, il s'écriera orgueilleusement : « Le grand-père de mon grand-père a dit à son fils : C'est vrai, j'y étais ! » D'abord, le Vieux Seigneur mit de l'ordre dans le Chaos. Pour commencer, de son souffle il créa le Ciel avec dix soleils mâles, neuf lunes femelles et un nombre incalculable d'étoiles. Tour empêcher que les astres ne tombassent sur la Terre, son œuvre préférée, il tendit une voûte transparente bleue entre la planète et le Ciel.

Mais la Terre était en ce temps une sphère de boue, tout amollie d'humidité. Pendant sept ans, les dix soleils durent darder leurs rayons pour aspirer l'excédent d'eau. Alors on vit, sur les continents qui émergeaient des océans, pousser des herbes, des arbres immenses et des fleurs grandes comme l'est aujourd'hui une hotte de Miao. Pour amener quelque animation au sein de cette végétation exubérante, le Vieux Seigneur fit, en se jouant, les animaux.

Puis il s'avisa de donner un maître à ces créatures. Prenant une pincée de poussière, il créa encore un animal et, de son souffle, il lui envoya une âme dans le ventre et un son articulé dans le gosier : c'était l'homme. La femme fut créée ensuite, mais avec quelques perfectionnements...

Il n'était pas encore question pour ces humains de porter, comme les Miaos d'aujourd'hui, longues jambières de feutre et tabliers brodés. Le premier couple était nu, intégralement nu. Il en souffrait plutôt car les dix soleils envoyaient sur la Terre une chaleur terrible, qu'aucune nuit ne venait adoucir de sa fraîcheur.

Ces deux ancêtres se montrèrent proprement insupportables. Sans se soucier de gratitude à l'égard du Créateur de toutes choses, l'homme – qui était d'une taille gigantesque – ploya un arbre pour en faire un arc et il se mit à tirer des flèches contre les soleils et leurs lunes.

Neuf soleils sur dix et huit lunes furent ainsi abattus. Le dernier soleil et la dernière lune prirent peur et se cachèrent. Cela fit sept ans d'épaisses ténèbres. Mais un coq sut chanter de telle façon qu'au septième appel l'astre et son satellite consentirent à se montrer. En récompense, le coq se vit doter d'une crête, ainsi que du privilège éternel de réveiller les femmes miaos dès que point l'aube. Ces réveille-matin sont si précis que les Miaos ignorent encore montres et horloges.

Le premier homme et la première femme parlaient face à face avec le Vieux Seigneur. Celui-ci les engagea à avoir une descendance. L'humanité s'accrut tellement que le Créateur, excédé des supplications incessantes qui montaient vers lui, résolut de ne plus communiquer avec de si bavardes créatures que par l'intermédiaire d'une jeune déesse – et en songe seulement.



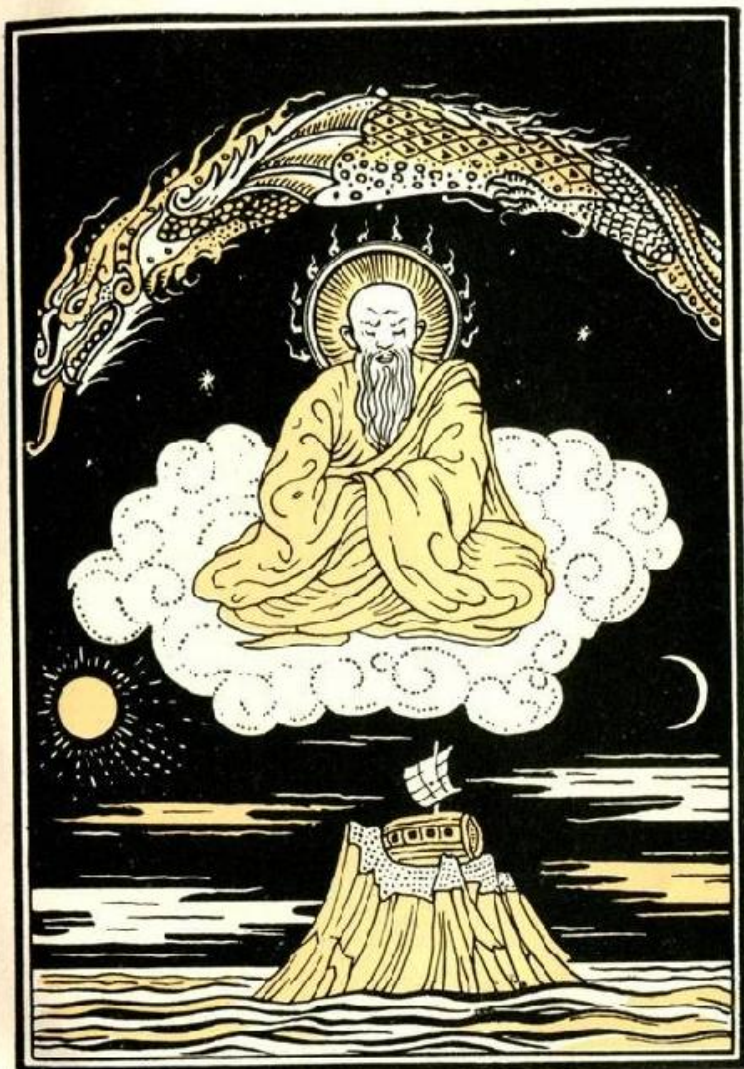
Au bout de neuf cents ans et sept mois, deux frères qui regardaient leurs buffles labourer s'aperçurent qu'un vieillard comblait les sillons à mesure qu'ils étaient tracés. L'un, de caractère violent, voulut tuer ce malfaisant personnage ; son cadet, plus doux, proposa de l'entendre.

C'était le Vieux Seigneur. Celui-ci leur déclara qu'il était bien inutile que les buffles se donnassent tant de mal à la veille du déluge. Il conseilla à l'homme vif de construire un baquet de bronze et à l'homme paisible d'assembler un tonneau de bois.

— Dans chacune de ces neufs, embarquez une femme, dit-il, et aussi un couple de chaque espèce animale, de l'éléphant au puceron, du marabout au tapir.

Pendant que, grossies de pluies monstrueuses, les eaux montaient, le tonneau de bronze chavira, faute de quille, et précipita tous ses occupants au sein des ondes : plus tard, ceux-là formèrent l'innombrable peuple des Esprits, de caractère plutôt irascible.

Le tonneau de bois, lui, monta jusqu'au Ciel. Le Vieux Seigneur, se penchant vers les arrivants, vit qu'il y avait plus d'eau qu'il ne convenait pour la sécurité de son trône et il dépêcha un dragon en forme d'arc-en-ciel pour assécher la Terre. Et, cinquante jours après s'être embarqués, les navigateurs se trouvèrent reposer à la surface d'un lac de boue, dans le pays de Touran, qu'on nomme aujourd'hui Turkestan. Heureusement, un aigle immense était là qui assura le transbordement jusqu'au sommet d'une montagne bien sèche.



Les navigateurs se trouvèrent reposer à la surface d'un lac de boue.

Le rapace apprit à l'homme que seuls survivaient sur la Terre tous les occupants de la nef. En claquant du bec, il leur fit aussi connaître qu'il avait faim. Comme il ne voulait sacrifier aucun agneau, aucun pigeon, l'homme et la femme donnèrent à l'aigle chacun cinq morceaux de leur chair pris derrière la tête, sous les bras et au-dessus des mollets. Ne faut-il pas expliquer ces creux que nous avons au-dessus de l'occiput, aux aisselles et aux jarrets ?

La volonté du Ciel s'étant manifestée à trois reprises, l'homme et la femme se marièrent – bien qu'ils fussent frère et sœur. Chose étrange, l'enfant qu'ils eurent avait l'apparence d'un œuf. Aussi est-ce comme un œuf dur qu'ils le coupèrent en tranches pour voir si l'enfant était à l'intérieur de cette coque ronde. Ils furent déçus de n'y rien trouver, mais fort surpris de voir que chaque morceau qui tombait à terre devenait aussitôt un enfant. Ce voyant, et comme il était urgent de repeupler la Terre, ils firent un hachis d'œuf qui leur donna une véritable armée de filles et de garçons.



En ce temps, hommes et femmes vivaient neuf cents ans sans vieillir. Dénusés de gêne ils étaient nus et, pour se nourrir, ils n'avaient qu'à étendre la main et saisir les fruits sucrés qui poussaient sans leur aide. Au terme de leur vie, ils mouraient durant douze jours, pendant lesquels leur ombre se promenait dans un lieu de délices, le Gin Giang Ka. Après quoi, ils renaissaient en changeant de peau comme les serpents.

Un jour, une femme se disputa avec sa belle-mère qui revenait du Gin Giang Ka et lui cria qu'« elle aurait bien mieux fait d'y rester ». Furieuse, la belle-mère retourna d'où elle venait et, de dépit, mangea une fraise blanche et but de l'eau d'une source, choses absolument interdites par le règlement du lieu.

Alors, le Créateur ferma le Gin Giang Ka, réduisit la vie à cent ans, condamna l'homme à travailler et la femme à enfanter dans la douleur, et il rendit la mort définitive. Mais, comme il était pitoyable, en même temps qu'il reléguait les humains sur la Terre il leur apprit à cultiver le sol et à tisser des vêtements : ainsi furent créées les larmes, la sueur de la fatigue et la honte.

Le Roi du Ciel ne voulut plus avoir de rapports qu'avec les âmes des morts, pour les juger. Il décida de renvoyer celles des justes dans un corps de mandarin ou de les garder auprès de lui. Les âmes des meurtriers devaient éternellement supplier, celles des menteurs rester

à jamais muettes, celles des prodiges revenir dans un buffle ou un cheval jusqu'à ce que les dettes fussent payées. Quant à celles des humains trop attachés aux plaisirs de ce monde, elles devaient habiter le corps d'un chien, au pied d'un Ciel à jamais fermé pour elles.

Les premiers temps d'une telle existence, les hommes tentèrent d'escalader les degrés du Ciel, mais le Vieux Seigneur les foudroya et finit par détruire l'escalier qui menait à son Empire. Alors les hommes se mirent à élever une haute tour pour regagner le Gin Giang Ka. Surpris de l'entente qui régnait contre lui entre les humains, le Vieux Seigneur ne vit d'autre moyen d'être tranquille que de les obliger à parler des langues différentes. La discorde ne fut pas longue à s'établir, la tour fut abandonnée et les hommes se dispersèrent sur la Terre.

Ceux qui parlaient la langue miao, les Hmôngs, étaient les plus forts et les plus nombreux. Ni jaunes ni blancs, ils tenaient de l'une et l'autre races. Ils quittèrent la Chaldée où ils avaient compris les lois qui règlent le cours des astres et, avec d'autres tribus, ils s'en allèrent vers les steppes de l'Oural. Mais, un jour, une dispute s'éleva entre peuples. Bien qu'il y eût assez d'herbe et de place pour tous, chacun voulait conquérir les territoires de son voisin. Une dernière fois, le Vieux Seigneur intervint :

— Partez à la tombée de la nuit et revenez avant le lever du soleil, ordonna-t-il pour trancher le différend. Chacun deviendra possesseur du terrain qu'il aura parcouru pendant ce temps. Mais celui qui ne sera pas de retour devra rester là où le lever du soleil l'aura surpris.

L'aube trouva les Miaos sur le sommet d'une montagne. Ce qui fait que, depuis, ils ne peuvent bien vivre qu'à près de deux mille mètres d'altitude, au milieu des brouillards.

Comme la nourriture était rare sur les hauteurs, les Miaos continuèrent leur migration vers le Nord. Ils arrivèrent sur un plateau des régions boréales où il faisait des jours et des nuits de six lunes et où l'on n'avait que des cavernes pour s'abriter. Là, les eaux étaient gelées, les arbres minuscules et recouverts de neige. Les émigrants durent se vêtir de fourrures.

Plus tard, les Miaos redescendirent vers le Sud et ils s'installèrent dans le pays des « I », près du Fleuve Jaune. Mais comme ils avaient commis la faute de descendre dans les plaines, ils furent battus par l'empereur chinois Houang Ti, « le Dieu Jaune ». Il y a de cela environ six mille cinq cents de nos années.

Il n'y avait d'ailleurs pas de honte pour les Miaos à être vaincus par celui qui avait inventé des machines de guerre, qui allait imaginer les caractères d'imprimerie et de nouvelles méthodes de tisser les vêtements...

Du premier empereur de la première dynastie, date le

commencement de la grandeur chinoise : celle-ci ne put cependant jamais réduire les Hmôngs en esclavage. Aussi les Chinois ont-ils affecté de mépriser ces montagnards qui, ignorants des baguettes, mangent avec une cuillère, ne connaissent ni calendrier ni écriture, se baignent une fois dans leur vie et partagent leur maison avec les porcs et les chevaux, pénétrés sans doute de l'adage qui veut que les peuples sales soient des peuples forts...

Une seule fois battus, les indomptables Miaos – que les Thaï appelèrent par dérision des « Méos », des chats – regrimpèrent sur leurs sommets. Depuis cette époque, gardant oralement le souvenir de leur histoire, mais n'ayant jamais connu de patrie propre, ils errent de crêtes en crêtes. Lentement, ils descendent vers le Sud, toujours insoumis et jamais fixés.

Où les Miaos s'arrêteront-ils enfin ?



À la recherche de la bonne prière

(Conte de Cochinchine)



Il y a mille et cent ans, un ermite nommé Nguyen Duôc vivait dans une modeste cabane du Delta cochinchinois. C'était un saint homme plongé constamment dans la prière et la méditation, qui recherchait la perfection de l'âme tout en désespérant jamais d'y parvenir.

— En cette vie, aimait-il à dire, l'homme ressemble à l'ombre des éphémères : le matin, il existe encore ; le soir, il a disparu. Même quand il passe comme une vive lumière, sa pensée, son labeur apparaissent comme une déception.

Il révérait le Bouddha, celui que les bonzes appellent le Parfait. Mais comme il était d'un pays où tout est soumis aux Génies, il ne méconnaissait pas la puissance de ceux-ci : aussi prononçait-il souvent en son cœur une oraison aux Mânes de sa famille, aux Esprits de la nature, aux Génies familiers du village et même à Hoang Ngoc, l'Empereur de Jade qui, entre l'Étoile polaire et l'Étoile du Sud, règne au sein du Ciel sous la forme d'un oiseau rouge. Nul doute que le Bouddha, dans sa mansuétude, n'acceptât ce mélange de religions, car il avait lui-même coutume de dire à Ananda, son disciple préféré, que la croyance importait peu du moment que le cœur était pur.

Une nuit, en rêve, Nguyen Duôc vit ses Génies protecteurs.

— Tu as mérité d'atteindre la perfection, lui dirent-ils. Demain, pars vers l'Occident avec tes élèves préférés. Tu subiras encore des épreuves. Mais si tu les supportes d'une âme forte, au bout de ton voyage la Bonne Prière te sera enseignée. Alors, la récitant, tu pourras

entrer pour l'éternité dans le sein du Parfait.

Le saint homme partit sans hésiter, suivi d'un certain nombre de ses disciples. Où il allait, il ne s'en souciait guère : la voile se préoccupe-t-elle du vent qui la pousse ?

Comme les bonzes, ils ne possédaient que neuf choses : d'abord une robe, une écharpe et une ceinture, point neuves et jaunes, en souvenir du Bouddha qui avait adopté pour prêcher son évangile les vêtements qui signalaient les parias ; pour plus d'humilité, le saint homme avait laissé tout un mois ces trois pièces d'étoffes s'abîmer sur un tas d'ordures. Puis ils mirent chacun dans un sac un rasoir pour se raser le crâne, le visage et même les sourcils. Ils prirent aussi des aiguilles, un bol à riz, un filtre en pierre poreuse et enfin un éventail de palmes pour se voiler la face à la vue des femmes. Naturellement, ils marchaient pieds nus.

Comme tous les disciples du Bouddha, ils ne devaient vivre que des aumônes que les braves gens font pour gagner leur salut. Deux heures après que le soleil avait jailli de l'horizon, ils commençaient à quêter leur nourriture, se tenant droits, sans une parole, le long des portes, jusqu'à ce qu'on sortît les servir.

À mesure qu'ils avançaient, leurs Génies protecteurs apparaissaient en rêve aux habitants des villages qu'ils allaient traverser. *Ainsi* ces braves gens savaient que le lendemain, sous les traits de pèlerins, arriveraient de saints hommes qui ne seraient autre chose que la réincarnation du père de l'un, de l'aïeul d'un autre. Aussi chaque famille s'affairait-elle à préparer les mets les plus choisis.

Pendant que les hommes, assis sur leurs talons et les mains jointes, baissaient la tête devant les pèlerins, les femmes tendaient à ceux-ci leur repas au bout d'une louche, en détournant le visage. Car y a-t-il, pour vous distraire d'une sainte méditation, plus dangereux que la figure d'une jeune femme ?

Les pèlerins ne remerciaient jamais et personne n'en attendait de remerciements, car c'est en réalité au Bouddha qu'on faisait des offrandes. Et tout n'est-il pas dû au Parfait, sans rien espérer de lui qu'un regard compatissant ?

D'ailleurs, en pétant, Nguyen Duôc et ses disciples avaient fait vœu de silence. « Le glaive a deux tranchants, mais la langue en a cent », avait coutume de dire l'ermite.

Ainsi les mois passaient et le chemin s'allongeait. Partout on épargnait aux pèlerins les affres de la faim et de la soif. Il n'y qu'un homme qui, de son bâton, écarta les saints mendiants. Alors Nguyen Duôc traça de son doigt des caractères dans la poussière du seuil inhospitalier : durant des siècles, la pierre porta ces mots gravés d'une manière inusable : « Il vaut mieux faire maigre chère avec ceux qu'on aime, que vivre seul et méprisé dans l'opulence. »

Les offrandes des villages étaient si nombreuses que, le plus souvent, il en restait assez pour distribuer aux pauvres familles des campagnes. La nuit arrivant, les pèlerins se couchaient au pied d'un arbre et priaient pour leurs donateurs. L'homme bien vêtu et le pauvre en guenilles ne doivent-ils pas s'aider, chacun comme il peut ? Nguyen Duôc laissait en souvenir aux braves gens qui les avaient accueillis des feuilles de latanier sur lesquelles il avait gravé ces mots au poinçon : « On ne peut concevoir le ciel sans la terre ni la terre sans le ciel. »

Parfois, les pèlerins marchaient longtemps sans rencontrer âme qui vive. Alors les plus jeunes des disciples montaient aux arbres pour cueillir des fruits. En leur cœur, ils pensaient aux hommes et à la divinité qui a tant fait pour eux.

Mais la route était longue et peu à peu les rangs des disciples s'éclaircirent. Les uns trouvèrent immédiatement la récompense de leur austérité et de leur abstinence : je veux dire qu'ils moururent et qu'ils purent ainsi sans retard contempler la Face pleine d'indulgence du Parfait avant de recommencer une nouvelle vie. Certains se trouvèrent trop humbles pour jamais acquérir la perfection et s'arrêtèrent dans des sites de toute beauté qui leur paraissaient le mieux convenir à la méditation. D'autres enfin, rebutés par la longueur de la route, cessèrent de croire à l'efficacité de la Bonne Prière et rebroussèrent chemin ; la protection des Esprits se retira d'eux et ils périrent tous, qui de maladie, qui de mauvais traitements, qui de la dent des fauves. De ceux-là, il n'y eut plus bientôt que des ossements dans les fondrières et de la poussière qui se déposa sur les ronces.

Un jour le saint homme se trouva seul. Mais qu'importe que soient coupées toutes les branches d'un arbre du moment que le tronc reste intact ! Le pèlerin se prosterna en se frappant la poitrine, reprit son bâton et hâta le pas, car il sentait la vieillesse s'appesantir sur ses épaules.

Les Esprits protecteurs résolurent de lui épargner une partie des difficultés de la route. Arrivait-il au sommet d'une montagne, qu'il se trouvait miraculeusement transporté sur la crête d'en face, sans que ses pieds eussent eu à descendre péniblement dans la vallée, pour ensuite en remonter les pentes. Dans certains pays, on peut voir aujourd'hui la trace de ses pas, profondément incrustés dans le roc, preuve évidente du passage de Nguyen Duôc. Mais jamais on n'apercevait le pèlerin là où s'élevaient des palais. Humble, le saint homme ne fréquentait que les humbles.

« À force d'user le fer, on obtient une aiguille », constate un dicton de Cochinchine. ! Nguyen Duôc arriva enfin au bord d'un golfe : la mer nue, tout simplement, sans bateaux, sans îles, sans côte à

l'horizon. Le pèlerin ne s'en émut pas, car il avait renoncé à s'étonner de toutes les contradictions que les Esprits apportaient aux lois de la nature ; il ne s'en apercevait même pas, plongé qu'il était dans la recherche de la Connaissance de toutes choses.

Il se disposait à entrer dans l'eau lorsqu'un requin s'approcha du bord et l'invita à monter sur son dos. Sans même songer à montrer de la crainte, le saint homme s'assit, bien à l'aise entre les ailerons du squal. Aussitôt celui-ci s'élança vers la pleine mer.

Le jour, le poisson se dirigeait d'après le soleil, la nuit selon la conjonction des étoiles, mais toujours en ligne droite. Aux heures les plus chaudes, un vol d'oiseaux faisait un nuage d'ombre au-dessus de la tête du Méditant pour le protéger du soleil. Au soir, des abeilles descendaient du ciel pour déposer sur les lèvres du pieux voyageur des rayons de miel humectés de rosée.

Un jour, le requin s'arrêta brusquement.

— Saint homme, dit-il, qui allez chercher la Bonne Prière et acquérir la divine Connaissance, voulez-vous écouter ma requête ?

— Volontiers, répondit le pèlerin, commettant ainsi la faute d'oublier son vœu de silence.

— Voilà mille et mille ans que je jeûne et que je fais pénitence pour mes fautes passées. Je suis condamné à manger de la viande, moi qui en ai horreur, et j'ai oublié jusqu'au goût des poissons et des crevettes. Ô pieux homme, priez pour moi le Compatissant de mettre fin à mes peines.

— J'intercéderai, fit Nguyen Duôc, inquiet que le squal, dans son désespoir, ne plongeât en l'entraînant au fond des eaux. Mais, en disant cela, il commettait une seconde faute, car c'était là douter que le Parfait n'agisse pas toujours par raison et justice, et qu'il châtie à la légère.

Hélas ! Un homme ne fait jamais deux fautes sans aussitôt y ajouter une troisième, plus grave. En faisant une promesse qu'il ne pouvait tenir, en imaginant que le Bouddha pût changer d'avis sur la prière d'un mortel, en adressant une demande au Créateur, il ne se montrait pas assez détaché des choses de la terre et il perdait ainsi tout droit à la Bonne Prière. Il n'est pas excusable d'oublier qu'on veut rentrer dans le sein du Bouddha, même quand on est à la merci du désespoir d'un requin, même quand on veut se montrer compatissant envers un frère inférieur.

Arrivé sur le rivage, Nguyen Duôc trouva dans un monastère abandonné une pile de livres qui semblaient y avoir été déposés à son intention. Certainement, il y avait là la Bonne Prière. Mais comme les fautes qu'il avait commises obscurcissaient l'entendement du pèlerin, il ne put déchiffrer – et encore combien péniblement ! – que les premières lignes : « Nam ho, Ho ni, Tuòï phât. »

Sans perdre courage, le vieillard referma les livres, les mit dans sa besace et reprit place sur le dos du requin. Celui-ci avait l'air plus triste que jamais et ne cessait de soupirer sans que le pèlerin y prît garde, absorbé dans la récitation qu'il ne cessait de faire des mots sacrés incompris.

En vue de la côte, le requin s'arrêta net et s'écria douloureusement :

— Ô pèlerin, le Parfait a-t-il exaucé ma demande ? Combien me reste-t-il de temps à souffrir ?

Tiré de sa méditation, Nguyen Duôc, de saisissement, en laissa tomber sa besace à la mer. Le requin qui croyait que c'était enfin une proie de rédemption qui lui était lancée, se précipita sur elle et avala les livres de la Bonne Prière.

Les Génies protecteurs n'abandonnèrent pas le vieillard dans cette triste circonstance. Ils transportèrent dans l'île de Phû Quòc, qui était alors en vue, le pèlerin déçu, afin que celui-ci y achevât ses jours ; en face de l'orgueil coutumier il apporterait aux hommes la preuve de la faiblesse et de l'imperfection humaines.

D'un pas chancelant, Nguyen Duôc promena encore quelques années ses méditations. Il s'en allait répétant les mots mystérieux : « Nam ho, Ho ni, Tuôi phât. » Sentant sa fin proche, il les grava à l'intérieur de la grotte du Nui Bả Sẹp et dans la pagode de la Nui Tach Song. Peut-être espérait-il qu'un jour un homme aurait le cœur assez pur pour en comprendre le sens.

Voulant perpétuer le souvenir de son malheur et essayer d'attendrir la Divinité, les nouveaux disciples que Nguyen Duôc eut le temps d'adopter avant sa mort sculptèrent l'effigie d'un requin sur un morceau de bois. Depuis ce temps, tous les soirs, dans la pagode de Phû Quòc, au moment de la prière, le plus âgé des bonzes frappe avec un maillet sur la tête du requin.

Alors, les mains jointes et la tête baissée, tous – jusqu'au dernier bonzillon – répètent les premières paroles du livre perdu : « Nam ho, Ho ni, Tuôi phât ! »

Mais il n'est pas venu à la connaissance des hommes qu'aucun d'entre eux ait suffisamment approché de la perfection pour comprendre le sens de la Bonne Prière.





Alors les mains jointes et la tête baissée, tous répètent les premières paroles du livre perdu.

Le lac de l'Épée rendue

(Conte historique tonkinois)



ÊME les Jeunes-Chinois d'aujourd'hui, si fiers du passé de conquêtes de leur pays, ne peuvent nier qu'au début du XV^e siècle une de leurs principales colonies était profondément malheureuse. Il s'agit de celle qui était située au sud du pays de Han : à cette époque on la nommait le Dong kin, en attendant que, quelques siècles plus tard, les marins de Francis Garnier qui déformaient tous les mots indigènes l'appelassent le Tonkin.

Ce n'était pas une colonie de tout repos que ce Dong kin ; bien que les Chinois y fussent depuis longtemps installés, ils avaient dû réprimer plus d'une révolte. Leur occupation datait d'avant l'ère chrétienne, lorsque les dynasties locales des Lao, puis des Thuc, laissèrent tomber un sceptre trop lourd pour leurs mains devenues débiles. À cette époque, les Han étaient fils du Ciel et c'était au gouverneur de Canton qu'ils avaient confié la colonie du Sud, le Nan Yue.

De temps à autre, des insurgés groupaient les paysans que révoltaient les exactions des gouverneurs étrangers. Pour dix, vingt, cinquante ans, les conquérants étaient chassés et de nouvelles dynasties se proclamaient, qui ne gardaient le pouvoir que d'une manière éphémère. On vit ainsi les Dinh, les Lê, les Li, les Trân, les Hô. Chaque nouvelle lignée avait cœur de fonder sa capitale.

Mais les Chinois revenaient toujours. Trois fois, on les crut chassés pour toujours : par l'empereur Li Bon en 544, par l'insurgé Bo Cai Dai Vuong en 768, et enfin par l'empereur Bo Linh, celui qui éleva la

célèbre forteresse de Hoa Lu en 968. Hélas ! les Song avaient succédé aux Han sur le trône de Pékin ; plus tard, les Ming étaient à leur tour devenus Fils du Ciel. Le Dong kin voyait toujours redescendre du Nord les troupes chinoises qui renversaient les rois que les indigènes s'étaient donnés.

Pour être juste, on doit dire que les gouverneurs chinois, si grands fussent leurs appétits personnels, avaient amené la paix et la prospérité. Sans eux, que serait-il advenu du fertile delta du Fleuve Rouge, lorsque les Chams turbulents montèrent du Sud pour tout ravager, lorsque les montagnards descendirent des sources de la Rivière Claire pour mettre les plaines à feu et à sang ? s'est-ce pas un général chinois, Kao Pien, qui vit en rêve le légendaire cheval blanc Bach ma et qui, le lendemain, suivit de mémoire la galopade du Génie, traçant ainsi les limites de la ville de Da ! là qu'on appelle aujourd'hui Hanoi ?

Pourtant, de siècle en siècle, les paysans prenaient davantage conscience qu'ils ne travaillaient que pour payer l'impôt à la cour de Pékin. Et plus ils se révoltaient, plus le gouverneur chinois se montrait dur. La coupe fut pleine lorsque le mandarin Tsen Kaï lin – que le gel lui glace le foie ! – décréta que désormais les villages de l'Annam, le Pays du Sud, devaient fournir des recrues aux armées chinoises pour les aider à repousser les Chams. Passe encore de mourir pour fonder un pays libre ! Mais risquer de perdre la vie en protégeant la bourse de tous les riches Chinois qui s'étaient abattus sur le Dong kin paraissait intolérable aux indigènes.

Ceux-ci étaient loin d'être de race pure : les Chinois, les Thaïs et les montagnards descendus du Tibet s'étaient au cours des âges mêlés aux autochtones, les Muongs. Du sang cham, des mariages avec des prisonnières ramenées d'expéditions au pays des plateaux où vivent les sauvages Moïs, avaient finalement créé une race nouvelle, dure, courageuse, adaptée au terrible climat du delta : c'étaient les Annamites.

Lorsqu'un peuple commence à sentir qu'il pense d'une manière autre que ses voisins et surtout que ses conquérants, il ne tarde pas à trouver insupportable le moindre joug, à vouloir se débarrasser de toute contrainte l'empêchant de manifester son caractère national.

Tel était l'état d'esprit du Pays du Sud lorsque Tsen Kaï Lin instaura la conscription. C'était en 1418.

À ce moment, vivait à Sam son, dans la province de Thanh hoa, un humble pêcheur annamite. Tout au long du jour, il allait sur des radeaux liés entre eux jeter son filet dans le golfe. Parfois un typhon le surprenait en mer : le courant et le vent l'emmenaient alors au large, près des lourdes jonques chinoises qui venaient de Fou Tchéou, en

Chine, tirer des mers d'Annam des poissons qu'on vendrait séchés, à Canton. Plutôt que de subir l'humiliation de demander assistance aux « Ca tious », le pêcheur Lé Loï préférait carguer sa voile de bambou et se faire balloter pendant plusieurs jours par la tempête.

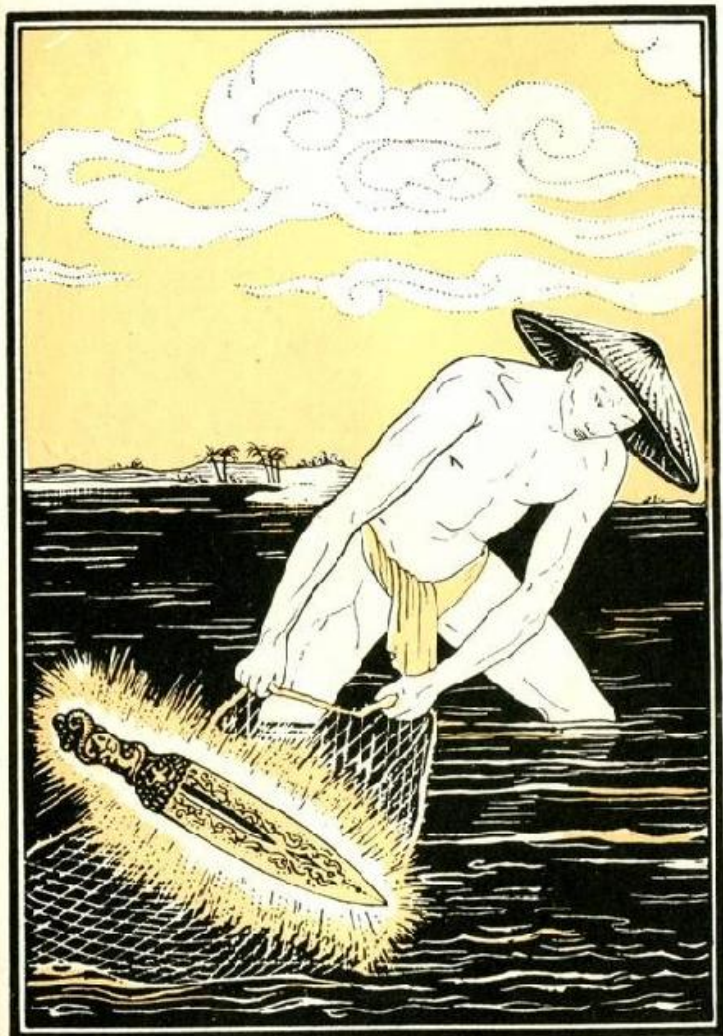
Il avait à ce point horreur des usurpateurs qu'il résolut de quitter Sam son et d'aller à la capitale commettre quelque meurtre de libération. Mais les palais étaient bien gardés et les mandarins chinois n'apparaissaient que loin derrière des haies de haliebardes.

Lé Loï, attendant quelque occasion d'un geste qu'il estimait être nécessaire pour sa patrie, reprit son état de pêcheur. Il ne voulut cependant pas s'éloigner de la capitale, qu'on appelait alors Thang Long : le Dragon Planant. Tous les matins, avant que les soldats chinois ne commençassent à défiler dans la ville, il se rendait sur les bords du Petit Lac et, là, il jetait son filet.

Un jour, il lui sembla que son épervier était particulièrement lourd à remonter. « Je dois être accroché dans quelque racine », pensa-t-il. Comme il tirait avec précaution pour ne pas rompre de maille, il aperçut des lueurs dorées au sein de l'eau. « Non, je m'étais trompé, rectifia-t-il. C'est un magnifique poisson que j'ai pris dans ma poche. » Et de haler plus doucement.

— C'est curieux, dit-il à haute voix. Pour un poisson de cette taille, il ne se débat guère... Et puis, il est lourd comme un gong de bronze !

Le filet à terre, il s'accroupit pour dégager sa proie. Il n'en crut pas ses yeux lorsqu'il vit sortir des mailles une épée magnifique dont la lame, large et courte, lançait des éclairs. Retournant l'arme dans ses mains, il en admirait la poignée délicatement ciselée ; mais il en revenait toujours à la lame qui semblait briller de quelque lumière surnaturelle.



...il vit sortir des mailles une épée magnifique.

— Oh !... fit-il soudain. C'est un Esprit qui m'a envoyé cette épée et c'est un ordre qu'il me donne !

Et s'empressant de cacher sous ses vêtements l'arme du Génie, il courut jusqu'à sa demeure.

De ce jour, un esprit nouveau l'habita. Lui, que la contemplation solitaire des flots avait rendu plutôt silencieux, il devint éloquent. L'épée cachée contre sa chair, il parcourait le quartier des artisans. On le voyait rue des Tisserands, rue des Chapeaux-de-Latanier, rue Vieille-des-Tasses, rue du Papier. Il entrait dans les boutiques, s'asseyait sur ses talons et commençait d'une voix qu'il assourdissait un vibrant discours contre l'oppression chinoise.

La nuit, une animation inaccoutumée régnait dans la rue des Forgerons ; on entendait frapper sans arrêt sur les enclumes. Au matin Lé Loï regagnait sa maison, l'épaule fléchissant sous un paquet d'épées emmaillotées.

Puis l'ancien pêcheur commença à parcourir les campagnes. Quand il avait passé, les paysans semblaient mieux accueillir les perceptions d'impôts chinois ; mais la nuit, les villages élevaient autour de leurs villages des murs de terre surmontés de bambous taillés en pointes acérées.

On le vit sur la Rivière ivoire et sur la Rivière Claire, sur le Fleuve Rouge et en haut du mont Tan vien. Il savait dire les mots qu'il fallait pour faire vibrer les cœurs et il ne redoutait pas d'être dénoncé aux autorités chinoises. De fait, il ne fut jamais trahi.

La saison des pluies arriva. Des typhons accoururent de la mer, qui ravagèrent le delta. Dans la capitale, le Petit Lac débordait et inondait les rues, empêchant les soldats chinois de patrouiller : c'est que les fils de Han craignent la pluie comme des chats...

Et un matin, à l'aube, des échelles furent dressées contre les murailles de la citadelle. Les gongs d'alarme n'eurent pas le temps de résonner que les sentinelles étaient déjà égorgées. Ce fut dans le jour naissant une affreuse bataille, sans cris, mais avec des blessures mortelles et des flots de sang dans les cours. Le premier rayon de soleil tomba juste sur la tête coupée de Tsen Kaï Lin, empalée au sommet de la plus haute tour de la forteresse.

En une journée, les insurgés étaient maîtres de Thang Long ; en un mois, du delta tout entier. Mais les armées chinoises ne tardèrent pas à accourir du Nord. Comme une marée, elles envahissaient le pays. On se battait dans les rizières, au milieu de la boue. On s'égorgeait dans les pagodes, car plus rien n'était sacré que la possession de la terre d'Annam. Un jour, Ninh Binh était perdue ; la lune suivante elle était reprise. Il y avait tant de morts qu'on ne pouvait songer à leur donner de sépulture, et il en résulta de grandes épidémies. N'importe, on se battait toujours...

Mais toujours aussi de nouveaux Chinois arrivaient, par la côte, par les cols des montagnes, en barques de guerre. Lé Loi était partout. Plusieurs fois battu, il se fit passer pour mort, se réfugia dans les forêts, reconstitua ses troupes et fondit comme un aigle sur les Chinois qui se croyaient vainqueurs.

Une fois, les usurpateurs proclamèrent que le chef des insurgés était prisonnier et qu'on allait le supplicier sur les murs de la citadelle de Thang Long qu'ils avaient réoccupée. De fait, tout au long d'un jour, les Annamites épouvantés assistèrent à l'agonie d'un homme qui fut débité en cent morceaux avant de rendre l'âme. Le lendemain matin, trente têtes d'officiers chinois étaient accrochées aux arbres qui entourent le Petit Lac ; chacune portait une inscription : « Cadeau de Lé Loi, chef du Sud Libéré, au gouverneur chinois de Thang Long ! »

Cela dura dix ans. Un jour, le dernier Chinois des troupes impériales de Pékin franchit en courant la Porte de Chine, à Dong Dang. Derrière lui, une tête coupée tournoya dans l'air et vint le frapper dans le dos : c'était l'affront d'adieu que les insurgés victorieux envoyaient aux étrangers définitivement chassés.

Alors Lé Loi le pêcheur, Lé Loi l'insurgé, Lé Loi le libérateur revêtit la robe de soie jaune des empereurs : des dragons à cinq griffes, la lune et le soleil, des phénix et des nuages y étaient brodés avec art.

— Honneur au Fils du Ciel descendu sur la terre. Gloire à l'empereur du Viet Nam, le Pays du Sud Libéré. Longue vie à l'empereur Lé Thai To ! Que la dynastie des Nguyen qu'il ouvre en ce jour dure mille et dix mille ans !

Ainsi psalmodiaient les bonzes, ainsi souhaitaient les mandarins et les ministres que le nouveau souverain venait de nommer. D'un seul bloc, les longues files de dignitaires se prosternaient, le front dans la poussière. Et ces lays furent répétés à trois reprises de trois agenouillements.

Après la prestation du serment, l'Empereur, ceint de son épée, se fit conduire dans son palanquin jusqu'au Petit Lac. Il voulait se prosterner devant le Génie des Eaux qui lui avait fait don de l'épée qui rend vainqueur. À son tour, seul devant son peuple, il s'agenouilla, le front à terre. Mais à peine se fut-il relevé que les mille et dix Annamites qui l'acclamaient purent voir l'épée qui jaillissait toute seule hors du fourreau.

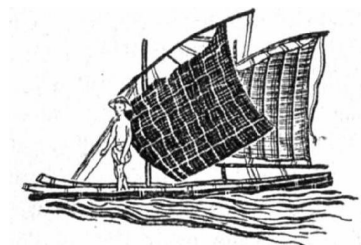
Comme une flèche, elle monta dans le ciel, éblouissante. Puis, sans que personne comprît comment le miracle s'accomplissait, elle se changea en un dragon de jade vert. Un moment, l'animal fabuleux plana au-dessus de la foule, illuminé jusqu'au cœur par le soleil. Et soudain, comme une pierre abandonnée à son poids, il piqua vers les lotus qui flottaient.

Ceux qui étaient sur le bord du Lac virent distinctement qu'au lieu de s'enfoncer dans l'eau comme on s'y attendait, le Dragon avait pénétré dans le *don* d'une petite tortue brune qui nageait à peu de distance de la berge. Un moment, on put suivre les évolutions de la tortue qui était devenue verte comme une émeraude taillée. Puis, son tour, l'animal disparut, en même temps que s'ouvraient toutes les fleurs de lotus qui couvrent la surface du Petit Lac.

Le lendemain, un messager entra tout essoufflé dans le Talais impérial. Il annonça que, pendant la nuit, une petite île ronde avait émergé du Lac, une petite île en forme de tortue.

— Qu'on élève un temple sur cette île, ordonna l'empereur Lé Thaï To : à tout jamais, il témoignera de la reconnaissance que peut avoir à l'égard du Génie la dynastie des Nguyen, la dynastie désormais immortelle.

Et c'est encore aujourd'hui un Nguyen qui, à Hué, règne sur le peuple d'Annam, le peuple libre du Sud Libéré.



La légende du Riz

(Conte annamite)



UTREFOIS, c'était bien mieux qu'à présent !... Il n'est pas qu'en France que les vieilles gens aiment à répéter cet aphorisme. Les Annamites aussi prétendent qu'il y a fort longtemps la vie était plus douce qu'aujourd'hui.

Ainsi, il y a des millénaires et des millénaires, chaque tige de riz ne portait qu'un énorme grain, gros comme un bol. Voulait-on une récolte ? Il n'y avait qu'à jeter dans les terres détrempées par les pluies un de ces grains : à peine touchait-il le sol qu'il éclatait en dix mille morceaux. On n'avait plus qu'à venir le voir pousser et, si le temps était trop sec, à prier les Génies de faire tomber un peu d'eau. (S'il pleuvait trop ensuite, on n'avait qu'à supplier le Ciel d'envoyer assez de rayons de soleil pour pomper l'excédent d'eau...)

Quand le riz arrivait à maturité, toute la famille se réunissait dans la maison devant l'autel des Génies familiers ; on allumait les bougies et, pendant trois jours, on faisait de grands lays en remerciement que tout soit si commodément ordonné pour le plus grand bien des hommes. À ce moment, les grains de riz arrivaient, roulant sur eux-mêmes. Sans qu'on les guidât, ils savaient trouver tout seuls le chemin du grenier et, là, ils s'entassaient jusqu'au plafond.

Mais une femme – naturellement !... – détruisit ce bel arrangement de la nature.

Une année, le temps de la récolte était arrivé. C'était le moment de nettoyer la maison, car le grain de riz ne supportait pas de rouler sur un sol souillé. Un mari pria sa femme de balayer l'aire de la salle

commune pendant que lui se chargerait de préparer l'autel.

Ce n'est pas que sa femme eût, plus qu'une autre, le génie de la contradiction ni qu'elle n'estimât pas son époux. Comme toutes les femmes d'Annam, elle était hors de chez elle fort soumise à son mari, quitte, rentrée dans sa maison, à exercer son despotisme ménager. Mais elle avait à cette époque l'inquiétude au cœur. N'avait-elle pas envie pour le Têt, le Jour de l'An annamite, d'une belle tunique de soie rose pâle, avec aussi un collier de grains d'or, et également d'or les bracelets – sans compter, bien entendu, des socques de velours, brodées de paillettes, et un turban neuf ?

Elle s'arrêtait de balayer à chaque instant et se mettait à rêver : « De combien de grains le collier ?... Et les socques ? Vertes ou rouges, pour aller avec la tunique rose ?... »

Comme son mari venait de commencer ses invocations et qu'il se jetait, le front à terre, dans les lays ritueliques elle sentit que quelqu'un cognait violemment son balai sur lequel elle était appuyée. C'était le riz qui entrait. Hélas, sous le choc, il se brisa en mille et dix mille miettes.

Ce fut un beau vacarme. La femme glapissait, l'homme jurait, les enfants pleuraient. Jusqu'aux pores qui étaient entrés et qui grognaient en s'efforçant d'avalier dans le minimum de temps le plus de morceaux de riz. Mais, par-dessus tout, s'élevait la voix aiguë du Grain de Riz.

— De ces humains, on n'a plus à attendre aucun égard !... C'est bien !... Dorénavant, je n'entrerai dans les maisons que si l'on vient me chercher dans la rizière avec une lame de fer et un manche de bois. Et, pour rendre la peine plus dure aux hommes, je ne me présenterai plus qu'en morceaux : un brin par un brin, il faudra me repiquer dans la boue ; un grain par un grain, il faudra me recueillir.

Et c'est ainsi que, par la faute d'une femme coquette, le peuple d'Annam peine si durement dans la rizière. Mais, comme il n'aime pas à être malheureux tout seul, il a associé à son pénible travail le buffle que lui a donné Ngoc Hoang, l'Empereur de Jade.



La légende du Buffle

(Légende annamite d'origine chinoise)



LE chaos venait à peine de finir. Ngoc Hoan, Père des Dieux, avait tout juste terminé l'organisation de son Empire céleste. Sur un trône de saphir il régnait, ayant à sa droite l'Étoile du Sud, Nam Tao, qui tient le registre des naissances et à sa gauche Bac Dan, L'Étoile Polaire, qui tient le registre des décès.

Parfois, il reprenait son apparence d'Oiseau de feu, qu'il avait avant que tout fût créé, et, accompagné de Tho Dia, le Génie du sol, il s'en allait visiter la Terre.

— Guère beau, ton domaine ! disait le Roi du Ciel à son compagnon. Regarde cette boule de glaise jaune : c'est d'une tristesse affreuse. Et si je jette sur la Terre des êtres à mon image, que mangeront-ils ?...

Attristé, il remontait alors au plus haut du Ciel, cherchant comment il pourrait aménager la Terre. Un jour, il avisa un de ses officiers. C'était un vieux Kim Kouang dont la longue barbiche grise comptait bien cinquante poils, chacun isolé de son voisin. Sur sa tête, l'officier portait une coiffure de guerre à deux longues cornes recourbées à plat vers l'arrière.

— J'ai décidé de créer des hommes et des animaux sur la Terre, annonça l'Empereur de Jade. Toi, Kim Kouang, tu vas jeter de la main droite ce paquet d'herbes dans les plaines, mais brin par brin, puis, de la main gauche, tu lanceras ces deux gros grains de riz : en tombant, ils se briseront en mille fois dix mille morceaux.

Le Kim Kouang s'en alla sur un arc-en-ciel et, près de la Terre, il lança d'abord son herbe. Mais, fut-il maladroit, fut-il négligent, c'est

un seul paquet vert qu'il laissa tomber sur le sol et non un brin, puis un autre, puis encore un.

Ce ne fut pas long : il vit la tache s'agrandir rapidement, l'herbe foisonner et couvrir tout ce qui n'était pas submergé par les eaux. Le temps de respirer quinze fois, la Terre n'était plus qu'une boule verte.

Alors, le Kim Kouang regarda les deux grains de riz, gros chacun comme un bol. « Si chaque grain se brise en mille fois dix mille morceaux et que chaque morceau se multiplie aussi rapidement que l'herbe que j'ai jetée, il n'y aura plus de place sur la Terre pour les hommes ni pour les animaux. » Alors, il ne jeta qu'un des grains de riz et mangea l'autre.

Mais l'Empereur de Jade sait tout et voit tout. Lorsqu'il lança sur la Terre les hommes et les femmes, les éléphants et les moustiques, les cerfs et les perroquets, il s'aperçut qu'il y avait mille fois plus de brins d'herbe que d'épis de riz.

Irrité, il fit comparaître le Kim Kouang devant son Divin Courroux.

— Tu as gâté, Kim Kouang, ce qui devait être ma plus belle œuvre !... Maintenant la Terre n'est plus qu'une boule d'herbe et c'est à peine si hommes et animaux pourront y trouver leur nourriture... Aussi vais-je créer un animal de plus : ce sera le buffle. Il aura ta figure et sera animé de ton esprit obtus. Par le Ciel que j'ai créé du Chaos, je te condamne à manger toute cette herbe, et ce jusqu'à ce que tu en aies débarrassé la Terre.

— Ô Divin... mugit l'officier, déjà à quatre pattes comme un animal.

— Et, pour réparer ta faute envers l'homme, tu tireras sa charrue et tu l'aideras à trouver sa nourriture. Va !...

Depuis cette époque reculée, le buffle broute, broute, broute. Mais il y a toujours autant d'herbe sur la Terre... Un gamin d'homme accroché à ses cornes recourbées à plat vers l'arrière, il piétine la rizière, tirant soc et herse. Mais c'est en vain qu'il mire dans l'eau boueuse sa barbiche rare et effilée, il constate qu'il y aura à peine assez de riz pour l'année. Il faudra encore travailler l'an prochain...



La vie merveilleuse de Noix-de-Coco

(Légende annamite-cham)



Un Européen qui voudrait raconter cette histoire dirait qu'elle débuta en 1038. Beaucoup plus exactement, nous dirons qu'elle commença en l'année du Rat, ère du Cheval. Le mois importe beaucoup, car c'était celui du Crabe – qui, chacun le sait, est des plus néfastes. Pour comble de malheur, l'étoile Hau était au plus haut du ciel, signe évident de calamité.

Qui naît au moment où l'étoile Hau est au sommet du ciel, dans le mois du Crabe de l'année du Rat, est évidemment soumis aux plus déplorables influences ! On conçoit qu'avec ces conditions de départ dans la vie, le jeune Kadop eut une existence complètement en dehors de la normale...

Sa naissance fut elle-même entourée des circonstances les plus extraordinaires. Sept jours avant que Kadop vînt au monde, sa mère était allée se baigner dans une source et n'avait aucune idée d'avoir un enfant. À peine se fut-elle plongée dans l'eau fraîche que soudain la vasque de pierre où elle s'était étendue se trouva sèche, absolument sèche comme si, depuis des lunes, des faux de bergers y avaient été allumés.

Aussi, après un présage si étonnant, personne dans le village cham où vivait le charron Pan, personne ne fut étonné que Jong, la jeune femme de celui-ci, annonçât qu'elle allait avoir un enfant. Tout le monde fit des vœux pour que ce fût un garçon, car les pauvres gens n'avaient eu jusque-là que des filles, progéniture sans valeur aucune.

Ce fut un garçon... Sans en entendre davantage, le charron alla

remercier la déesse brahmanique Baghâvâti Uma, épouse de Çiva. Après s'être incliné dans le temple de briques rouges en forme de bouton de fleur, il s'en retourna tout bonnement cercler ses roues de chariot. Mais le soir, quand il revint, ses voisines, les cheveux épars, lui apprirent que son fils n'avait ni bras ni jambes et était rond comme une noix de coco.

— Bah ! dit Pan le charron, que quelques coupes d'alcool de riz avaient rendu optimiste. Bah ! Nous l'appellerons Noix-de-Coco et voilà tout...

Tout de même, comme il craignait le mauvais sort, il eut l'idée de pratiquer ce qu'on appelait le rachat. Au matin, il alla déposer son enfant sur le bord de la route que suivent les villageoises pour se rendre au marché, puis il se cacha derrière un buisson. Une vieille femme entendit crier et se pencha sur le nouveau-né.

— À mon petit morceau, dit-elle apitoyé. Trois âmes et sept Esprits de vie, que fais-tu là ! Qui a eu le cœur assez dur pour t'abandonner ? Ah ! si ma fille pouvait t'adopter... Mais elle a déjà tant à faire avec ses six enfants !... Et moi, ma poitrine desséchée ne pourrait te nourrir.

— Oh, le joli petit enfant que vous avez trouvé là, dit le charron en se montrant. Si vous ne pouvez l'élever, voulez-vous me le vendre ? Je vous en offre trois cents sapèques. C'est une somme !...

La villageoise, tout heureuse de l'aubaine, ne demanda pas mieux que d'accepter. Pour ne pas en perdre l'habitude, elle marchanda et l'accord se fit pour trois cent dix-huit sapèques, plus quatre chiques de bétel. Chacun s'en fut content, la vieille mâchonnant sa noix d'arec et le charron heureux d'avoir repassé à une autre le mauvais sort que Noix-de-Coco pouvait avoir apporté dans la maison.

Cet enfant fut étonnant de précocité. À sept mois, il savait non marcher mais se diriger en roulant sur lui-même ; à trois ans, il parlait couramment ; à cinq ans, sans se tromper, il vous récitait toute la généalogie des dieux brahmaniques – et c'est fort compliqué ! – y ajoutant, pour peu que vous insistiez, les principales prescriptions de la religion islamique que pratiquaient les Chams Banis. À sept ans, chose plus utile que d'être savant en théologie, il pouvait à merveille garder les chèvres.

Aussi fut-ce d'une manière naturelle qu'il demanda à sa mère d'aller trouver le Roi et de le prier humblement d'admettre le petit, tout petit Kadop comme gardien des troupeaux.

À la vérité, ce n'était guère le moment d'aller trouver le grand Indravarman. Dans le village de Ka Jong, on n'avait connaissance des nouvelles du royaume que plusieurs lunes après les événements. D'ailleurs, une bonne récolte, les pluies, les méfaits du seigneur Tigre n'étaient-ils pas d'une autre importance que ce qui se passait à la cour

de Vijaya ? Aussi les habitants étaient-ils excusables d'ignorer que le royaume cham s'était scindé en deux et qu'il y avait maintenant deux États : celui de Phan rang, dans le Sud, au Pandarang, et celui de Cha ban, au Nord. Et personne ne pourrait blâmer les pauvres bûcherons isolés dans la forêt de n'avoir pas appris que le royaume du Nord était envahi par les Annamites et que le glorieux Indravarman II, après avoir perdu le sud de son royaume, se faisait dépouiller maintenant du nord de ses États par l'empereur du Dong kin.

— Aller trouver le Grand Indravarman ? dit la mère (car elle ignorait que le roi cham était en fuite). Mais c'est folie !... Tu n'as ni pieds ni mains, j'ai chaque jour peur que tu ne perdes mes trois chèvres et tu veux garder les buffles du Roi !... C'est insensé !

Mais Noix-de-Coco insista tellement qu'elle se mit en route pour le Palais. Elle ne fut pas trop étonnée de voir que les maîtres avaient changé. Mais qu'importe qui les gouverne pour de pauvres charrons : ils n'en paieront pas moins un impôt, chaque année plus élevé, et les typhons ravageront toujours les rizières.

Quand dame Jong arriva au Palais, les chiens aboyèrent avec fureur. Les officiers de garde sortirent : c'étaient des « pan nongs » chams, autrement dit des militaires d'antichambre, toujours prêts à faire leur cour au puissant du moment. Quand la femme leur expliqua le but de sa visite, ils s'esclaffèrent :

— Mais ce n'est plus le roi Indravarman qui règne ici ! C'est le Grand et Noble Empereur d'Annam Li Thanh Ton, qui a défait les Chams et remporté la plus grande victoire de ce siècle !

Quelques jours après, la femme revint avec son enfant. Celui-ci avait tant roulé sur le chemin qu'il en était plein de poussière. Pendant qu'assise dans un couloir dame Jong attendait que le souverain passât, tant qu'elle pouvait elle frottait Noix-de-Coco. Lorsque retentit le grand tambour qui annonçait l'arrivée de l'Empereur, Jong se mit à genoux, le front sur les dalles, prête à exposer sa requête. Il était autrefois plus facile d'aborder le Fils du Ciel qu'aujourd'hui le dernier des mandarins.

— Mon fils, poussière de la plante de tes pieds d'or, ô mon Roi, mon fils voudrait garder tes buffles.

— Mes buffles ?... Mais, ma pauvre femme, avec ceux que j'ai amenés du Dong kin pour ravitailler mes armées et tous ceux que j'ai eus ici en butin, j'en ai bien trois cent mille ! Et mes trente bouviers ne suffisent pas à la tâche...

— Tes buffles, dit une voix pointue, je les garderai bien tout seul, quand même ils seraient trois fois trois cent mille !

Et Noix-de-Coco roula jusque sur les sandales dorées de l'Empereur. Il est à penser qu'il étonna le souverain, car celui-ci, d'un air indifférent, dit ce simple mot : « Va ! »

La moitié du Palais était dehors pour voir la sortie de Noix-de-Coco qui roulait, talonnant les bêtes qui s'attardaient. Et chacun de se tenir les côtes de rire... À midi, la petite princesse Mi Nuong – dont le nom signifie Reine de Beauté – s'en vint dans la brousse porter à manger à Noix-de-Coco. En ce temps-là, les mœurs étaient très simples et personne ne s'étonnait de voir une fille de roi venir servir un petit bouvier.

Elle trouva tous les buffles paissant bien tranquillement et revint en courant en faire part à son père le souverain. Le plus surprenant fut que, le soir, tout le troupeau revint complet aux étables, chose que depuis sa victoire l'empereur d'Annam n'avait pu obtenir de ses serviteurs, bien que pour l'exemple il eût fait trancher quelques têtes.

— Tu me rapporteras aujourd'hui des lianes que tu couperas dans la forêt, ordonna le lendemain le roi Li Thanh Ton à Noix-de-Coco. Et tu les enrouleras autour des cornes d'un buffle : j'en ai besoin pour consolider les toits du Palais.

Ce jour-là, la petite Mi Nuong alla encore porter son repas à Noix-de-Coco. Mais, parce qu'une enfant de six ans est curieuse comme une femme, elle se cacha pour surprendre l'artifice par lequel le bouvier pouvait, sans pieds ni mains, retenir trois cent mille buffles. De derrière un buisson, elle vit des serviteurs innombrables, tous beaux et bien vêtus, couper les lianes et rassembler les bêtes qui s'écartaient. Il y avait même, pour divertir Noix-de-Coco, un palais avec, devant, des chiens et des chèvres qui faisaient des tours.

Émerveillée, elle appela faiblement le petit bouvier : aussitôt, la brousse redevint vide. Portant son plat de riz, la petite princesse ne pouvait en croire ses yeux.

Au soir, le retour fut triomphal. Ce n'était pas un buffle qui avait des lianes enroulées autour de ses cornes, mais tout le troupeau. Et des serviteurs qui comptaient les bêtes pour tâcher de prendre en faute le bouvier en trouvèrent trois cent mille et dix, car dix bufflons étaient nés dans la journée. Comme il avait beaucoup de dignité, le Grand Roi Li Thanh Ton, vainqueur des Chams, ne voulut pas montrer sa perplexité, mais il resta songeur toute la soirée.

— Ce jour, tu me rapporteras un paquet de perches, dit l'Empereur. J'ai à faire réparer mes palissades.

Se cachant à nouveau, la petite princesse vit tous les animaux de la forêt qui étaient venus rendre hommage à Noix-de-Coco, sans songer à s'entre dévorer. Il y avait là des sangliers, des biches, des tigres, des aigles et des tourterelles, des pythons et des lapins, même un rhinocéros et plusieurs éléphants sauvages. Montant sur un arbre pour mieux voir, Mi Nuong surprit Noix-de-Coco sortant de son enveloppe. C'était un jeune garçon à la peau ambrée, d'une merveilleuse beauté – de cette beauté qu'a la lune de juin au lendemain de la nuit où elle

est pleine.

— Frère aîné, dit la petite princesse en posant respectueusement son plat devant Noix-de-Coco qui avait repris sa forme ronde. Frère aîné, je...

Et elle éclata en sanglots, car son petit cœur de fillette était déjà plein d'amour.

— Non pas Frère aîné, ô Princesse : je ne suis qu'un bouvier. Appelle-moi donc tout simplement : « Garçon ».

Tous les deux discutèrent longtemps sur ce point. En réalité, ils étaient aussi intimidés l'un que l'autre. Enfin, croyant mettre Noix-de-Coco à l'aise, Mi Nuong lui demanda de couper une perche, « pour m'aider à regagner le palais de mon Père, ajouta-t-elle, car je suis bien fatiguée. »

Le jeune bouvier parut fort embarrassé : il ne voulait pas sortir de sa coque devant la fillette et, sans bras ni jambes, il ne pouvait rien faire que rouler.

— Prenez donc une de celles qui sont coupées, fit-il. Je n'ai plus la force d'en abattre une de plus !

Le croirez-vous ? Il fallut, le soir, cent charrettes pour rapporter les perches que l'Empereur avait demandées : il y avait de quoi remettre à neuf toutes les palissades de Cha ban.

Le quatrième soir, les choses faillirent se gêner. Les deux filles aînées du Roi, Ngoc Hoa et Luc Xuong – Perle harmonieuse et Jade étincelant – étaient occupées à préparer le thé vert lorsque Noix-de-Coco, tournoyant sur lui-même, arriva tout trempé près de leur feu. Un orage épouvantable avait éclaté au moment même où le bouvier ramenait son troupeau, toujours accru de quelques têtes.

— Va-t'en, monstre ! lui crièrent-elles, furieuses. Tu salis tout et tu nous effrayes, plus encore qu'un tigre...

Comme Noix de-Coco aperçut à ce moment Mi Nuong qui, de derrière une portière, lui adressait un tendre sourire, il ne dit rien ; il se contenta de rouler sur les pieds des deux jeunes filles en se retirant.

Le lendemain, Mi Nuong arriva dans la brousse, revêtue de ses plus beaux atours : en même temps que son riz, elle portait un plat de chiques de bétel.

— Vous allez donc porter ces feuilles de bétel à la fiancée de votre frère, en signe d'engagement ? demanda Noix-de-Coco.

— Non, répondit la petite en s'empourprant. Mais j'ai pensé que, peut-être, vous-même voulez vous fiancer à une jeune fille... Aussi, j'ai préparé pour vous ces feuilles de bétel que vous enverrez à la famille de celle qui vous plaît. Mais n'en dites rien à personne.

Alors au soir, le troupeau rentré, Noix-de-Coco roula tout au long du chemin jusqu'à la maison de sa mère. La nuit entière se passa en discussion entre Jong et son fils. Au matin, lassée de l'insistance de

Noix-de-Coco, Jong l'emmena au Palais.

— Je viens pour une affaire que j'ai, dit-elle en arrivant, et je veux voir l'Empereur.

En même temps, de sa manche, elle s'évertuait à faire briller la coque de son fils.

— Mon fils, Ô Grand Roi vainqueur de mon peuple, mon fils, boue de tes pieds augustes, veut épouser une de tes filles.

— Ma foi, dit en souriant le souverain, ton fils n'est pas précisément une beauté, mais il m'a rendu de tels services qu'il ne me déplaît pas de le voir entrer dans ma famille. Il faut que je voie laquelle de mes filles consent à l'épouser.

Les filles d'Annam ne sont cependant jamais consultées lorsqu'on parle de leur mariage. Mais, en l'occurrence, il s'agissait d'une fille de roi et d'un monstrueux bouvier, fils d'un charron : la chose valait bien qu'on fît quelque entorse à la coutume.

Ngoc Hoa, consultée, prit un air hautain et se retira sans un mot. Luc Xuong cracha par terre de mépris et ne dit que : « Un vrai tigre !... » Mi Xuong rougit, ce qui valait tous les aveux d'amour.

— Bien ! dit le Roi. Il épousera donc Mi Xuong, mais il faut auparavant que je sache le vrai nom de Noix-de-Coco, puis que je consulte les devins pour savoir si les astres des deux enfants peuvent s'accorder. Après quoi, tu pourras, Jong, aller faire part de ces fiançailles aux grand'mères et aux grands-pères de ton fils.



Le nom joue un rôle important dans la vie du peuple d'Annam, plus d'ailleurs que chez les Chams. Quand l'enfant est petit, sa mère le nomme volontiers « Peau de banane » ou « Queue de poisson », appellations qui indiquent aux mauvais Génies que l'âme enfantine dont ils voudraient s'emparer a vraiment peu d'importance. Ensuite, on adopte un numéro d'ordre : « deux » ou « six », selon qu'après le Génie protecteur (qui a le numéro un) on est l'aîné ou le cinquième enfant. Le vrai nom est caché. Ce n'est qu'à la mort de celui qui le porte qu'il sera prononcé et écrit : il sera alors gravé sur la tablette qui, au milieu de l'autel domestique des ancêtres, abrite l'âme de ceux ayant disparu de la famille.

Mais Kadop était cham et s'était toujours appelé ainsi, quoique chacun le nommât plus couramment Noix-de-Coco. Aussi les devins annamites du Roi, fidèles à la tradition, décidèrent-ils qu'on le nommerait « Hai », ce qui veut dire le premier, l'aîné, les filles ne

comptant pas dans la numération.

— Pour le reste, ce n'est pas mauvais, ajouta l'astrologue en chef. Le promis a un an de plus que la fillette : ne faut-il pas que l'âge du mari, lorsqu'il dépasse celui de la femme, le fasse en chiffre impair ? Il y a bien ce mauvais Rat de l'année et ce détestable Crabe du mois... Mais la fiancée est née en l'an du Chat et au mois du Taureau : les uns annulent les autres !... Et leurs deux éléments, Terre et Eau, se compléteront.

Alors Jong, pour satisfaire à la coutume annamite, envoya au Roi un plateau rempli de chiques de bétet et de noix d'arec, avec deux boucles d'oreilles. Elle alla ensuite discuter la dot que l'Empereur devait donner pour qu'un garçon prit sa fille. Le souverain se crut généreux en offrant cent cinquante ligatures de cent sapèques et fut bien étonné d'entendre Jong discuter. Mais le marchandage est si profondément ancré dans le caractère des femmes d'Asie que le Roi ne put y mettre fin qu'en l'offrant deux cents ligatures et vingt-cinq coups de rotin. Jong s'en tint alors aux cent cinquante ligatures...

Et, les enfants fiancés, on décida d'attendre huit ans. Maintenant le fiancé devait « faire le gendre » chez ses beaux-parents. Ne faut-il pas que ceux-ci apprennent à le connaître ! La qualité de Roi n'empêche pas qu'on exploite tant qu'on le peut les forces du promis tandis qu'il en est encore temps : il ne faudra plus compter sur lui quand, pour de bon, il aura conquis sa femme...

Ce que fit Noix-de-Coco pendant un an est inimaginable : les buffles étaient devenus innombrables, des porcs s'y étaient joints, et aussi des milliers et des milliers de canards isabelle ; on ne lui demandait plus de rapporter des lianes et des perches, mais les plus gros arbres de la forêt, des poissons gros comme des veaux et des charrettes pleines de fruits et de légumes.

Puis, un matin, tout disparut : les gardes annamites, les étendards dentelés où étaient brodées des constellations, les quatre cent mille buffles, les porcs, les canards et jusqu'au Grand Empereur Li Thanh Ton. Celui-ci avait reçu de mauvaises nouvelles de son empire du Dong kin que les Chinois avaient envahi et il avait dû partir en hâte pour défendre le nord de ses États.

Il appela l'ancien roi Indravarman pour gouverner à sa place, sûr de la fidélité de son nouveau vassal. Puis, en une nuit, il vida Cha ban sans y laisser âme qui vive autre que les pannongs chams qui se préparaient à acclamer le nouvel occupant du trône.

Noix-de-Coco était allé passer la soirée chez dame Jong sa mère : on n'eut pas le temps de le prier de rentrer au Palais. Quand, à l'aube, il pénétra dans la capitale, il n'avait plus de fiancée.



Bien des aimées passèrent. Les riz poussèrent et furent fauchés, les buffles piétinèrent dans la boue des rizières. Des tigres sortirent des forêts pour emporter du bétail, des crocodiles se traînèrent hors des rivières pour manger de petits enfants imprudents qui ne se méfiaient pas assez de ces gros troncs échoués sur les berges.

Désireux de reconquérir les provinces du Pandarang qui s'étaient séparées de son royaume, le Puissant Bouclier Indravarman reconstitua son armée. Ce n'était pas dans les conditions du traité qu'il avait signé avec l'empereur Li Thanh Ton. Celui-ci, avait appris que son vassal manquait à sa parole et levait une armée. Il quitta la capitale du Dong kin, fondit comme un épervier sur le royaume des Chams et, en deux jours d'assaut, s'empara de Vijaya.

C'en était fait de la glorieuse septième dynastie Cham. Comme un boufflon attaché au bout d'une corde, le roi Indravarman prisonnier suivit la litière de son vainqueur, l'empereur d'Annam, jusqu'à Thang Long où il perdit la tête, proprement enlevée par l'exécuteur particulier de Li Thanh Ton.



Quatorze ans avaient ainsi passé. On était en l'année de la Grenouille (pour la commodité, nous traduirons par l'an 1070). Kadop avait grandi, ce qu'on peut exprimer en disant qu'il était de la taille de vingt noix de coco. Cette fois, il avait suivi son futur beau-père, mais en palanquin, car on ne pouvait songer à ce qu'il roulât sur les trois mille li du chemin.

Comme il avait vingt-deux ans, les devins se réunirent pour choisir le jour du mariage et déterminer le nombre et la qualité des vêtements, des mets et des invités. C'est là recherche à laquelle on n'attache jamais trop d'importance : sait-on ce qui peut arriver en faisant à la légère un choix qui pourrait mécontenter quelque Génie...

Pendant plusieurs semaines, on battit les forêts pour capturer paons, chevreuils et lièvres destinés au repas de noces. Et Ton dressa des tables pour une ripaille ininterrompue, de cent jours et cent nuits.

Après neuf siècles, on parle encore de ces épousailles, du maître de mariage tout vêtu de bleu qui précédait le cortège, sabrant l'air de grands coups de coupe court pour éloigner les mauvais Esprits.

Derrière lui, marchaient des serviteurs portant sur des plateaux de laque rouge les chiques de bétel rituelles, les quinze mille sapèques offertes par l'Empereur au Charron Pan, les vêtements donnés à l'épousée.

Dans un palanquin soigneusement fermé venait ensuite la princesse Reine de Beauté. Qui aurait écarté les rideaux de soie rouge aurait aperçu, piquées sur les revers de sa robe, dix aiguilles disposées là pour coudre le bonheur. Par instants, la Princesse sortait une main fine et semait sur la route des poignées de sel et de riz. Le sel et le riz !... L'essence même de la vie du peuple d'Annam.

Sous l'immense tente bleu et jaune qu'on avait dressée dans la plaine, des femmes se promenaient, un pot de chaux à la main pour chasser les Génies malintentionnés. Des tables étaient dressées où, en silence, on s'assit par quatre autour de chaque plateau. Pendant ce temps, les nouveaux mariés se prosternaient devant l'autel des ancêtres sur lequel on avait disposé des mets dont l'odeur devait nourrir les mânes de la famille.

Durant toute la première journée, les deux pauvres enfants durent servir leurs invités. On n'oublie pas la hiérarchie en Annam, car c'est bien le pays d'une minutieuse étiquette : les mariés servirent le Roi, les princes et les ministres, puis ensuite les parents, les notables et, pour finir, toutes les petites gens qui, depuis des mois, rêvaient de ce repas pantagruélique. La pauvre Mi Nuong sentait ses jambes flageoler sous elle, quoiqu'elle se fût allégée de ses lourds bijoux d'or et de son collier d'ambre à trois tours. Quant à Kadop, en bonne Noix-de-Coco, il roulait d'un bout à l'autre de la tente, poussant avec adresse les plats vers les invités. Ce n'est que tard dans la nuit que les nouveaux époux purent enfin se reposer, boire les coupes d'alcool do riz qu'après la libation la jeune femme renversa l'une sur l'autre en signe que, désormais, le mari et la femme ne feraient plus qu'un.

— Mais comment, sans pieds ni mains, ton mari pourra-t-il t'aider et te protéger ? demanda au troisième jour la Reine Mère à sa fille.

— Mais, Mère, comme tous les autres hommes, je pense... répondit la princesse.

Et elle avoua que, tous les soirs, Kadop sortait de sa coque et qu'il se révélait alors un jeune homme des plus beaux et des plus tendres.

— Il est même plus nacré que moi, ajouta en riant la jeune femme.

Ngoc Hoa et Luc Xuong étaient là qui entendirent cet aveu. Elles n'eurent de cesse qu'elles ne se fussent cachées et qu'elles n'eussent assisté au miracle, admirant le jeune homme, « beau comme la lune de juin ». Alors, folles de regret et de jalousie, elle se mirent à haïr leur jeune sœur.

C'est bien cent jours et cent nuits que la tente vit nourrir les invités du Roi. « Je ne croyais pas avoir autant de sujets ! » disait avec

bonhomie le souverain. Mais, à la fin, les invités eux-mêmes, bien que certains fussent revenus trente ou quarante fois à la table, demandèrent grâce. Ils étaient excédés de porc laqué, de canard au sucre, de petits pâtés et de carpes au caramel. Ils n'avaient plus envie que de riz bien grossier et de saumure de poisson. Le Roi avait au moins obtenu ce résultat que son peuple n'enviait plus ceux qui mangeaient à leur faim.



Mais les femmes perdent rapidement de vue ce qu'on leur offre : elles ne rêvent plus que de ce dont on les prive. Mi Nuong se desséchait d'une envie : voir dans le jour son mari sans coque. Comme il se refusait à être homme autrement que la nuit, elle prétexta, un matin, qu'elle avait froid et alluma du feu. Sans que son mari s'en aperçût, elle brûla la coque de Noix-de-Coco.

Plusieurs jours durant, Kadop dut s'envelopper du matin jusqu'au soir dans ses couvertures. Mais sa femme sut lui faire l'aveu de sa faute avec une confusion si gentille qu'il ne put qu'en rire et s'entraîner à vivre le jour sans son enveloppe. Quelle imprudence il commettait et combien il connaissait mal le cœur des femmes !

Le trouvant comme tous les autres hommes, Mi Nuong parut moins s'en soucier et le laissa davantage seul. Par contre, les deux sœurs aînées sentirent leur cœur qui devenait fluide chaque fois qu'elles rencontraient leur beau-frère. Et c'est bien trop souvent qu'elles venaient, toutes les deux seules, jacasser et rire avec lui.

Un jour que Kadop et les trois jeunes femmes étaient allés se baigner à Do son, au bord de la mer, Ngoc Hoa eut l'idée de faire une promenade en jonque. Paresseux, le jeune homme – que l'Empereur avait fait prince – préféra rester à l'ombre.

— Prête-moi au moins ta bague, lui demanda gentiment Mi Nuong, que j'emporte quelque chose de toi contre mon cœur.

— Ne la perds pas. Sans elle, je ne puis plus faire apparaître les serviteurs que m'envoient mes Esprits protecteurs, recommanda Kadop.

La barque au large, les trois princesses décidèrent de se baigner. Mi Nuong eut tôt fait de rejeter ses vêtements et de plonger, la tête la première. Mais la bague était trop large à son doigt de grande fillette et elle glissa dans la mer. Ngoc Hoa et Luc Xuong aperçurent leur sœur qui, entre deux eaux, cherchait à rattraper le bijou et elles songèrent tout à coup à Kadop qui était en train de dormir sur le

rivage. Sans se concerter, elles hissèrent avec précipitation la grande voile, et la jonque cingla vers la terre, abandonnant Mi Nuong.

Il faudrait être un grand poète pour chanter la douleur de Kadop... Le palais retentissait de ses sanglots et au soir, dans les vallées, le vent portait aux villageois les gémissements du veuf. L'Empereur eut beau promettre au jeune homme de l'adopter comme fils aîné pour honorer ses mânes quand il mourrait, les deux princesses vinrent essayer de le consoler, chacune avec l'espoir secret de s'en faire épouser, Kadop n'aimait plus que de mener paître les buffles du souverain, couper des lianes et dépouiller des perches : il pensait au temps où la petite princesse venait lui apporter son riz dans la brousse et ne s'en désolait que davantage. Il ne lui restait pas l'espoir de se faire assister de ses Esprits, car il ne possédait plus sa bague enchantée.

Mais les histoires ne sont jamais tout à fait tristes !... Mi Nuong avait à temps rattrapé la bague au moment où un poisson vorace allait l'avalier et elle était revenue à la surface, le bijou au doigt. Las ! La mer était vide et la côte trop lointaine pour revenir à la nage.

— Esprits de Noix-de-Coco, venez à mon aide, cria-t-elle la bouche déjà pleine d'eau.

Mais, en mer, les Esprits n'étaient pas dans leur royaume et il n'était pas dans leur pouvoir de créer une jonque et des mariniers. Tout ce qu'ils arrivent à faire, c'est de rapetisser Mi Nuong au point qu'elle pût entrer à l'intérieur d'une coquille d'huître.

Et avec beaucoup d'autres huîtres, elle fut un jour ramassée par des pêcheurs. Comme ceux-ci avaient ouvert sa coquille pour en décorer les bordures de leur jardin, Mi Nuong se trouva libérée. Mais elle ne sut probablement pas tourner comme il le fallait le chaton de la bague : toujours est-il que tout ce qu'elle put obtenir, c'est que la table des braves gens chez qui elle était venue échouer fût garnie de mets choisis et de chiques de bétel.

Chaque jour il en fut ainsi, si bien que les pêcheurs étonnés se cachèrent pour voir qui leur apportait une abondance si miraculeuse. Mi Nuong avait beau ne pas être plus grosse qu'une perle, elle fut aperçue, attrapée et longuement admirée, passant de l'un à l'autre au creux des rudes mains. Les pêcheurs attendris virent ainsi qu'elle portait un collier minuscule de grains d'or et aussi que des larmes ruisselaient au long de ses joues. Ils ne surent quoi faire pour la distraire ; ils passèrent la nuit à jouer du violon à deux cordes, ils lui apportèrent des poissons étranges aux vives couleurs, ils l'emmenèrent voir battre le paddy : la minuscule princesse paraissait toujours aussi triste.



Mi-Nuong passa de l'un à l'autre au creux des rudes mains.

— Y a-t-il un roi dans ce pays ! demanda-t-elle un jour.

— Certainement, il y en a un. Le plus Grand de tous les Empereurs du monde...

— A-t-il des enfants ?

Alors les pêcheurs lui racontèrent l'histoire des trois filles de l'Empereur dont l'une s'était noyée en plongeant pour rattraper une bague que lui avait confiée son mari.

— Et... (Alors, elle s'arrêta, le souffle coupé.) Et le prince Kadop s'est-il remarié ?

— Les deux autres filles du Roi voudraient bien l'une et l'autre l'épouser, mais, lui, il pleure nuit et jour.

Et tous les assistants purent voir la princesse en miniature qui, les mains croisées sur son cœur, se pâmait de joie.

De ce jour, celle-ci se mit à tisser de ces écharpes bariolées – des dalahs – que les femmes se mettent sur la tête. À mesure que le tissu sortait des mains de Mi Nuong, il s'élargissait. Quand il y eut une centaine de ces dalahs amoncelés dans un coin, la princesse pria la femme du pêcheur d'aller les vendre au Palais royal. Elle lui passa au doigt la bague qui s'élargit aussitôt.

Toute petite dans sa coquille ouverte au soleil, Mi Nuong regarda la femme qui s'éloignait. Dans la chatoyante cargaison résidait tout l'espoir de la princesse.

— Je ne sais qui prier d'entre vous, ô Dieux et Génies, tant vous êtes nombreux, mais je fais vœu, si Kadop me retrouve, de sacrifier cent buffles blancs et de brûler chaque jour de mon existence les neuf bâtonnets d'encens... Un pour chacune de mes âmes, ajouta-t-elle en soupirant.

La femme était assise dans l'antichambre de l'Empereur, en train de plier ses écharpes, quand le souverain vint à passer, si triste et si voulté de chagrin qu'on n'aurait pas reconnu dans cet homme accablé le vainqueur des Chams et des Chinois. Le regard de Li Thanh Ton fut attiré par les couleurs brillantes des étoffes et machinalement il se baissa pour les considérer.

— Mais, s'exclama-t-il, il n'y a jamais eu que ma fille Mi Nuong pour tisser de tels dalahs...

Perdue dans ses écharpes brodées de fleurs et d'oiseaux, la femme dut parler toute la nuit. Elle raconta la pêche de son mari et de son frère, elle décrivit l'abondance que connut son humble maison, la découverte d'une minuscule créature « grosse comme une perle » *et* toujours triste...

À ce moment, Kadop rentra, vêtu en bouvier, la figure sombre. De la porte, il aperçut au doigt de la femme la bague qui brillait.

— Où as-tu volé cela, chienne ? cria-t-il violemment.

Et la femme dut raconter encore une fois l'histoire de la coquille d'huître. Kadop n'attendit pas la fin de la narration, empoigna la femme sous son bras et sauta sur le premier cheval qu'il trouva aux écuries. Toute la nuit, tout le jour et toute une nuit encore, ils galopèrent. Et c'est en trombe que le prince entra dans la maison des pêcheurs, criant : « Mi Nuong, Mi Nuong, trois Tunes et neuf Esprits de Vie, Mi Nuong, où es-tu ? »

Surprise, Mi Nuong chercha où se cacher, car elle avait le cœur qui battait si fort qu'elle ne se sentait pas la force de se faire reconnaître de son mari avec tant d'émoi dans l'âme. Elle ne vit qu'une vieille noix de coco vide qui servait à prendre de l'eau dans la jarre et elle s'y blottit.

Mais Kadop avait repris sa bague : aussi ses Esprits protecteurs le conduisirent-ils devant la cachette d'où, entre le pouce et l'index, il sortit avec précaution sa minuscule épouse.

Heureusement, dis-je, qu'il avait sa bague. Cela permit à Mi Nuong de retrouver en une seconde sa taille et de se jeter au cou de son époux. Jamais le Ciel et tout ce qu'il contient, jamais les forêts et les mers ne furent témoins d'une si grande joie. On ne peut que se taire en l'évoquant et attendre que l'émotion soit dissipée.

Les gens heureux n'ont pas de rancune. Tout de même, le prince et Mi Nuong n'eurent de bonheur calme que lorsqu'ils eurent éloigné les deux princesses. On maria celles-ci bien loin de la capitale et elles s'estimèrent heureuses que le bonheur du prince eût été plus fort que sa rancune.

Mais Mi Nuong était espiègle. Ayant appris de son mari à se servir de la bague, souvent elle s'emparait du bijou pendant que le prince dormait et elle s'amusait à redevenir petite comme une perle. Alors, elle se cachait dans une noix de coco vide et riait comme une folle jusqu'à ce que son mari l'eût retrouvée. Kadop – qui, on s'en souvient, était né sous le signe du Crabe – avait par cela ? même le pouvoir de se servir de ces animaux. Il en prenait quelques-uns et les lâchait dans la chambre : on entendait aussitôt des cris perçants et l'on voyait sauter hors d'une noix la princesse, tout effrayée à l'idée de se sentir saisie par la taille entre deux pinces dentelées.



Quand un Annamite entend du bruit au sommet d'un cocotier, il ne manque jamais de lever les yeux. Il aperçoit des crabes de terre qui grimpent au long du tronc et vont, d'un coup de pinces, détacher

toutes les noix jusqu'à ce que la dernière soit tombée à terre.

— Ah ! ce n'est rien, dit-il en souriant d'un air entendu. Ce ne sont que les crabes de Kadop qui cherchent où s'est cachée l'espiègle princesse Mi Nuong...



La sandale d'or

(Conte cham)(1)



N ce temps-là, il y avait deux jeunes filles, nommées Hulek et Kjong, noms qui veulent dire Légère et Beauté. Elles habitaient, non loin de l'immense capitale qu'était alors la ville de Cha ban, chez une vieille femme, Angkrat, dite dame Pa-nier-de-Rotin. Légère était sa propre fille, Beauté sa fille adoptive. On savait qu'elles étaient nées toutes deux dans l'année du Bélier, mais comme elles étaient tout à fait semblables, pareilles à deux jeunes chevreaux du même âge, bien appareillés, on ne pouvait dire quelle était l'aînée, quelle était la cadette.

La mère de Kjong-la-Beauté était morte, dévorée par un crocodile un jour qu'en lavant du linge elle s'était trop penchée au-dessus de la rivière. Comme elle devait une grosse somme d'argent à une voisine, dame Panier-de-Rotin, celle-ci, pour se payer, prit la petite orpheline dans sa maison : elle la traita aussi bien que sa propre fille, Hulek-la-Légère. Les deux fillettes rivalisaient de gaieté, d'adresse, pour aider la vieille femme ; aussi celle-ci, tous les matins, remerciait-elle les dieux de son foyer de lui avoir octroyé une fin de vie si heureuse.

Or il arriva que dame Angkrat-le-Panier désira donner aux jeunes filles un rang dans la maison : il faut qu'il y ait une aînée dans la famille, et le moment était arrivé de créer une hiérarchie. Elle réfléchit longtemps et, s'adressant à Hulek, sa propre fille, elle lui dit :

— À partir de maintenant, Légère, vous traiterez Mademoiselle Kiong comme votre aînée, car elle a bien deux fois plus de raison que vous.

Demoiselle Hulek pâlit de colère et cria :

— Vous êtes ma propre mère et vous m'ordonnez de considérer Kjong, qui est du même âge que moi, comme mon aînée... Je ne le veux pas, Mère ! Si vous me punissez, j'accepterai la punition ; mais rien ne pourra m'obliger à enlever mes sandales pour me présenter devant Beauté qui n'est, après tout, que votre fille adoptive.

Entendant ces paroles, dame la Mère rentra dans sa maison, alluma des bâtonnets d'encens devant l'autel des ancêtres demandant aux Génies de l'inspirer, et elle revint, décidée.

— Puisque c'est ainsi, Kjong, vous qui êtes ma fille adoptive et qui représentez le paiement d'une dette, je vous dis aujourd'hui que les cendres de votre mère ne me doivent plus rien et que vous êtes libre de vous en aller. Mais si vous restez dans ma maison je vous traiterai comme ma fille cadette, et vous considérerez Hulek, ma propre fille, comme votre aînée.

— Cela est juste, répondirent ensemble les deux fillettes.

Kjong-la-Beauté était malicieuse et, voyant que cela faisait enrager Hulek, elle appelait celle-ci tantôt « ma sœur respectée », tantôt « ma petite herbe ».

Les mères, dans tous les pays, ont bien du tourment avec leurs filles ; elles oublient qu'elles furent jeunes aussi et qu'elles tiraient souvent leur petite sœur par les cheveux. Dame Panier fut mécontente d'entendre Hulek se plaindre des taquineries de Kjong, mais elle n'osa dire que l'aînée choisie par elle n'avait, en effet, pas plus de bon sens, qu'une petite herbe. Elle consulta encore les Esprits, – qu'il est fort heureux de trouver dans les ennuis, car, n'étant pas alourdis par un corps de chair, ils ont une claire vision des choses. Se relevant de ses prosternations, elle alla chercher deux corbeilles, les donna aux deux filles et envoya celles-ci pêcher du poisson.

— Celle qui aura pris le plus de poisson sera considérée comme l'aînée, décida-t-elle. Celle qui en aura pris le moins sera la plus jeune. Et nous ne reviendrons plus là-dessus, car il est juste que soit l'aînée celle qui sert le mieux la maison.

On était en octobre. Les pluies qui venaient de finir avaient laissé de grandes mares dans les carrés de rizière ; les poissons y pullulaient déjà, mangeurs de moustiques. La nature est admirable qui ne crée rien sans raison et met toujours le remède à côté du mal.

À peine arrivée, Mlle Beauté retroussa sa robe jusqu'en haut des cuisses, descendit dans l'eau et commença à pêcher. Elle riait de sentir les poissons frôler ses jambes nues et, d'un coup de panier preste, elle les attrapait à la course. Elle en eut vite pêché une dizaine. Se retournant vers sa sœur pour lui demander si sa pêche était bonne, elle vit Hulek allongée paresseusement sur le ventre, en train d'agacer un grillon avec une brindille.

— Petite herbe... commença-t-elle, en posant son panier.

Hulek, furieuse, s'était déjà relevée et entrain dans l'eau, montrant des jambes aussi fines que celles de sa sœur. Mais, comme elle marchait dans la mare pour attraper les poissons au lieu d'attendre leur approche, ceux-ci s'enfuyaient à chaque mouvement. En une heure elle n'en captura que quatre alors que sa sœur en avait pris dix, tous fort gros. Alors elle remonta sur la berge et aperçut au loin Beauté. Celle-ci avait eu froid et était allée au soleil, enveloppée de son écharpe, réchauffer ses jambes transies. Or elle avait laissé sa corbeille de poissons tout au bord de la mare et Hulek, en redescendant continuer sa pêche, passait et repassait tout auprès du panier : les poissons, chaque fois, lui paraissaient plus gros, plus brillants. Alors, elle en prit un, rapidement, en échange d'un des siens, puis deux, puis trois, puis quatre. Mais, quand elle regarda sa propre corbeille elle vit que les quatre poissons qu'elle avait dérobés n'étaient pas plus gros que ceux qu'elle avait avant. Elle jeta les yeux à terre et elle s'aperçut que ceux qu'elle avait mis dans la corbeille de Beauté étaient devenus énormes. Elle comprit que c'était le panier qui était enchanté et, sans hésiter, elle le posa sur sa tête, laissant le sien à la place. Elle cria de loin à sa sœur :

— Je rentre, car mon panier est plein et Mère attend ma pêche pour le dîner.

Kjong, qui s'était réchauffée, accourut en riant : regardant la corbeille de Hulek, elle s'exclama :

— Dix ! Dix poissons ! Autant que moi ! Décidément notre mère ne pourra jamais avoir d'aînée...

Mais, comme elle se baissait pour prendre sa corbeille elle n'y vit que quatre misérables petits poissons noirs, d'une espèce immangeable.

— Tu as pris les poissons que j'ai pêchés, ô Hulek !

— Je n'avais même pas vu que tu avais laissé ta corbeille en cet endroit ; mais j'ai entendu, il y a un instant, les corbeaux croasser : krââ, krââ. Ils ont peut-être emporté tes poissons... Pourquoi me demandes-tu si je les ai pris ! Je n'ai pas besoin de tes poissons ; n'en ai-je pas dix gros dans ma corbeille ?

Elle s'en alla, son fardeau sur la tête, le torse bien droit, fièrement drapée dans son écharpe. Beauté resta interdite, mais elle ne dit rien. Silencieuse et attristée, elle se mit à réfléchir : « Je suis toute seule, orpheline, et c'est bien inutile que je réclame mes poissons à celle qui me les a volés : elle me les refusera et me battra ; dans cette campagne où nous sommes seules, qui viendra à mon aide ? »

Alors elle se mit à pêcher dans l'espoir de remplir sa corbeille, mais le soleil était descendu : les poissons vont se tapir dans les trous quand la nuit arrive. La mare était maintenant vide et les moustiques

s'élevaient en zizillant. Kjong regarda tristement son panier et, voyant que les quatre petits poissons noirs remuaient encore faiblement, elle soupira :

« À quoi me servez-vous maintenant ? Hulek a rapporté de quoi nous nourrir pendant trois jours.

Vivez donc, petites bêtes. » Et elle renversa le panier dans la mare : trois poissons disparurent aussitôt, mais le quatrième fit un saut hors de l'eau avant de s'enfuir et il lui sembla qu'il était tout en or.

Sur la berge, un moine du Bouddha la regardait faire. Le bonze, tout de jaune habillé, les cheveux, la face et jusqu'aux sourcils rasés, la regardait doucement. Quand elle passa auprès de lui, il détourna les yeux car il n'est pas permis aux bonzes de regarder les femmes, mais il dit à mi-voix : « Bien ! » Elle le regarda, étonnée, car elle n'était pas de religion bouddhiste et elle lui répondit seulement : « Bonsoir », avant de s'enfoncer dans la nuit.

Hors de la maison s'enroulait une mince fumée qui sentait bon la soupe de poisson. Kjong-la-Beauté entra, posa sans mot dire sa corbeille et s'assit près du feu.

C'est ainsi que Hulek-la-Légère devint l'aînée.



Il n'est pas toujours drôle d'être la cadette, surtout lorsqu'il n'y a que des femmes dans la maison. Les hommes savent commander et si, parfois, ils ont le rotin leste, ils savent ensuite vous regarder avec douceur. C'est à qui crierait davantage, de dame Panier ou de demoiselle Légère : « Kjong, viens ici, fais cela, rapporte-moi ceci... Kjong, tu dors, tu es maladroite. » Et comme, un jour, Hulek avait trouvé le surnom de Bout-de-Tison, on n'appelait plus Beauté autrement que de ce nom dérisoire.

Des mois passèrent, le rythme des saisons se déroula : la sécheresse qui faisait jaunir le riz dans les rizières asséchées, puis les orages terrifiants, les coups de typhon qui viennent de la mer et cinq mois de pluie diluvienne où se vident tous les tonneaux du ciel. On ne peut plus aller dans les sentiers, on se réfugie au premier étage des maisons à pilotis, on ne sort qu'en barque. Les Génies irrités crachent leur colère avec le tonnerre, à moins que ce ne soit Allah ou peut-être Brahma : en tout cas, il n'est pas mauvais de tous les prier, car peut-être l'un d'eux sera-t-il moins sourd.

Les jeunes pousses reverdissaient quand dame Angkrat dit un jour à Kjong :

— Vas-tu rester ainsi oisive à ne rien faire ? J'ai acheté trois chèvres : dorénavant, c'est toi qui les mèneras paître.

La jeune fille – qui était devenue fort belle – voyant que sa mère lui parlait ainsi, fit sortir les chèvres de l'étable et les mena dans la plaine, encore toute verdoyante. Elle avait emporté son riz dans une feuille de bananier et elle s'était assise près de la mare où Hulek avait conquis sa qualité d'ainée. Elle vit soudain l'eau qui devenait plus claire : un petit poisson en sauta, tout doré. Kjong-le-Bout de-Tison l'appela :

— Viens ici, Tiérok – ce qui est là le plus aimable nom qu'on puisse donner à un poisson... Viens : ton aînée t'apporte des miettes de riz.

Le poisson monta du fond de la mare, s'approcha du bord et se mit à manger ce que la jeune fille lui donnait : ils étaient là comme deux amis, l'ainée et le cadet, s'aimant beaucoup, n'ayant qu'un cœur. Les cœurs purs comprennent des choses qui sont cachées à ceux qui croient qu'un simple bâtonnet d'encens rachète les mauvaises actions et délivre des pensées coupables.

Kjong nourrissait ainsi son poisson, et sa mère ni Hulek n'en savaient rien. Pendant cent jours il en fut ainsi sans qu'une seule fois s'interrompît cette réunion. Parfois Kjong entraînait dans l'eau et regardait son reflet : elle voyait alors son brun visage qui riait, et l'or du poisson lui faisait un merveilleux collier autour du cou.

Pendant longtemps Hulek ne sut pas ce que sa sœur allait faire en cet endroit ; elle s'étonnait de la voir rentrer joyeuse : elle pensa qu'elle allait retrouver un jeune homme et, craignant que ce ne fût celui qu'elle désirait secrètement comme fiancé, elle se cacha pour épier sa sœur. Elle fut bien étonnée de la voir rire toute seule au-dessus de l'eau : s'approchant, elle aperçut de biais un reflet d'or dans la rizière, a Sûr que Bout-de-Tison a trouvé un trésor », songea-t-elle. Le lendemain, il arriva que les chèvres que Kjong gardait s'en allèrent brouter un champ de coton qu'un notable avait planté. Cet homme, grincheux comme on le devient facilement en vieillissant, prit les chèvres et ne consentit à les rendre à Kjong que si celle-ci venait balayer sa maison. Cela dura une longue journée, car cet homme était si désagréable qu'il ne pouvait garder une servante : aussi la saleté s'était-elle accumulée.

Pendant ce temps Hulek, s'apercevant qu'il se faisait tard et que sa sœur n'était pas rentrée, s'en alla à la mare ; elle trouva le paquet de riz et imagina soudain de faire comme sa sœur et de jeter des miettes à l'eau. Le Tiérok arriva comme une flèche. Voyant cela, Hulek-la-Légère entra dans l'eau et referma la main sur le poisson qui se laissa prendre. Mais, à peine sur la berge, elle vit que le poisson était tout petit et noir et qu'il lui piquait les doigts de son arête dorsale. Aussi le cogna-t-elle sur une pierre jusqu'à ce qu'il ne bougeât plus et

remporta-t-elle à la maison pour le manger, quoique cette espèce ne soit pas fameuse et que ce soit encore un bien grand honneur pour un poisson trompeur de servir à régaler une jolie fille presque fiancée. Comme elle était seule elle le coupa en trois morceaux, un pour elle, un pour sa mère, un pour sa sœur. Elle mit de côté le morceau de sa mère car celle-ci n'allait pas tarder à revenir de Cha ban et elle mangea les deux autres : cela pesa lourd à son ventre comme une pierre – non ! comme de l'or...

Kjong-Bout-de-Tison, de retour à la maison avec son troupeau, prit son riz et courut, hors d'haleine, jusqu'à la rizière ; elle appela le poisson en lui disant :

— Tiérok, Tiérok, viens manger du riz avec ton aînée.

Elle l'appela six fois en vain ; alors, très malheureuse dans la nuit qui noyait le paysage, elle se mit à se lamenter : « Moi, je n'avais point d'amis et j'avais pris ce petit poisson comme camarade. Et, sûrement, quelqu'un est venu me le voler puisqu'il ne répond pas à son aînée. » Ce disant, elle pleura son compagnon perdu jusqu'à ce que l'aube blanchisse l'horizon, puis elle revint à la maison, accablée, sa tête affligée penchée vers le sol.

Juste comme le premier rayon du soleil dorait les briques roses du temple où l'on adore le dieu indien Çiva et son épouse Uma, un bonze apparut à son côté : elle reconnut le moine qui l'avait abordée, un soir de l'an passé. Il cachait sa figure d'un éventail tressé, car la contemplation d'un visage féminin lui était interdite (à plus forte raison, le Bouddha l'a défendu quand les yeux, la bouche et le teint sont parfaits...), mais il prononça quelques paroles.

— Que dis-tu, Moine ? cria Kjong prête à passer sa colère sur quelqu'un. Tu vois bien que je suis chame et que je n'adore pas celui que tu appelles le Parfait.

— En paix, fille, va en paix. Le Bouddha t'inspire, toi quoi aimes les bêtes d'un cœur pur. Va dormir et souviens-toi de ton rêve.

Tout le monde dormait sur les nattes quand Beauté pénétra dans la maison ; Hulek se réveilla pourtant et dit à sa sœur : « Je dirai « à ma mère que tu es restée dehors toute la nuit, Bout-de-Tison. » Puis elle se rendormit après avoir méchamment ricané. Alors Kjong s'enroula comme une momie dans son écharpe et s'endormit, épuisée.

Voilà que le petit poisson anime son rêve et lui parle :

— Sœur aînée, ne pleure plus ; mon amie, sèche tes larmes. Il est certain que ma sœur aînée aimait beaucoup son petit cadet et que c'est une fin bien amère pour un tiérok que d'être assommé sur une pierre avant d'être coupé en trois. Mais que mon aînée prenne ce qui reste de moi. Oh ! ce n'est pas beaucoup : un tronçon de queue confit dans du vinaigre. Qu'elle le mette dans une noix de coco et qu'elle l'enterre au bord du chemin. »

Alors le poisson du rêve lui raconta comment il avait été abusé et qu'un petit morceau de lui-même se morfondait à présent, conservé dans un tube de bambou. Bout-de-Tison était si seule dans la vie qu'elle n'hésita pas, dès son réveil, à aller enterrer les restes de son petit ami, car il est préférable d'avoir à se confier à une queue de poisson, même confite de vinaigre, que de garder son cœur lourd de confidences et de peines refoulées. Honorer une arête de poisson, c'est tout ce que peut faire une orpheline chame, car c'est aux garçons seuls qu'est réservé l'honneur de s'incliner, chaque matin, devant la tablette qui contient l'esprit des parents.

Pendant cent jours encore, elle alla visiter la noix de coco qu'elle avait enfouie au pied d'un bambou tremblant. Les riz étaient hauts et les paysans geignaient de chaleur à couper les épis sous un soleil dévorant. Un matin, comme elle allait bavarder avec son petit ami, elle aperçut une pointe d'or qui crevait le sol durci de sécheresse. Elle gratta (car elle était curieuse) et elle trouva une paire de sandales d'or. Elle les serra dans son écharpe et revint vite à la maison. Là elle eut la surprise de voir que son écharpe et aussi, quelques minutes après, sa jupe qu'on appelle *sarong*, étaient devenues d'étoffe d'or ; elle comprit que les sandales étaient enchantées et transformaient en or tout ce qui lui appartenait.

Dans tous les pays du monde, les filles sont folles d'habits dorés, car elles ne savent pas, dans leur jeunesse, que rien ne les rend plus belles que leur cœur pur. Cela, tous les dieux le disent et leurs prêtres le répètent.

Mais Kjong, que cette fois on peut nommer sans se tromper « Beauté », entendit sa sœur et sa mère qui montaient par l'échelle. Elle roula ses vêtements merveilleux et, par la fenêtre, elle se laissa glisser le long d'un pilotis. Dehors, elle courut vite près de la mare, s'enroula dans son sarong qui étincelait au soleil, mit l'écharpe sur sa tête et glissa ses pieds dans ses sandales. Elle se pencha au-dessus de l'eau et se mit à rire et à pleurer en même temps : elle se trouvait belle comme une jeune fille qu'on va marier et pourtant son pauvre Tiérók n'était pas là pour nager autour de son reflet. Comme, le cœur un peu gros, elle avait mis à sécher ses sandales humides de rosée elle vit un gros corbeau qui se planta devant elle. Il paraissait insolent comme un prêteur qui vient réclamer l'argent qu'on ne peut lui rendre : il marchait gravement, bombant le ventre, le bec luisant et l'œil d'une rondeur impitoyable. Elle lui jeta quelques vers, mais il parut s'en soucier comme un buffle d'un ananas ; d'un coup de bec précis, il happa une des sandales et s'éleva d'un vol lourd.

Elle eut beau pleurer, Kjong-la-Beauté : sa sandale n'était plus, à l'horizon, qu'un point brillant qui, surmonté d'un mince trait noir, se perdait dans la brume du matin.

Le roi Indravarman IV qui régnait alors sur les Chams n'était pas précisément un homme doux et poétique. Quoiqu'il fût jeune et de belle prestance, il n'avait pas encore songé à se marier : seuls comptaient les plaisirs de la guerre et la joie de défaire ses ennemis. Il fallait le voir, chargeant à la tête de ses troupes, perché sur son éléphant peint en rouge, tirant de Tare ou lançant des javelines. Il paraissait si redoutable que, lorsqu'il revenait d'une expédition, suivi de milliers de captifs enchaînés et de chariots croulants de butin, les jeunes filles s'enfuyaient en criant : « Il sent le sang frais ! » Et, comme un dieu redoutable, Indravarman pénétrait dans son palais faire manœuvrer ses soldats excédés.

Un jour qu'il regardait évoluer ses éléphants aux pattes garnies de faux, un point noir tomba du ciel comme une pierre : c'était un corbeau qui se posa sur le sol, arrogant comme un ministre. Il tenait dans son bec quelque chose de brillant qu'il déposa devant le roi ; il salua le souverain et fit un « Krââ » moqueur aux gardes avant de s'envoler.

— Par Brahma, Vichnou et Çiva, c'est bien une sandale, s'écria le monarque, et il parut s'abîmer dans une profonde rêverie. Il tournait et retournait sans cesse la sandale : c'était assurément celle d'une jeune fille, car on sait que les maris n'ont plus de raison d'être généreux avec leurs femmes. Au soir, le Roi consulta les devins : ils lui apprirent que le premier fils qui naîtrait de son mariage serait vainqueur de l'Annamite, cet ennemi héréditaire des Chams. Aussi le Souverain, n'ayant pas lâché la sandale depuis le matin, résolut-il d'épouser celle qui pourrait la chausser. Dans toutes les directions, des courriers partirent pour faire connaître aux moindres villages ; que les jeunes filles qui avaient le pied petit avaient l'ordre de venir en toute diligence au palais royal essayer une sandale d'or. Et ceux qui, essoufflés, portaient cet avis aux villageois devaient encore ajouter : « Le Roi fera son épouse de celle qui pourra chausser cette sandale. »

Alors les jeunes filles des villages les plus éloignés comme celles des faubourgs de la capitale vinrent par centaines et par milliers, et l'on dut construire des maisons pour les abriter, élever des cuisines pour les nourrir. Mais, à chaque pied, la sandale semblait se faire plus petite encore. Seule une minuscule Annamite parvint à y introduire le bout du pied. À cette vue, le Roi éclata d'un rire terrible :

— Par tous les dieux, il serait beau que la mère de celui qui détruira les Annamites fût de cette race détestée !

Mais, en réalité, ce n'était pas à redouter : comme ceux de sa race, la

jeune Annamite, si petite fût-elle, avait les orteils écartés et elle ne put enfiler complètement la sandale.

Bout-de-Tison – plus que jamais fille des cendres du foyer – demanda à sa mère la permission d'aller comme toutes les filles essayer la sandale. Mais sa mère lui refusa, car il n'était pas convenable qu'une cadette courût sa chance avant que la demoiselle aînée eût tenté de réussir.

Hulek mit deux jours à débrouiller ses cheveux, qu'elle portait fort emmêlés, comme toutes les jeunes filles chames. Voyant cela, Kjong se mit à soupirer, ce qui attendrit dame Angkrat : malgré tout, la vieille aimait la jeune fille – à condition que les traditions de famille fussent respectées.

— Puisqu'il en est ainsi, puisque tu pleures tant pour y aller, tu te rendras au Palais dès que demoiselle Hulek, ton aînée, en sera revenue – si toutefois, ajouta-t-elle (car les mères ne doutent jamais de la réussite de leurs enfants), si toutefois Légère n'a pu chausser cette sandale. Mais comme je suis ta mère adoptive je veux que le Roi, si jamais il te prenait pour femme (et à cette pensée, elle dut s'asseoir pour rire), sache que je t'ai bien élevée et que tu seras une bonne ménagère.

Beauté se mit à rire de joie.

— Oh ! ne ris pas encore !... Tu vas prendre tout ce tas de semences que demoiselle Hulek a renversé l'autre jour dans l'herbe : il y a du riz, du sésame et des pois. Tu les trieras et tu mettras chaque espèce dans un sac. Si tu as bien fini avant ce soir, je te permettrai d'aller demain à Cha ban. Si toutefois ma fille... ajouta-t-elle plus bas.

Une fille cham, qui a du sang de pirate dans les veines, ne pleure jamais et pourtant, cet après-midi il parut que les yeux de Kjong étaient singulièrement humides. Elle dit que c'était la poussière des semences, mais on peut n'en rien croire...

Alors le bonze passa une fois encore : il semblait qu'une lumière l'entourât, et pauvre demoiselle Bout-de-Tison comprit que le Bouddah inspirait son moine. Celui-ci fit un geste, et celle qui un jour avait eu pitié de quatre petits poissons à moitié morts vit s'abattre autour d'elle des milliers d'oiseaux, des moineaux, des tourterelles, des aigles même ; mais il n'y avait pas de vautours ni de corneilles, car ils sont devenus impurs à force de nettoyer l'ordure des rues. En un clin de bec, tout fut trié ; alors Kjong alla trouver madame Mère, qui consolait sa fille Hulek de s'être trouvé le pied trop grand devant la sandale.

— C'est fini, Mère. Puis-je aller demain à la ville ?

Dame Angkrat regarda de travers la petite cadette : quelle offense pour son sang si jamais demoiselle Kjong réussissait là où sa propre fille avait échoué ! Une fille de lavandière, morte des dents du

crocodile, morte surtout en état de dette, pourrait avoir le pied assez petit pour devenir sa souveraine !... Elle se tourna vers Beauté – qui était vraiment très belle d’avoir réussi son tri – et lui jeta :

— C’est très bien de savoir séparer les semences, mais ce n’est guère utile à une femme de Roi. Il vaut mieux avoir appris à démêler la soie. Tiens !

Prends cet écheveau tout embrouillé et montre-nous ton talent. Va et termine avant la nuit.

Ce disant, elle embrouillait davantage et comme à plaisir l’écheveau de soie qui en arrivait à ressembler à une chevelure de vieille femme. Elle murmurait tout bas : « Vraiment, je me demande comment cette petite fille a pu faire pour trier si parfaitement toutes ces graines... Mais on va la juger au fil de soie. »

En reniflant, Kjong se mit à débrouiller l’écheveau ; mais plus elle s’activait, plus le paquet prenait figure informe. Au bout d’un quart d’heure, c’était une boule tout à fait désespérante. Alors le Parfait eut encore une fois pitié de Kjong et il lui envoya une fourmi magicienne. L’insecte se mit à rechercher un bout du fil et, l’ayant trouvé, il chemina de toutes ses pattes – et il en a trois paires – en tirant le fil derrière lui. Au bout d’une heure, Beauté retira ses mains de son visage et décida d’aller avouer son impuissance à sa mère. Quelle ne fut pas sa stupéfaction en voyant le fil étendu en cercle autour d’elle, prêt à être enroulé sur une navette. Mais sa surprise ne fut rien à côté de l’étonnement de dame Panier-de-Rotin, lorsque celle-ci, descendue pour puiser de l’eau, aperçut la jeune fille en train d’enrouler le fil sur une bobine : elle en lâcha son seau de bambou. Puis, reconnaissant qu’il y avait quelque magie là-dessous, elle lava elle-même Beauté – qu’on ne songeait plus, à cette heure, à appeler Bout-de-Tison.

— Va, ma fille, et reste accompagnée des Génies qui te protègent, dit-elle. Et elle renifla à plusieurs reprises le joli visage de la petite, ce qui est aussi doux que d’embrasser et tient moins chaud.

Kjong alla chercher sa sandale qu’elle avait cachée dans une écharpe, devenue toute dorée, et elle se rendit au palais. Le Roi n’eut pas longtemps à tenir en main la sandale que la jeune fille lui présenta, tant il connaissait jusqu’au moindre détail celle qu’avait laissé tomber le corbeau : il vit bien que les deux objets étaient jumeaux.

— Quel ouvrier a pu faire une telle merveille ? soupira-t-il tout bas.

Kjong crut que le Monarque parlait des sandales et répondit :

— Il est certain, Sire, qu’aucun ouvrier ne l’a faite. Je nourrissais, il y a quelque temps, un petit poisson, un vrai Tiérok, vous savez ! Mais une personne est venue le prendre : elle l’a fait cuire et elle en a mangé une partie ; j’ai trouvé l’autre partie, je l’ai enterrée et, tous les jours, je suis allée lui rendre visite. Mais, un jour, je n’ai plus rien

trouvé de la noix de coco qui contenait la queue du Tiérok confite dans du vinaigre : à la place brillaient ces sandales.

Tout cela, naturellement, fut dit dans un fort beau discours. Quant aux misères que lui avait faites sa mère adoptive, quant à l'histoire des semences et de l'écheveau, Kjong n'en parla point, non plus que de la jalousie de sa sœur. Alors le Roi se mit à rire, car il n'avait nullement songé aux sandales en parlant de merveille. Il se leva et serra la fillette avec transport, sans se soucier de la meurtrir des dures broderies de ses vêtements et des poignées de ses innombrables armes.

— Petit Génie, je n'ai pas besoin de t'essayer la sandale. Tu es celle dont sortira la libération du peuple cham.

Et il la renifla très doucement, car on peut être un grand guerrier, amateur de beaux combats et, avoir le cœur tendre.



Il est des conteurs qui arrêtent leur histoire sur le mariage ; ils ont parlé deux jours, presque sans reprendre haleine, tant il y avait à dire à chaque instant sur les yeux de demoiselle Kjong, sur le nez de dame sa mère, sur les recettes de cuisine de demoiselle Hulek. Ils parlent encore, toute une nuit, du mariage, des perles et des saphirs qu'on alla chercher en Birmanie pour orner le précieux corps de la Souveraine, des louanges que brahmanes, muftis, bonzes, sorciers et magiciennes prodiguèrent à tous les deux – en évitant d'en oublier un seul ; certains (qui ont les bonnes traditions) racontent même comment le Roi accomplit le simulacre d'enlever sa femme, car il est de règle qu'une souveraine soit l'enjeu d'une guerre et qu'elle constitue le principal du butin.

Mais tout cela, c'est le fait de conteurs bien médiocres qui bavardent et qui bavardent, construisant avec des nuages de chaleur des montagnes hautes comme les Fan-Si-Pan. Il n'y a que les aventures qui comptent, et les perles et les discours et les fêtes ne sont qu'un peu de saumure de poisson ajoutée au riz substantiel.

Ce sont peut-être des naïfs qui croient que l'amour satisfait est une fin : c'est un début, tout au plus, et c'est à partir de ce moment que va se dérouler une histoire intéressante. Aussi, un bon conteur, après avoir repris haleine, après avoir chiqué un bétel de choix que les auditeurs reconnaissants lui ont préparé, va-t-il encore parler un jour et deux nuits. Pas davantage cependant, car il ne faut pas laisser un mari plus de quatre jours loin de sa femme : il est sûr alors, au cinquième jour d'absence, de trouver toutes choses gâtées dans sa

maison.

Les sabres se rouillaient dans les fourreaux, les éléphants engraisaient de paresse, les soldats ne savaient plus marcher la lance droite, mais le roi Indravarman était heureux. Peut-être aussi le peuple cham, mais cela n'est point parvenu jusqu'à nous ; aussi n'en parlerons-nous pas.

Un jour, dame Angkrat vint au palais. Quoique le Roi n'aimât guère s'encombrer d'une belle-mère, il ne put faire autrement que de la recevoir.

— Aujourd'hui, nous avons nos biens à porter dans la nouvelle résidence que Votre Majesté nous a offerte, dit-elle. Je viens vous demander dame Kjong, ma fille seconde, notre bien-aimée Souveraine, pour un jour ou deux. Après quoi, elle vous reviendra.

Le Roi ne se lassait pas de contempler sa femme, mais il était sage (car à quoi lui aurait-il servi d'être roi ?) et il savait qu'il est bon de se séparer pour mieux se retrouver ensuite. Et puis il devait, depuis deux mois, passer ses troupes en revue, et chaque matin son général en chef venait prendre les ordres ; chaque matin aussi, l'officier s'en retournait avec un « À demain » qui le renvoyait plus maigre et plus furieux chaque fois. Aussi l'absence de Kjong allait-elle lui permettre de combler de joie et d'honneurs son état-major, désolé d'inaction.

Il faut dire que Kjong avait un peu négligé sa mère adoptive depuis quelques mois, non par rancune, mais parce qu'elle était très occupée à sa nouvelle installation de jeune épousée. Aussi dame Panier n'était-elle guère satisfaite ; quant à Hulek, nous dirons qu'elle avait blanchi de jalousie. Elles cachaient du mieux qu'elles pouvaient ces sentiments peu honorables, mais elles prétextèrent du désordre qu'il y avait dans cette maison en déménagement pour ne pas donner à manger à Beauté – qui était aussi leur souveraine – et pour la laisser coucher sur la terre nue, sans natte.

Les deux jeunes sœurs se levèrent avec l'aurore pour aller cueillir les noix d'arec, qui ne sont savoureuses que récoltées à cette heure matinale. Tandis que Kjong, oubliant toute majesté, grimpait lestement à l'arbre et tordait les grappes, Hulek, comme par jeu, entailla à grands coups de couteau le mince tronc d'arbre. Kjong n'eut que le temps de s'élancer dans le panache d'un arbre voisin au moment même où l'aréquier sur lequel elle était montée s'effondrait. Cinq ou six fois, la plaisanterie se renouvela : Kjong avait un peu peur, mais elle n'osait pas le montrer. Alors, toujours de palme en palme, à la façon des singes gris, elle arriva à un aréquier qui était au bord d'une mare, mais elle n'eut pas le temps de cueillir dix noix que le tronc, coupé à la base, basculait. Il y eut des ronds concentriques dans l'eau boueuse, quelques bulles, et ce fut tout. Kjong était noyée.

Alors Hulek rentra à la maison et dit à sa mère : « Kjong s'est balancée en haut d'un aréquier, si fort que le tronc a cassé et elle est tombée à l'eau et elle n'a pas reparu. » Dame Panier-de-Rotin cria beaucoup – de colère – contre demoiselle Kjong si peu raisonnable. Elle était vraiment désespérée : pour une fois qu'une modeste paysanne se trouvait la belle-mère d'un roi, il fallait que sa fille se noyât !

— Enfin, tant pis, conclut dame Angkrat. Mais puisqu'elle est morte chez moi, je dois une réparation au Roi : aussi convient-il que j'aie te présenter à Sa Majesté et t'offrir en remplacement. Je ne doute pas d'ailleurs que tu ne deviennes sa femme, à la place de Kjong qui est noyée.

Avant de se rendre au Palais, elles allèrent toutes deux à la mare pour chercher le corps de Kjong, mais elles n'aperçurent qu'une tortue dorée qui nageait entre deux eaux.

Le roi, voyant arriver les deux femmes affligées, leur demanda :

— Où donc est dame Kjong ? Pourquoi n'est-elle pas revenue avec vous ?

Alors la vieille lui répondit :

— Je l'avais, avec votre permission, ô Roi, emmenée en ma maison. Vers le milieu de la nuit, un jeune homme est venu jouer de la flûte ; alors elle s'est habillée et elle a pris la fuite. Nous l'avons cherchée toute la nuit et tout le jour sans la retrouver. Comme j'ai peur de vos reproches pour l'avoir mal gardée, je vous apporte ma propre fille pour qu'elle occupe la place de dame Kjong jusqu'à ce que j'aie retrouvé celle-ci.

Et elle ajouta que c'était un gros sacrifice pour une pauvre vieille comme elle de se séparer de la joie de sa maison et du soutien de sa vieillesse. Le Roi, on s'y attend depuis un moment, prit une terrible colère car la royauté ne donne pas de clairvoyance en amour : il sauta sur la première calomnie comme un buffle sauvage s'élance, yeux fermés, sur un vol de papillons blancs. On coupa quelques têtes qui eurent le tort de se présenter aux portes à ce moment inopportun, on envoya aux mines de sel quelques favoris maladroits, dame Angkrat faillit elle-même subir certains désagréments décisifs, mais elle pleura avec tant d'art, elle cria d'une voix si aiguë, elle glapit avec une telle volubilité que, pour s'en débarrasser, le Roi prit sa fille comme épouse de remplacement, « en attendant que vous me rameniez dame Kjong, car j'y compte », ajouta-t-il, menaçant.

Naturellement, la vieille resta chez elle plus d'un mois sans rien faire. Tous les jours, elle recevait des présents de sa Souveraine, dame Hulek. Elle regrettait bien un peu que sa fille n'eût pas eu des noces officielles, mais elle s'en consolait avec tout ce qu'elle recevait du Palais et elle se réjouissait de ce que cette petite Kjong eût été si

écervelée que de se balancer à casser les arbres.

Pendant ce temps, le Roi se lamentait, et tout le peuple et toute l'armée avec lui, car, exactement, on ne faisait plus rien : ni fêtes, ni guerre. (Nous ne parlons pas de la culture, qui est travail de chaque jour et affaire de paysan.) Il disait qu'il avait froid au cœur et les astrologues prétendaient qu'il y avait trop chaud.

Un jour, il ordonna de réunir ses éléphants et les tam-tams et les gongs. Les archers se massèrent dans la cour, mais ils n'étaient armés que de filets pour prendre les oiseaux et de nasses pour capturer les poissons. Dans un grand bruit et dans une grande poussière, les troupes, les généraux et le Roi s'en allèrent à la chasse.

Les ministres aussi accompagnaient le monarque ; ce n'était cependant pas des affaires d'État qu'on s'entretenait ce matin-là, mais bien de la meilleure manière de surprendre les hérons. En devisant, on arriva ainsi auprès de la mare où avait péri Kjong : les troncs des aréquiers abattus jonchaient encore le sol. À cette vue, le Roi sentit son cœur se serrer.

— Je ne sais pourquoi, dit-il, depuis que je suis devant cette mare, je ne puis m'en éloigner. Je suis tout triste. Descendez donc dans cette mare, ordonna-t-il au ministre de la Marine, et voyez ce qui peut ainsi m'attirer vers elle.

Tout un flot de gens d'armes entra dans la mare et encercla une tortue dont la carapace dorée brillait à travers le limon dont l'eau était chargée : loin de vouloir fuir, la tortue nageait vers le Roi, debout sur la berge.



En pays cham, où l'on voit pourtant de remarquables choses, on n'avait encore jamais connu de roi qui pleurât. Et le peuple se prosterna aux royales larmes qui coulaient sur la face auguste d'Indravarman IV lorsque ce dernier revint de la chasse, rapportant pour tout butin une tortue qui brillait miraculeusement.

On construisit pour l'animal un beau bassin carré, orné de mosaïques. Tous les jours, le Souverain venait y passer de longues heures et s'en retournait, au soir, plus triste et plus alangui que la veille. On fit de grands sacrifices pour écarter les mauvais Génies qui, sans nul doute, tourmentaient ainsi un monarque paisible ; on égorga de nombreux buffles et même quelques prisonniers des guerres précédentes, on brûla des bâtonnets d'encens gros comme des arbres : rien n'y fit. Alors on crut que le Roi allait mourir et l'on commença à

assassiner secrètement ses successeurs possibles : le Palais s'agita d'intrigues.

Lors, dame Hulek, voyant que le Roi revenait chaque fois plus triste de ses visites au bassin de la tortue, imagina, pour apporter un remède aux maux du Roi son époux, de faire disparaître l'animal. Une nuit, elle se leva, alla chercher la tortue, qu'elle eut beaucoup de mal à emporter tant elle était lourde, la tua et la mangea tout entière, quoique ranimai fût fort gros et que l'estomac en fût vite rassasié : mais Hulek ne voulait pas laisser une miette de cette néfaste bête.

Dès l'aube, le roi se rendit comme d'habitude au bassin, mais il ne vit que l'eau transparente sur le fond de mosaïque.

— Qui a pris la tortue dorée que je nourrissais dans ce bassin, cria-t-il ?

Dame Hulek pensa qu'il faut cacher même le bien à ceux qu'on veut servir et elle répondit innocemment :

— Oh ! cette tortue a dû en avoir assez d'être prisonnière : elle est sortie de son bassin et elle a dû regagner la mer.

— Puisque personne ne veut me dire où est ma tortue, tonna le Souverain, je vais faire venir le devin : il saura bien me renseigner, et s'il y a un coupable je lui ferai trancher la tête.

Cela devenait vraiment sérieux, et dame Hulek connaissait le pouvoir du plus vieux devin du Roi : celui-là, on ne pouvait lui glisser de l'argent pour qu'il désignât le coupable parmi les esclaves et il était parfaitement capable de pointer sur la Reine un index accusateur.

— Je me rappelle, maintenant : je me suis réveillée ayant faim et, ayant trouvé les garde-manger vides, je me suis rapidement fait sauter une tortue, avoua la reine d'un air désinvolte.

— J'ai des chèvres, des daims qui sont ici, j'ai des poules qui, toutes sont couchées sur un œuf, j'ai des bufflones aux pis gonflés. Pourquoi, Reine, avoir mangé *juste* ma tortue.

— Que voulez-vous, Roi, à être seule, il vous prend de mauvaises idées.

Le Roi ne répondit rien, car il ne voulait pas avoir à redire à Hulek qu'elle serait toujours une demoiselle pour lui, et il rentra, accablé, dans son Palais. À peine y fut-il que, par la fenêtre, pénétrèrent les trilles d'un merle. Le Roi comprit aussitôt qu'un oiseau venait de renaître de la carapace de la tortue, mais il ne dit rien. Le merle chantait si bien que les soldats en laissaient choir leurs lances et que les mères oubliaient d'allaiter leurs enfants. Indravarman, charmé des roulades de l'oiseau, fit ce souhait :

— Si dame Kjong a repris naissance sous la forme d'une tortue dorée ; si, après la mort de cette tortue, elle a repris naissance une fois encore sous la forme de ce merle jaseur, que cet oiseau vienne se poser sur la paume de ma main.

Il n'avait fini d'émettre son vœu que le merle, perché sur ses doigts, se lissait les plumes. Le Roi appela un ministre et fit grillager d'or la plus grande salle du Palais pour y renfermer l'oiseau.



Le merle perché sur ses doigts se lissait les plumes.

Sept jours plus tard, dame – ou plutôt demoiselle Hulek – prétextant que les sifflements du merle l'empêchaient de dormir, vint nuitamment tordre le cou de l'oiseau. Elle le fit cuire et le mangea. Et, au Roi, elle conta que le merle s'était échappé.

Mais, des plumes jetées hors de la maison renaquit une touffe de bambous si haute qu'elle montait au-dessus des toits du Palais. Le Roi marqua son étonnement de voir la végétation pousser si rapidement dans une cour que les jardiniers s'évertuaient à tenir aussi nette qu'un crâne de bonze – ce qui, on le sait, est nu comme un galet. Hulek, ayant entendu le Roi, fit couper les bambous sous prétexte que des araignées y habitaient. En soupe, elle mangea la moelle de ces plantes. Alors, des écorces de bambous naquirent des arbres épais, disposés en bouquets : celui du milieu dépassait tous les autres et était seul à porter un fruit. Nous disons qu'il y avait un fruit mais personne ne le voyait.

Un jour, une vieille femme passa près du Palais, à l'ombre de ces arbres, et elle prit soin de ne pas écraser une chenille qui se hâtait, par terre. Étonnée qu'il fût si frais sous l'arbre central, elle leva les yeux : il n'y avait qu'un seul fruit, unique et si haut qu'il allait se dessécher sans servir à personne. À peine eut-elle formulé cette pensée que le fruit se détacha et, tombant mollement de branche en branche, arriva tout droit dans le panier de la vieille : il était rond et brillant et dégageait une odeur suave. À dire vrai, c'était un fruit d'une espèce encore inconnue dans le pays.

Quand la vieille femme fut dans sa maison, elle déposa le fruit bien au milieu d'une jarre à riz, puis elle repartit vendre ses paniers au marché. En rentrant chez elle pour dîner, elle trouva son repas tout préparé et sa maison balayée avec soin : on n'aurait pu trouver un grain de poussière dans un coin.

Cela se reproduisait tous les jours, si bien que la vieille femme pensa : « Ce n'est certes pas un de mes parents qui vient ainsi s'occuper de moi. » Mais elle ne chercha pas plus loin, car elle était d'esprit simple.

À peine avait-elle tourné les talons que le fruit s'entr'ouvrait et que dame Kjong en sortait : elle défripait son sarong, avec autant de précaution qu'une libellule met à étendre ses ailes après l'orage, et elle s'amusait à préparer des surprises à la vieille : un jour elle faisait sauter des poissons dans l'huile ; un autre jour, elle débarrassait la cour des mauvaises herbes ; une fois, même, elle creusa un puits.

La vieille femme était curieuse et, pensant que c'étaient des Génies qui s'occupaient d'elle, elle voulut se rendre compte comment ils étaient faits. Aussi feignit-elle de sortir et rentra sans bruit dans sa maison juste au moment où une belle jeune fille venait d'en sortir : elle vit, au milieu de la jarre de riz, l'écorce du fruit tout ouverte.

— Quelle est donc cette jeune fille qui s'occupe ainsi de moi ? Viendrait-elle du fruit que j'avais mis avec mon riz ? dit-elle en cachant l'écorce vide dans son écharpe.

Elle toussa : entendant cela, la jeune fille rentra en courant, alla droit à la jarre, mais, ne voyant plus l'écorce, elle se retourna en souriant vers la vieille femme :

— Habitez-vous vraiment cette écorce, mademoiselle ? Mais comment pouviez-vous être à l'aise dans une si petite chambre ?

Alors dame Kjong – plus Beauté que jamais – raconta toute l'histoire depuis le moment où elle était arrivée au Palais avec sa sandale d'or. Elle dit comment elle était morte tant et tant de fois, mais elle n'accusa jamais demoiselle Hulek de lui avoir voulu du mal. Puis elle termina en disant :

— Maintenant que je suis revenue sur terre... Et elle s'arrêta.



Les conteurs sont fort taquins. Quand, après avoir parlé trois jours et quatre nuits, ils arrivent à ce point du récit, ils s'étirent, bâillent et concluent : « Voilà, maintenant la Beauté a reparu sur terre, brillante comme la Vérité : le peuple cham peut être heureux. » Et ils font semblant de ne pas entendre les cris de l'auditoire : « Et le Roi ?... Et Hulek ?... Et dame Angkrat ?...

Et il faut les prier bien fort pour que, comme à regret, ils disent la fin du discours de dame la Reine des Chams, Kjong-la-Beauté.

— Maintenant que je suis revenue sur terre, il va falloir que vous alliez au Palais inviter le Roi en votre maison. S'il demande pourquoi vous le priez ainsi, vous lui répondrez : « C'est parce qu'aujourd'hui je donne un grand festin en l'honneur de la Beauté. »

Mais la vieille s'agita :

— Ma maison tombe en ruine et je n'ai rien à offrir, même pas du riz odorant. Je suis pauvre, si pauvre !

— Soyez sans inquiétude et faites tout ce que je vous dis. Revenez bien vite et je vous donnerai de beaux vêtements pour honorer vos invités.

Quand la vieille fut dans la salle des audiences, elle s'assit devant le Roi comme l'étiquette le lui commandait, car, seul, le Roi a le droit d'être debout, la tête haute. Elle remuait comme si elle était mordue par vingt moustiques, mais n'osait interpellier le Souverain. Ce fut lui qui demanda :

— D'où venez-vous, la vieille, et que demandez-vous ?

— Ô Roi, j'ai préparé un grand festin pour demain et veux ne pas terminer ma vie sans m'être réjouie de la présence du plus grand des Rois que notre peuple ait possédés. (Elle ne connaissait pas l'histoire de Bon pays, mais elle savait qu'elle faisait plaisir à son Roi.)

Le Souverain ne répondit pas ; il la regarda un instant et vit qu'elle allait pleurer.

— Si le Roi ne veut pas rester longtemps dans ma maison, qu'il n'y vienne qu'un instant.

— Je viendrai, dit le roi Indravarman.

— Vous n'y pensez pas, Majesté, glapit le Grand-Chambellan. Vous savez bien que les Rois ne peuvent aller chez leurs sujets que sur un tapis de drap recouvert de velours, étendu du Palais jusqu'à la salle du repas.

— C'est vrai, acquiesça le Roi. Alors, si tu veux que je vienne, conforme-toi à la règle.

La vieille rentra chez elle et trouva une maison neuve, aux piliers dorés. Elle y monta et aperçut, sur une basse estrade, d'innombrables mets qui répandaient un délicieux parfum. Après avoir exprimé sa surprise par des « Oh ! » et des « Ah ! » à ne plus pouvoir les compter, elle s'assit tristement :

— Si vous voulez que le Roi vienne chez nous, il faut que vous tapissiez la rue, du Palais jusqu'ici, avec du drap et du velours. Il ne peut venir que s'il y a un tapis.

— C'est bien, dit aussitôt dame Kjong, il trouvera aussi son tapis. Allez et renouvez votre invitation.

À mesure que la vieille femme s'éloignait de sa maison, le drap et le velours apparaissaient sur ses talons. Elle se présenta avec plus d'assurance devant le monarque.

— Le drap et le velours couvrent maintenant la rue, ô Roi. Je viens encore vous prier de venir chez moi demain.

Le Roi jette un coup d'œil par la porte et voit que la femme a dit vrai. Les Ministres aussi se pressent aux fenêtres et le Garde du Trésor pense : « Quelle est donc cette riche femme que je ne connais pas ? Il doit y avoir bien longtemps qu'elle n'a payé d'impôt. » Et il se frottait les mains. Tout le monde nommait maintenant la vieille femme : dame Jarre-de-Riz ; il n'y avait que les bonzes d'indifférents pour cette bouffée de richesse qui avait pénétré dans le Palais Royal.

— C'est bien, dit le Roi. J'irai chez vous demain après-midi, quand il fera moins chaud.

Elle apprit à dame Kjong la visite du Roi.

— Avez-vous dit au Roi que j'étais ici ?

— Personne ne connaît votre présence en ma maison, ô Dame.

— Alors, reprit Kjong, allez inviter les dignitaires grands et petits à venir se divertir chez vous. Dites-leur que, dans les siècles à venir et

encore après, on citera le nom de chacun qui sera venu assister à ce festin.

Il y eut une telle foule le lendemain que les pieds de tous les assistants étaient meurtris à l'envi. Chacun ne put cacher son étonnement de voir que cette vieille, qui était venue si pauvrement vêtue au Palais, fût logée si richement et eût préparé des mets si délicats et si nombreux.

— Qui a fait tous ces gâteaux, qui a cuit tous ces poissons, qui a moulu toutes ces farines ? demandaient les invités.

— C'est moi, répondait la vieille en se taisant sur la présence de la jeune Reine.

Alors un grand brouhaha remplit la rue : c'était Indravarman, le Glorieux, l'incomparable, qui arrivait. Précédé d'éléphants, le cortège atteignait la maison que la fin en quittait à peine le Palais – si éloignés cependant l'un de l'autre qu'un courrier aurait mis près d'une heure à les joindre. Des gardes, des ministres, des chevaux, des archers et des lanciers, des éléphants encore, harnachés en fête, des prêtres des quarante-sept religions d'État étaient partis en ordre mais arrivaient dans une horrible confusion de plus de dix mille personnes. Tout le monde voulait être le premier à voir le festin annoncé et à se retirer si c'était une imposture. Tout le monde restait car, à chaque arrivant, la vieille femme apportait de nouveaux plateaux.

Le Roi monta dans un kiosque préparé pour respecter son isolement. Il paraissait soucieux et son cœur était lourd. Il pensait certainement à dame Kjong. Quant à celles-ci, elle était restée à l'intérieur de la maison, surveillant tout, stimulant les serviteurs. À un moment, elle tendit à l'hôtesse un plateau rempli de chiques de bétel et de cigarettes roulées, puis elle ajouta : « Si le Roi vous demande qui a fait ces chiques et ces cigarettes, vous lui répondrez que vous avez été aidée par vos voisines. »

Le Roi regarda avec curiosité une cigarette, l'alluma, en tira une bouffée en silence. Il prit une chique, la tourna longtemps dans ses doigts avant de la mettre dans sa bouche, mais à peine l'eut-il mâchée qu'il se leva :

— Qui a fait ces chiques ? Qui a roulé ces cigarettes ?

— Ce sont mes voisines, répondit la vieille ; elles sont venues m'aider.

Alors une grande émotion saisit le Roi : la pensée lui vient que peut-être la main de dame Kjong s'est posée sur ces choses. Il fait venir toutes les jeunes filles du voisinage et leur ordonne de fabriquer des chiques de bétel et de rouler des cigarettes. Cela dura longtemps et c'est à peine si un orchestre parvenait à calmer l'impatience du monarque. « hélas ! » disait chaque jeune fille, en voyant le Roi l'arrêter à ses premiers gestes : le fait est que les mains les plus

délicates ne faisaient que des objets grossiers à côté de ce qui était dans le plateau.

Dame Kjong chargea l'hôtesse de porter au Roi un panier de gâteaux. Le Roi, voyant ces desserts, se dresse et dit :

— Voyons, la vieille, ne m'abusez pas : il n'y a qu'une personne capable de préparer d'aussi bonnes et belles choses. Dites-moi 1 ? vérité : qui les a préparées pour vous ?

— Ce sont mes parents qui sont venus m'aider.

— Tu mens ! Ces gâteaux, ces mets délicats, ces chiques et ces cigarettes ont été préparés par mon épouse.

Cependant dame Kjong, qui était restée dans la maison, pensait que le Roi et elle étaient comme une boîte et son couvercle, séparés un instant mais prêts à se rejoindre, car l'un sans l'autre n'a aucune signification. Aussi soupira-t-elle. Du kiosque, le Roi entendit son soupir : il se leva, entra dans la maison en bousculant dame Jarre-de-Riz et aperçut dame Kjong. Il vaut mieux ici tirer un rideau sur la chambre où le Roi retrouva son épouse, car il n'est pas auguste que le peuple prenne connaissance de l'émotion de ses souverains.

Alors on organisa le cortège, le même qu'à l'aller, sauf qu'il y avait un palanquin de plus, tout fermé, ce qui excitait la curiosité des gens. La vieille suivait sur un éléphant. Chacun avait des pensées différentes, chacun cependant se réjouissait, car le Roi irradiait le bonheur.

La nuit vint ; le Roi fit entrer en secret son épouse dans sa chambre et dame Kjong commença son récit. Cela dura toute la nuit et encore la journée et encore toute la nuit. Tout y passa : la soirée passée sans natte ni souper chez dame Angkrat, les aréquiers coupés, la tortue, le merle siffleur, les bambous et l'arbre au fruit unique ; et, à chaque aventure, le nom d'Hulek revenait : « Hulek m'a prise, m'a tuée et m'a mangée. » Elle termina ainsi :

— Ô Roi, mon époux, Hulek me déteste depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant.

Cependant demoiselle Hulek qui était couchée dans la chambre voisine, avait reconnu la voix de dame Kjong. Elle comprit que celle-ci était née à nouveau. Elle attendit que le Roi se levât pour s'introduire auprès de la Reine.

— Comment se fait-il que, de morte que tu étais te voici maintenant née à nouveau ?

Kjong, entendant les paroles doucereuses de sa sœur, sourit, et Hulek, devant ce sourire, se sentit rassurée. Elle expliqua :

— Comme tu étais morte et que le Roi paraissait désespéré, je suis venue te remplacer pour le consoler : je pouvais ainsi lui parler de toi tous les jours.

Et elle demanda :

— Comment se fait-il que ton corps soit si beau, si propre, si doux.

Kjong n'était plus une enfant et elle savait qu'elle ne pourrait deux fois reconquérir son époux. Les Génies soutiennent ceux qui ont le cœur pur et qui ont été trompés ; ils se détournent de ceux dont la bonté n'est que stupide faiblesse. Aussi sourit-elle à Hulek en lui répondant :

— Pour être comme moi, il faut faire ce que je pratique chaque semaine : prendre une marmite en fer, très grande, de la taille d'un corps de jeune fille ; on y fait bouillir de l'eau pendant trois heures, avec des aromates pour la parfumer. Puis, d'un coup, on s'y plonge. Tu vois comme, purifié, le corps devient beau, propre et doux.

Hulek sort sans remercier, vend des bijoux pour acheter une immense marmite de fer chez le fondeur y met de l'eau, des aromates, fait bouillir longuement le mélange et, d'un coup, saute dans l'eau bouillante – car dame Kjong avait omis de lui conseiller de laisser refroidir l'eau (sans doute eut-elle son attention distraite à ce moment-là). Toujours est-il qu'en un instant demoiselle Hulek-la-Légère fut cuite, cuite comme un Tiérok et comme simple tortue, cuite comme un merle plumé, cuite comme des bambous écorcés.

Le soir, dame Kjong, passant dans les appartements de sa sœur, aperçut le réchaud qui cuisait. Elle pensa : « Voilà un bon plat que ma sœur a préparé pour sa mère : mais il faut le faire hacher et en faire un pâté avant de le lui envoyer. » Alors avec des sabres, on fit un bon hachis qu'on sala et qu'on mit ensuite en jarres. Comme – et pour cause ! – personne ne trouvait demoiselle Hulek, on vint chercher dame Kjong-la-Beauté pour lui demander ce qu'il fallait faire des pots pleins d'excellent pâté.

— Portez-les Bans retard à dame Angkrat et dites-lui : « Ce sont là des jarres de viande conservée que vous envoie la Reine. »

Ce jour-là, l'heure de souper étant venue, dame Panier-de-Rotin – qu'on n'appelait plus ainsi depuis qu'elle était deux fois belle-mère du Roi – prit, dans la jarre, de la viande et s'en régala. Elle trouva le pâté si bon qu'elle en reprit en disant : « Ma propre fille, la Reine, a quelque chose de bon à manger et elle me l'envoie ; elle n'est pas comme était Kjong, ma fille adoptive, qui ne se souciait pas de moi. Je suis bien heureuse que celle-ci soit morte, car elle n'a pas été reconnaissante du bien que je lui avais fait. »

Tous les jours, elle mangea ainsi de la viande, mais, un jour, elle découvrit au fond d'une jarre une des boucles d'oreilles de sa fille Hulek. Alors elle s'écria :

— Hélas ! J'ai mangé de la chair de ma fille.

Elle se frappa la poitrine, se lamenta sur la triste fin de sa fille, puis tout d'un coup la colère emplit son cœur. Elle prit son écharpe, la jeta sur son cou et courut au Palais réclamer au Roi sa fille qu'elle lui avait

confiée. Elle monta à la salle d'audience et vit Kjong qui était assise sur le trône, ses sandales d'or aux pieds. Très surprise, car elle croyait que sa fille adoptive était morte, tombée d'un aréquier dans une mare, elle pensa : « Je dois certainement me tromper : je n'y vois plus bien clair ; ce ne peut être Kjong, mais une femme qui lui ressemble. » Alors, s'adressant à la Reine, elle lui dit :

— De quel pays venez-vous !

— Je suis une fille adoptive, lui répondit la Reine, et ma mère demeure dans un village qui n'est pas très éloigné d'ici.

Alors la vieille lança par terre la boucle d'oreille qui se transforma aussitôt en un petit lézard vert, brillant comme une émeraude. Puis elle se leva et se retira, sans saluer ni prendre congé. Elle descendit de la salle d'audience et rentra chez elle, suivie du petit lézard.

Les conteurs s'arrêtent toujours là, parce qu'ils prétendent que c'est alors une autre histoire qui commence.



Berceuse pour un petit enfant cham(2)

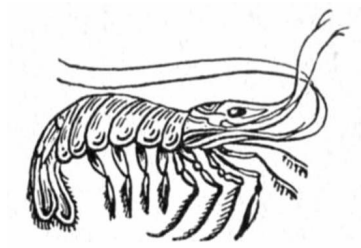


IGRETTE, aigrette, pourquoi es-tu si maigre !

- Si je suis maigre, c'est que les crevettes ne montent pas.
- Crevette, crevette, pourquoi ne montes-tu pas ?
- Si je ne monte pas, c'est que les herbes me retiennent.
- Herbe, herbe, pourquoi foisonnes-tu ?
- Si je foisonne, c'est que le buffle ne me mange pas.
- Buffle, buffle, pourquoi ne manges-tu pas ?
- Si je ne mange pas, c'est que le piquet ne se défait pas.
- Piquet, piquet, pourquoi ne te défais-tu pas ?
- Si je ne me défais pas, c'est que l'enfant ne garde pas.
- Enfant, enfant, pourquoi ne gardes-tu pas ?
- Si je ne garde pas, c'est que j'ai le ventre gonflé.
- Ventre, ventre, pourquoi es-tu gonflé ?
- Si je suis gonflé, c'est par du riz mal cuit.
- Riz, riz, pourquoi n'es-tu pas cuit ?
- Si je suis mal cuit, c'est que le bois est mouillé.
- Bois, bois, pourquoi es-tu mouillé ?
- Si je suis mouillé, c'est que la pluie est continue.
- Pluie, pluie, pourquoi tombes-tu sans arrêt ?
- Si je tombe sans arrêt, c'est parce que la grenouille se gratte le derrière.
- Grenouille, petite grenouille, pourquoi te grattes-tu ?
- Si je me gratte, c'est que mes aïeules se sont grattée. Alors comment pourrais-je ne pas me gratter ?

*

Et c'est là toute la philosophie asiatique...



1 Cette légende chame, recueillie par Adhémar Leclère, est un des contes fondamentaux du folklore indochinois ; il en existe une version cambodgienne et une autre annamite.

2 Recueilli par A. Landes, 1887.